UNITÉ DES CHRÉTIENS

C. 14-19-

NOUVEAU REGARD

VERS LE PEUPLE JUIF

numéro 30 — Avril 1978 — 8 francs

UNITÉ DES CHRETIENS

Revue trimestrielle de formation et d'information œcuméniques

Rédaction - Administration

17, rue de l'Assomption,
75016 Paris Tél. 647.73.57

Abonnement pour la France :

Simple : 32 F par an
De soutien : 65 F par an
Etranger : 42 F par an

A verser au C.C.P. Unité des Chrétiens - 34.611.20 C - La Source

Abonnement pour la Belgique :

S'adresser au P. Philippe Liessens, 35, rue Duquesnoy, 1000 Bruxelles-1. 180 F.B. (simple) - 200 F.B. (soutien) par an à verser au — C.C.P. Unité Chrétienne 000.0216165-49 Bruxelles.

Abonnement pour le Canada :

S'adresser au P. Armand Desautels, A.A., « Unité des Chrétiens », Montmartre canadien, 1679 Chemin St-Louis, Québec. Qué. G1S 1G5 $ 6 par an.

Abonnement pour la Suisse :

Pour la rédaction, s'adresser à M. l'Abbé Edmond Chavaz, 165, route de Ferney. 1218, Grand Saconnex.

Pour l'administration, s'adresser à Mlle Madeleine Bovey, C. C. P. 12.22220 « Unité des Chrétiens », 15, Parc Dinu-Lipatti, 1225 Chêne-Bourg, 15 F.S. (simple) - 30 F.S. (soutien) par an.

L'abonnement part obligatoirement du premier numéro de l'année : les abonnés qui souscrivent en cours d'année reçoivent les numéros déjà parus. **L'abonnement est renouvelé automatiquement** pour l'année suivante, à moins de demande de résiliation reçue par le secrétariat de la revue avant la fin de l'année ou du renvoi du numéro de janvier avec la mention « refusé ».

Pour tout changement d'adresse prière de joindre 5 F.F.

— Directeur de la publication : **Jacques Desseaux.**

— Secrétaire de rédaction : **Jérôme Cornélis.**

IMPRIMERIE DE LA CENTRALE
10, rue de l'Hospice, 62301 Lens
N° C.P.P.A.P. 51562

SOMMAIRE N° 30

EDITORIAL

Pages

Jacques Desseaux et Bernard Dupuy : Rencontrer nos frères Juifs 1

DOSSIER : NOUVEAU REGARD VERS LE PEUPLE JUIF

Colette Kessler : L'identité juive 2

Raphaël Cohen : Naître ou devenir Juif 4

Raphaël Rosner : Les conséquences de l'Emancipation sur le Judaïsme 5

Marianne Becache : Découverte d'Israël 8

SIDIC : Les fêtes juives 9

La Tradition 11

Rites et prières 12

Yves Chevalier : Mariage mixte 13

F. Lovsky : L'enseignement du mépris et la porte étroite de la repentance 14

Emil E. Fackenheim : La foi juive et l'Holocauste 15

Yves Jouanin : Les racines bibliques de l'enseignement de l'estime 17

A propos des Pharisiens 20

Bernard Dupuy : L'urgence du dialogue entre Juifs et Chrétiens .. 21

Eliane Amado Levy-Valensi : Les chances et les pièges d'un dialogue judéo-chrétien 23

Marcelle Raber : Entretien avec A. Abecassis 26

Yves Chevalier : Lorsque Juifs et Chrétiens se rencontrent 28

François Thonier : Les Juifs d'URSS 31

J.-M. Pasquier et J.-P. Van Deth : Ce qu'un chrétien découvre en faisant de l'hébreu 32

Ake Skoog : Le monde protestant et le Judaïsme 33

A.-M. Nouailhac : Etapes sur la route du dialogne judéo-chrétien .. 35

ACTUALITE ŒCUMENIQUE

Jérôme Cornélis : Jalons sur la route de l'Unité 38

Pierre Dabosville : Le sens d'Auschwitz .... en 3ème page de couverture

Couverture : *La Haggâdâh de Mantoue (1560) ; la Haggâdâh est l'ensemble des prières que l'on récite ou que l'on chante pendant le repas pascal appelé « Seder » et pris en famille à la maison. Pâque ou Pessah est la plus grande fête juive (cf. la notice p. 9 dans ce dossier).*

RENCONTRER NOS FRÈRES JUIFS

par Jacques Desseaux et Bernard Dupuy *

Une question essentielle

Il y a lieu de se réjouir qu'aujourd'hui les chrétiens engagés dans la tâche œcuménique soient de plus en plus nombreux à comprendre que l'unité entre chrétiens ne peut grandir que si elle prend aussi en considération la relation de l'Eglise avec le peuple juif.

Le mouvement œcuménique depuis son origine a toujours porté ce souci. Il a toujours été indissolublement un retour aux sources et une espérance. L'Eglise ne peut tendre vers l'unité qu'elle espère, qu'en se retrouvant telle qu'elle doit être, telle qu'elle a été voulue au commencement. Sur cette trajectoire de son unité donnée à l'origine et attendue à son terme, l'Eglise rencontre le peuple juif. Loin d'être un fait occasionnel, secondaire ou latéral, cette relation qui est pour elle une dimension essentielle de son eschatologie comme de sa naissance, doit aussi redevenir une dimension de son existence présente. Elle doit stimuler sa recherche de l'unité. « Nous nous réjouissons des progrès accomplis dans la semaine de l'unité entre les Eglises, répétait Karl Barth vers la fin de ses jours, mais rappelez-vous qu'il n'y a qu'une question essentielle, et cette question demeure : celle de notre relation avec Israël ».

Que la question des relations entre Juifs et Chrétiens soit abordée dans un fascicule spécial de la revue UDC est donc profondément dans l'ordre des choses. Ce dossier stimulera, nous l'espérons, la réflexion de tous ceux qui travaillent à la cause de l'unité entre chrétiens. Il les invitera à ne jamais oublier que la réflexion sur la responsabilité chrétienne à l'égard du sort fait au peuple juif, surtout dans les années récentes, et la lutte contre un enseignement du mépris, qui a duré trop longtemps et dont on trouve encore des traces trop souvent aujourd'hui dans les mentalités, font partie des tâches fondamentales de l'œcuménisme authentique.

Lever une ambiguïté

Il faut, toutefois, lever tout de suite une ambiguïté. Si nous croyons important de souligner les rapports qui existent entre le mouvement pour l'unité des chrétiens d'une part, et la relation entre Juifs et Chrétiens d'autre part, il importe de préciser qu'il s'agit de deux tâches distinctes et spécifiques. Il ne saurait être question dans notre esprit d'annexer l'Amitié Judéo-Chrétienne ou la Fraternité d'Abraham à l'œcuménisme chrétien ou de suggérer que les Juifs devraient être invités à jouer un rôle direct dans la tâche œcuménique. Ce serait laisser supposer que le Judaïsme n'a de sens que par rapport au Christianisme et ignorer le rôle du peuple juif dans le dessein de Dieu. Les Juifs portent à côté de nous et en face de nous une vocation propre ; ils sont l'objet d'une élection « sans repentance » depuis qu'Abraham répondit à l'appel reçu. Ils portent leur témoignage encore et toujours en face des « Nations », c'est-à-dire en face des formes d'idolâtrie toujours renaissantes du monde présent. Le rôle d'Israël par rapport aux Nations demeure fondamental, mais différent de celui de l'Eglise par rapport aux Nations. Aussi convient-il de consacrer ce dossier au Judaïsme lui-même afin de le mieux connaître.

La relation entre Juifs et Chrétiens est donc une relation spécifique qui pose des problèmes spécifiques. C'est pourquoi, du côté catholique par exemple, à la suite du Concile Vatican II, il a été établi que serait créée dans chaque pays une Commission pour les relations avec le Judaïsme ayant sa tâche propre, distincte de la Commission pour l'Unité des Chrétiens. Mais celles-ci sont invitées, en raison des nombreuses questions qui leur sont communes, à avoir des relations entre elles, parce que l'exigence œcuménique entre chrétiens ne saurait se développer dans un sens qui ferait bon marché des questions que pose la permanence, en face de l'Eglise, du peuple juif et parce que les relations des Chrétiens avec les Juifs sont de fait un des moments forts où les Chrétiens se trouvent réunis dans leur source commune. Le présent dossier est à la fois le signe et le fruit de la collaboration en France entre les deux Commissions évoquées à l'instant.

On sait, d'autre part, qu'au COE, la Commission Eglise et Peuple Juif (CCJC) est chargée, au sein de la section « Foi et idéologies » des relations entre les Eglises - membres et le Judaïsme. Elle travaille en liaison avec la Commission du Vatican pour les relations avec le Judaïsme et les deux organismes ont chacun une rencontre annuelle avec les délégués du monde juif.

Comme cela se fait dans plusieurs pays, il serait souhaitable que, plus souvent, des Juifs puissent être invités comme observateurs dans les réunions œcuméniques, surtout lorsqu'il est traité de questions touchant la Révélation biblique et la tradition. Mais pour cela, il faut aussi que les Chrétiens connaissent mieux les problèmes propres au Judaïsme. Nous faisons ce souhait en présentant à tous les lecteurs d'UDC ce dossier. Que tous ceux qui en ont assuré la réalisation soient vivement remerciés. Que nos amis juifs qui ont accepté de participer nombreux à cette entreprise agréent l'expression de notre profonde gratitude pour leur importante et significative contribution.

(*) Directeur du Centre Istina, membre catholique de « Foi et Constitution », secrétaire du Comité épiscopal pour les relations avec le Judaïsme. Avec Jean-Pierre Van Deth, Bernard Dupuy a été la cheville ouvrière de ce dossier. Tous les lecteurs d'U D C leur en sont très reconnaissants. (NDLR)

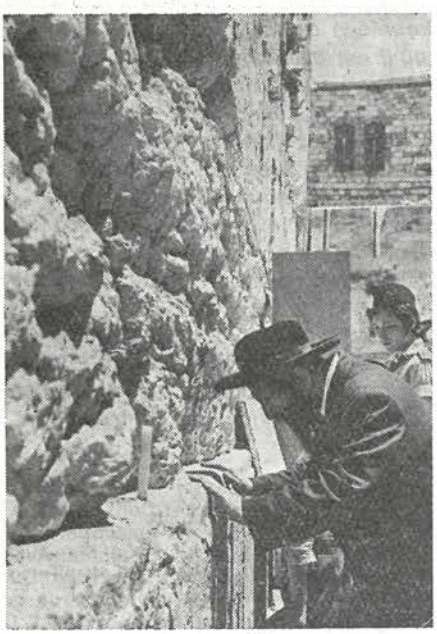
L'IDENTITÉ JUIVE

par Colette Kessler

La présence des Juifs au milieu des autres hommes est un fait qui ne va pas de soi mais qui, pour beaucoup, fait question. Lors même qu'on habite des villages ou des petites villes où ne résident que peu ou pas de Juifs, il est impossible d'ignorer la « question juive » ou la « question sioniste ». Par le biais de la politique et par la puissance des mass-media - radio, télévision, presse - ces questions sont devenues pour tous d'actualité.

S'il est rare de n'avoir jamais, à un moment ou à un autre, rencontré des Juifs, les idées erronées qui circulent à propos des Juifs ou du judaïsme sont fort répandues. C'est pourquoi, en cette période post-conciliaire, où les chrétiens entendent tourner le dos définitivement à ce que Jules Isaac appelait « l'enseignement du mépris », il paraît légitime de chercher quelques lumières sur les dimensions véritables de l'identité juive.

Il faut tout d'abord se garder de réduire le fait juif par une analyse socio-économique, marxiste ou psychanalytique. Les tentatives faites à notre époque pour « normaliser » le Juif ou le peuple juif sont nombreuses. Il faut tout autant résister à la propension, très répandue, spécialement en milieu chrétien, de n'accorder en quelque sorte la qualité de Juifs qu'à ceux qui confessent leur croyance en Dieu et observent plus ou moins l'ensemble des pratiques religieuses. Certes, Ben Gourion pouvait écrire : « Si un Juif versé dans la Tora s'était vu demander il y a deux siècles : qu'est-ce qu'un Juif ? Il aurait répondu en toute simplicité : un Juif est un descendant de notre père Abraham, qui observe les Mitzwoth et qui attend la venue du Messie. Cette réponse - ajoutait-il - donnait alors satisfaction à tout Juif, quel que soit le pays de sa résidence ». Mais aujourd'hui, cette réponse sereine ne serait le fait que d'une minorité parmi les Juifs. Nous vivons en effet à une époque qui, pour la conscience juive comme pour la conscience universelle, n'est plus celle des certitudes faciles. Mais ce temps, s'il est un temps de **« difficile liberté »** comme dit E. Lévinas, est un temps qui peut nous conduire à percevoir les composantes de l'identité juive dans leur complexité aussi bien que dans leur richesse et leurs multiples potentialités.



Un juif religieux près du mur des Lamentations

Du Ghetto à l'après-Auschwitz

Depuis l'émancipation, c'est-à-dire approximativement depuis la fin du XVIIIème siècle et la Révolution française, la plupart des Juifs sont sortis du ghetto. En se mêlant au monde extérieur, ils ont aussi perdu la relative sécurité d'un mode de vie qui, pour répondre aux attaques haineuses ou méprisantes des sociétés environnantes, renforçait d'autant leur particularisme. Aujourd'hui donc, « l'identité de ghetto », qui a pendant des siècles assuré la survie du Judaïsme, ne peut plus être le critère unique et suffisant pour définir l'identité juive. On conçoit que ce changement radical ait ébranlé profondément la société juive. De la crise qui a suivi l'émancipation, le Judaïsme n'est pas sorti indemne. Les grands courants qui, aujourd'hui, le traversent et le composent, sont les émanations plus ou moins directes de cette crise : au plan religieux, le Judaïsme orthodoxe et le Judaïsme libéral, chacun à leur manière, ont tenté de lutter contre la vague d'assimilation consécutive à l'écroulement des ghettos ; au plan national et culturel, le judaïsme a été stimulé par le sionisme, par le renouveau de la culture hébraïque et de la pensée juive, etc . . . Le peuple juif était encore sous le choc de cet ébranlement quand, dans la première moitié de notre siècle, il eut à faire face au plus violent traumatisme de son histoire : l'extermination systématique par les Nazis de six millions de ses membres.

C'est peut-être parce que, dans les affres de sa déréliction, de ses blessures effroyables et des doutes qui pouvaient l'envahir alors, la conscience juive manifesta une invincible volonté de survivre que se produisit ce qu'André Néher a appelé « le second événement borne » du XXème siècle : la création de l'Etat d'Israël.

Il est indéniable en tout cas que la succession dramatique de ces événements a suscité une reprise de conscience chez les Juifs contemporains. Un processus est désormais engagé qui éloigne de plus en plus la majorité des Juifs aussi bien de l'assimilation par le monde ambiant, réductrice des valeurs propres du Judaïsme, que du risque d'un enclavement exclusif. Ce processus témoigne de la vitalité du Judaïsme contemporain.

C'est à travers les écrits ou les paroles, les actes ou les silences de ceux qui, aujourd'hui, assument leur identité après l'avoir subie, ou la retrouvent après l'avoir niée, qu'il nous faut tenter de saisir quelques unes des caractéristiques fondamentales de l'identité juive.

Les chemins multiples d'une redécouverte

Des Juifs au cœur de la modernité, et même parfois à l'avant-garde du développement des sciences, ont essayé d'analyser pourquoi ils sentaient vibrer en eux toujours si profondément l'âme indestructible du peuple juif. Ainsi Einstein. Ainsi Freud qui répondait un jour à une remarque de son ami Breuer par ces mots : **« J'ai souvent eu le sentiment d'avoir hérité tout l'esprit d'insubordination et toute la passion de nos ancêtres quand ils défendaient leur Temple, et de pouvoir jeter ma vie avec joie en échange d'un seul grand moment ».** Le même Freud trouvait, dans l'insoumission juive, dans la passion juive des idées, une source décisive expliquant sa réussite intellectuelle, une force que lui-même désignait comme **« venant de son passé ancestral ».**

Ainsi encore ceux qui en des moments difficiles de leur histoire personnelle ou en des phases critiques de l'histoire mondiale, ont porté en eux-mê-

mes une passion de la justice qu'ils reconnaissaient aussi comme le message le plus constant des prophètes d'Israël et de tout le Judaïsme. Ainsi, Edmond Fleg, au moment de l'affaire Dreyfus, bouleversé par l'injustice qui, dans le pays des Droits de l'homme, frappait un innocent, redécouvrit du même coup que, pour un Juif, être pleinement homme exige d'assumer sa particularité de Juif. Ainsi encore Anne Franck. Avant d'être emmenée en déportation, d'où elle n'est pas revenue, elle écrivait dans son journal : « Nous ne pourrons jamais devenir les représentants d'un pays quel qu'il soit, jamais nous ne serons des Hollandais ou des Anglais tout court ; nous serons toujours Juifs par surcroît, **mais nous tenons à le rester ».** Combien pourrait-on encore citer de ces Juifs qui, en dehors de toute affiliation aux institutions juives officielles, proclament leur appartenance au peuple juif. Tout se passe comme si la tradition d'Israël, ressaisie dans sa vigueur primitive, dans ce **« radicalisme des prophètes venu du fond des âges »** (Marthe Robert), permettait de réconcilier le sens religieux et le sens de la justice.

L'histoire que nous vivons aujourd'hui suscite chez le Juif un examen de conscience. Dans les temps modernes, le Judaïsme est devenu pour le Juif un **« problème intérieur »** (V. Jankélévitch). Aujourd'hui plus que jamais, être Juif c'est, selon l'expression de R. Mizrahi, choisir **« de se faire Juif ».** Pour les uns, ce choix se traduit dans le fait de retrouver le sens de la Tora et de la Mitzwa parce qu'en accomplissant les Mitzwoth, ils ont conscience de coopérer avec Dieu au parachèvement du monde. Pour d'autres, ce choix s'exprime dans un sens retrouvé de leur appartenance au peuple juif et de leur responsabilité active dans la destinée de ce peuple. Ainsi ceux qui ont décidé d'aller vivre en terre d'Israël, en prenant le risque d'assumer leur identité dans une condition d'existence politique vulnérable. Une autre façon de reprendre conscience de son identité est la reprise des voies ardues de l'étude. Par ces différentes voies, les Juifs cherchent ainsi à percevoir, dans les multiples signifiants de la lettre d'une Ecriture toujours vivante, les raisons pour lesquelles **« une poussée millénaire arrimée au fond des âges »** (Eliane Amado Lévy Valensi), se poursuit et ouvre pour les Juifs de ce temps, comme pour leurs frères monothéistes du christianisme et de l'Islam, une espérance pour l'avenir. Pour tout Juif, choisir de l'être, c'est admettre que nulle fraction du peuple n'en exclut une autre, que son unité est faite de sa pluralité. Ainsi les quatre espèces de plantes de la fête des Cabanes (Soukkoth) sont unies, dans la diversité de leurs qualités propres, l'odeur, la saveur, la beauté, ou même pour la quatrième plante, l'absence de toute qualité, pour ne former qu'un seul faisceau.

Retour aux sources

Qu'il le sache ou non, c'est dans « ses racines et ses sources » c'est-à-dire dans la Bible et la Tradition rabbinique, que le Juif puise les éléments essentiels de son identité. Juif se dit en hébreu **Yehoudi** ; étymologiquement, cela signifie « rendre grâce à Dieu » ou plus précisément « reconnaître l'absolu du Dieu unique, sans se laisser séduire par l'idolâtrie, quelle qu'elle soit ».

Le Juif est dans sa désignation même signe d'une rencontre entre Dieu et l'homme. Il témoigne par sa présence du refus de se fondre à l'humanité en général tant que cette dernière véhicule les scories du paganisme : l'idolâtrie, le meurtre et l'injustice. Le Juif est en ce sens descendant d'**Abraham**, le premier « Hébreu » **(Ivri)**, qui s'arracha du monde idolâtre pour aller bâtir « ailleurs » un monde où pouvaient régner « la justice et le droit ». Le Juif est héritier de **Jacob**. Comme son ancêtre, il accepte de traverser la nuit de l'exil et de l'histoire, fusse au prix de souffrances, pour mériter d'être reconnu définitivement par les autres nations par son nom ultime d'**Israël. Israël** qui signifie « lutteur pour Dieu », ou encore « Prémice de Dieu ».

Freud trouvait dans ses origines juives une force que lui-même désignait comme « venant de son passé ancestral »

Ainsi, en plongeant dans le passé pour mieux assumer le présent, le Juif d'aujourd'hui sait que son aventure n'est pas achevée. Il est appelé à une exigence de fidélité et à une constante remise en question. Son identité n'est pas donnée, elle reste à faire.

La tâche ne peut être que facilitée par l'attitude ouverte et compréhensive d'une fraction importante des chrétiens d'aujourd'hui.

L'IDENTITÉ JUIVE

L'identité juive, qu'est-ce ? Est-ce l'adhésion à une foi religieuse, à une condition sociale, à une destinée historique ? Est-ce le tampon que les policiers de Vichy ont imposé sur la carte d'identité de certains citoyens français, l'étoile jaune que les nazis ont accrochée aux vêtements de certains hommes en Europe, le pavillon bleu-blanc crânement arboré par les soldats israéliens, le tallit dont se revêt avec ferveur le fidèle du Dieu Un ? Est-elle l'affirmation consciente, volontaire, triomphante, d'un sentiment plus ou moins profond, plus ou moins diffus, ou est-elle l'aveu rougissant, caché, bégayant, arraché par la contrainte ? Suis-je Juif sous la torture ou dans le combat ? Suis-je Juif en étudiant ou en luttant, en conservant les valeurs d'un héritage ou en les faisant fructifier ; en les faisant fructifier pour mon peuple ou au service des grandes causes humaines ? L'identité juive se découvre-t-elle dans la yeshiva ou dans le kibbouts, dans l'organisation des Communautés, des Synagogues, d'un Etat, structurant leurs institutions pour des siècles, ou dans la mitsva fugitive qu'accomplit à l'instant même le Juif aux Psaumes, satisfait des quatre coudées du Royaume de la Thora ?

Rien de ce qui est Juif ne m'est étranger. Tout cela, ensemble, contradictoirement lié, simultané tout en se dispersant, solidaire tout en s'excluant et en se reniant parfois, tout cela c'est l'identité juive. Son signe, c'est l'Alliance ; signe de la chair : en paraissant mutiler l'organisme, il le plénifie ; signe de l'arc-en-ciel : en se gaspillant en multiples couleurs, il révèle l'essence de la lumière unique et éternelle.

Je suis Juif en cette ligne étroite mais assumée, escarpée mais ineffaçablement tracée, où se rejoignent le temps et l'éternité, l'histoire et le rite, la contemplation et l'action, la solitude et le compagnonnage, le bonheur et le devoir, la vie et le martyre. Je suis Juif non pas tel que me voient les autres, ni tel que je me vois moi-même, mais tel que je suis vu par Dieu.

André NEHER

NAITRE OU DEVENIR JUIF

par Raphaël Cohen

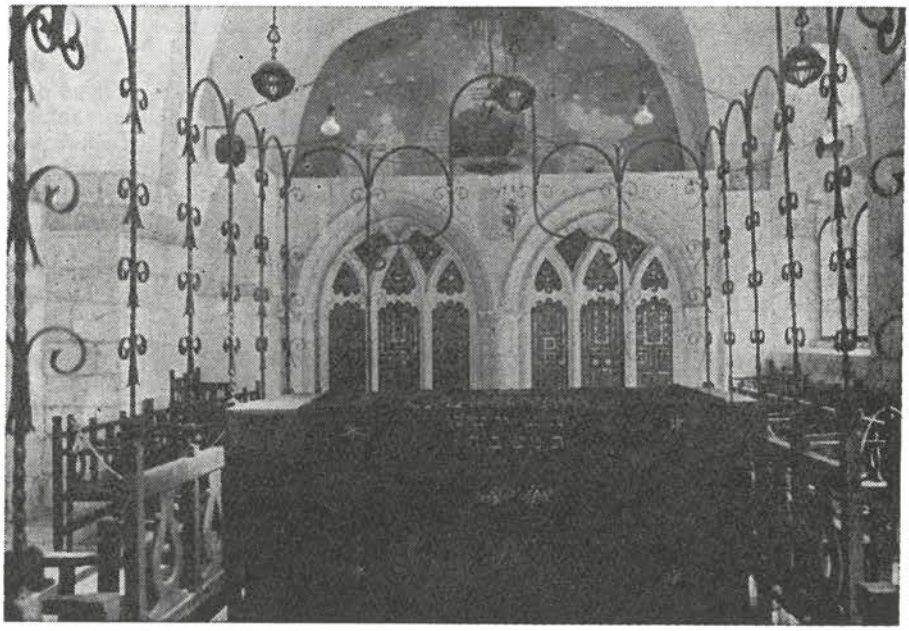
Qui peut devenir Juif ? Quiconque a la conviction que l'enseignement de la Tora correspond à la vérité.

Aujourd'hui, dit Maïmonide, nous ne connaissons plus l'origine des différents peuples, tels qu'ils sont établis dans tel ou tel pays. Quiconque s'en sépare, donc, fait probablement partie de ces peuples qui n'ont pas avec Israël un conflit tellement important qu'il interdit la conversion.

Mais il est capital que la conversion procède de la conviction, et non d'un intérêt quelconque, matrimonial, social, commercial. Pis que cela, le Talmud souligne que « l'on n'accepte pas les convertis des jours du Messie », c'est-à-dire ceux qui ne viennent qu'à partir du moment où il est manifeste que la fidélité juive est victorieuse.

Selon Rabi Méir, l'idolâtre qui s'occupe de la Tora passe avant le grand-prêtre ignorant. C'est donc concevable, que le grand-prêtre soit ignorant ? Tout est possible. Alors, une lucidité se manifeste en dehors d'Israël, et quels que soient les défauts qui accompagnent l'idolâtrie, elle a son irremplaçable valeur.

Le converti, c'est celui qui veut apporter à Israël son concours, et non seulement son appui. La pauvreté spirituelle ne lui fait pas peur, elle éveille au contraire son élan et son enthousiasme. Qu'Israël soit méconnu, honni, ne l'éloigne pas. Compatissant à la douleur de celui qui ne veut pas même se défendre, il revendique l'honneur de pouvoir être un efficace bouclier, un alter ego.



Intérieur de la Synagogue Yohanam Bar Zakay

Tant que le messie n'est pas venu, Israël n'a qu'une force relative. L'espoir ne tient pas lieu de vigueur. Le converti fait avancer plus rapidement le monde. Après la tour de Babel qui a vu commencer la solitude d'Abraham, il tend la main à Abraham, il apprend la langue d'Abraham.

Mais le converti acquiert de par sa conversion une nouvelle identité ; il est vulnérable, fragile. Tant qu'il n'est pas un maître en Israël, il espère être porté par une spiritualité qui a en réalité encore plus besoin de lui. D'où la mise en garde de la Tora, apostrophe permanente de ceux qui n'ont pas le droit d'oublier ce que recouvre la situation d'étranger.

Le converti se veut un compagnon ; il accepte les difficultés de la route, et est accueilli comme un frère qu'il est. C'est seulement quand il parvient enfin à trouver sa propre voie, tenant compte à la fois de son origine et de la vérité qu'il a rencontrée, que sa conversion est réussie.

Route difficile, enthousiasmante, où le destin d'un seul concerne des multitudes. Le sandhérin d'Israël comprend des spécialistes de chacune des soixante-dix cultures et traditions nationales.

Le converti n'est pas un espion, mais un prêtre. Avec la force qui lui a été confiée, il décuple ses possibilités. Il se retrouve sans haine ni rivalité, une âme noble parmi des êtres à qui il peut, par son succès, porter secours.

Parmi les plus grands d'Israël, des convertis. Symbole d'une fraternité qui ne doit en aucun cas être détruite par la méfiance ou la rancune.

Le converti se retrouve saint et prêtre : vous serez pour moi comme une prédilection qui se détache au-dessus de mon amour pour tous les peuples. Vous serez pour moi une société humaine constituée de prêtres et une nation sainte.

Un pionnier de l'œcuménisme en Franche-Comté : l'abbé Flory

Documents et témoignages recueillis par Joseph BALL

Curé de Montbéliard, l'Abbé Flory a été un ardent pionner qui a ouvert la voie à l'œcuménisme dans le vieux pays des comtés luthériens.

L'un de ses disciples ne nous présente pas une simple chronique ou des anecdotes mais un vrai dossier comportant des documents authentiques qui ont marqué les débuts et les étapes du mouvement œcuménique dans le diocèse de Besançon.

Aussi bien l'œcuménisme n'apparaît pas dans ce mémorial comme un hors-d'œuvre. Il émane de toute la vie de l'Abbé Flory, de sa spiritualité profonde et de son sens de l'Eglise.

Souscription : On peut souscrire pour recevoir un exemplaire broché, franco 55 F, en envoyant avec la demande la somme de 55 F au CCP Madeleine Ball 193.754 R Dijon - 25, rue Charles-Nodier, 25000 Besançon.

Les conséquences de l'émancipation sur le Judaïsme

par Raphaël Rosner

C'est le 27 septembre 1791 que l'Assemblée Constituante vota la reconnaissance aux Juifs de France de tous les droits impartis aux citoyens actifs. Le vote portait sur cette proposition du Jacobin Duport :

« Je crois que la liberté des cultes ne permet plus qu'aucune distinction soit mise entre les droits politiques des citoyens à raison de leur croyance (...). Je demande (...) qu'en conséquence il soit décidé que les Juifs jouiront en France des droits de citoyen actif ».

Ainsi les Juifs de France furent-ils « les premiers au monde à être considérés comme absolument égaux à leurs concitoyens d'autres religions (...). En émancipant ses citoyens juifs, la France émancipait du même coup, au moins symboliquement, au moins en espérance, les Juifs du monde entier » (Renée Neher-Bernheim, Histoire juive, t. 1 - Paris - Ed. Klincksieck - 1971 - p. 181).

Cette « émancipation », acte de stricte justice, n'a pas été sans poser de graves problèmes à la communauté juive. En même temps qu'elle autorisait le libre exercice du culte et des coutumes juives, elle ouvrait à ceux des Juifs qui désiraient renoncer à leur mode particulier d'existence, la possibilité de se fondre dans la masse indifférenciée d'une population non-juive. Aujourd'hui encore, l'émancipation garde pour le Judaïsme, l'arrière saveur d'une liberté ambigüe : celle de persévérer ou de disparaître.

Durant la Révolution Française, l'Assemblée Constituante émancipa complètement les non-catholiques ; c'est ainsi que les protestants eurent le droit, désormais, de pratiquer librement leur culte. Le 27 septembre 1791, les Juifs qui étaient pour la plupart encore considérés comme des étrangers tolérés, devinrent des citoyens français. Ce changement de statut fut à l'origine d'un « nouvel esprit » qui marqua le Judaïsme jusqu'à nos jours ; mais les attitudes et les réactions furent différentes à l'Est et à l'Ouest de l'Europe. Ainsi, depuis la fin du XVIIIème siècle, les communautés juives d'Europe furent traversées par des mouvements de pensée assez originaux.

Le Hassidisme

Déjà au début du XVIIIème siècle, le Judaïsme polono-russe avait connu une « révolution » avec la naissance du *Hassidisme* (1). Sous l'impulsion du *Baal Chem Tov* (2), le Maître du Bon Nom, le mouvement apporta un sentiment d'optimisme aux communautés affaiblies par des massacres de grande envergure et un antisémitisme très virulent Les Maîtres du *Hassidisme* revalorisèrent la ferveur religieuse au travers de la prière et de la joie au détriment de l'étude Talmudique ; ils démocratisèrent ainsi le Judaïsme en montrant que chaque Juif avait sa place dans la communauté et que l'élite intellectuelle n'était pas le seul élément représentatif et valable de la communauté.

(1) **HASSIDISME** : mot d'origine hébraïque : HASSID, l'homme pieux, fidèle à la tradition et s'y intégrant parfaitement.

(2) **BAAL CHEM TOV** : Rabbi Israël Ben Eliezer, connu sous le nom de Baal Chem Tov ou Becht, on ignore sa date de naissance. Il apparaît vers le début du XVIIIème siècle et développe le mouvement Hassidique.

Moïse Mendelsshon et la Révolution des Lumières

A la fin du XVIIIème siècle, apparut en Allemagne, un Juif qui fut l'ardent défenseur du Mouvement allemand des Lumières. Moïse Mendelssohn (1729 - 1786) donna un tour nouveau à la pensée juive de son temps en préconisant l'acquisition d'une culture générale. Après la révolution hassidique venait donc la révolution des Lumières. Il fut le premier à confronter le Judaïsme à la philosophie ambiante, cinq siècles après Maïmonide. Mendelssohn s'adressait aux Juifs et aux non-Juifs. En traduisant deux siècles après Luther, la Bible en allemand, il voulut faciliter et améliorer les conditions d'étude de la Bible pour les Juifs et rendre le Judaïsme sympathique aux non-Juifs. Ami de Lessing, il était introduit dans les milieux intellectuels allemands et fut considéré par l'intelligentsia locale comme l'un des esprits les plus éclairés de son temps. Tout en développant une nouvelle conception du Judaïsme, il resta fidèle à la Tradition.

Certains de ses disciples manifestèrent peu de sympathie pour le Judaïsme par la suite et l'abandonnèrent pour se tourner vers le Christianisme. En réalité, le mouvement de conversion qui s'amorça après la mort de Moïse Mendelssohn ne constituait qu'un échappatoire pour sortir du ghetto. Les Juifs s'orientant essentiellement vers le Protestantisme pensaient pouvoir abattre les derniers remparts du ghetto ; dans la conception du monde chrétien de l'époque, les murs du ghetto étaient brisés, mais le seul fait d'être de « religion juive » constituait une barrière infranchissable Une frénésie de conversion secoua la communauté juive allemande. De 1802 à 1812, un tiers des Juifs de Berlin abandonnèrent le Judaïsme. Le Judaïsme traditionnel n'arrêta pas les mouvements de conversion. Au début du XIXème siècle, se développa un esprit réformiste qui tenta de faire une synthèse entre le Judaïsme et le monde ambiant.

Tentative de « réforme »

En Westphalie, Israël Jacobson (1768 - 1828) conseiller financier du roi Jérôme Bonaparte et président du consistoire local, introduisit des changements dans le rituel synagogal ; un certain nombre de prières furent récitées en allemand ; l'office fut accompagné par un chœur mixte et par de la musique instrumentale et un sermon en langue allemande y fut adjoint. Enfin, la « confirmation » fut introduite pour des garçons et des filles sur le modèle chrétien. Jacobson introduisit ses idées à Berlin après la chute de Napoléon et influa sur la communauté juive. Des offices y furent organisés selon le nouveau rituel chez un certain nombre de particuliers. En 1816, l'on nomma des « prédicateurs » qui n'étaient, en réalité, que des rabbins possédant une solide culture générale. De la même manière, le terme de synagogue fut remplacé par celui de temple. Le gouvernement prussien s'étant montré hostile à la réforme, c'est à Hambourg que le mouvement poursuivit son expérience et put développer ses idées. Ainsi, les Juifs pensaient avoir fondé une « société juive » qui serait admise par le monde chrétien.

Fondée en Allemagne, la Réforme se développa en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Les partisans de la Tradition ne restèrent pas inactifs et manifestèrent leur hostilité à l'égard des bouleversements qui touchaient au rituel. Aussi les réformés, qui jusqu'alors n'avaient eu de cesse de montrer qu'ils étaient semblables aux chrétiens, furent obligés de justifier la « modernisation » de la Tradition. Cette justification ne pouvait d'ailleurs s'effectuer qu'en termes religieux et philosophiques, ce qui permit aux réformés d'assurer leur action sur une doctrine solide.

Naissance du Judaïsme libéral

A partir de 1830, l'antagonisme entre les deux courants de pensée se développa de telle manière qu'il influa et détermina le Judaïsme contemporain. Dès la troisième décennie du XIXème siècle, réformés et traditionalistes constatèrent que la communauté juive ne constituait plus un bloc homogène ; aussi jugèrent-ils nécessaire de se concerter. Des congrès de rabbins « modernes » se déroulèrent de 1844 à 1846 et quatre grandes tendances se dégagèrent alors de

l'ensemble du Judaïsme allemand. Deux d'entre elles adoptèrent des positions extrêmes et deux autres tentèrent de modérer et de concilier la Tradition avec l'époque.

Samuel Holdheim, formé dans les Yéchivot (écoles talmudiques) d'Europe Orientale où la Tradition était présentée comme un bloc monolithique, estimait que des réformes radicales s'imposaient au Judaïsme. Selon lui, la religion était conçue pour parfaire le genre humain et par conséquent le rite et la pensée juive devaient être reconsidérés. Holdheim devint le rabbin de la communauté libérale de Berlin, mais ses idées influèrent plus les Juifs des Etats-Unis que ceux d'Allemagne.

La communauté orthodoxe séparée

A l'inverse, Rabbi Samson Raphaël Hirsch, fidèle tenant de la Tradition, estimait que l'intelligence humaine ne peut égaler celle du divin et que par conséquent, il n'est pas dans le pouvoir de l'homme d'altérer le rituel. Hirsch réussit à gagner à ses idées la communauté juive de Francfort qui, vers 1840, était un fief du libéralisme. Sans être complètement rejeté, Hirsch ne fut jamais accepté dans les communautés juives d'Europe Orientale. Celles-ci pensaient qu'il n'était qu'un rabbin « modernisant » car il acceptait que les Juifs s'habillent selon les critères de la mode, de plus, il était favorable à l'acquisition d'une culture profane et essayait d'observer une certaine harmonie entre les préceptes religieux et les impératifs de la société moderne, dans la mesure où ces derniers n'étaient pas en contradiction avec la loi juive. Sur tous ces points, le Judaïsme de l'Europe de l'Est ne pouvait céder, considérant que c'était l'expression d'un renoncement à la tradition et une marque d'impiété Il ne faut donc pas confondre l'orthodoxie des Juifs de Pologne et de Russie avec celle de Rabbi Samson Raphaël Hirsch. Il est intéressant de noter, d'ailleurs, que la notion « d'orthodoxie » fut, en réalité, introduite par ce dernier lorsqu'il tenta de transformer Francfort et sa communauté. Il fut obligé de rompre avec le libéralisme et la Réforme et forgea le concept d'Austrittsgemeinde, communauté orthodoxe séparée. Cette idée de séparation n'était absolument pas en usage dans le monde juif et c'est ce clivage communautaire qui a laissé la plus forte empreinte de nos jours. Mendelssohn s'était efforcé de créer une école juive où l'enseignement des matières sacrées serait complété par une solide éducation profane. C'est Rabbi Samson Raphaël Hirsch qui réussit à développer ce type d'école qui est commun à la communauté juive d'Occident et d'Israël de nos jours. Mais l'institution qui marqua le plus l'orthodoxie allemande, fut, sans conteste, le séminaire rabbinique orthodoxe de Berlin, fondé en 1873 par Azriel Hildesheimer et qui forma des rabbins docteurs de l'université jusqu'à l'avènement de Hitler.

Les deux autres tendances affichèrent des idées plus modérées. Ainsi Abraham Geiger émet, en opposition avec Holdheim, que le Judaïsme n'était pas une religion éteinte ou encore un système figé pour l'éternité selon Hirsch. Si le Judaïsme était inaltérable, on pouvait y accomplir certains changements et tout particulièrement dans le domaine cultuel, en fonction de l'évolution de la Société. Le Judaïsme d'Europe Occidentale adopta les idées de Geiger du moins pour la tendance libérale.

Le « Judaïsme historique »

De son côté, Zachariah Frankel, qui avait adhéré au mouvement de la Réforme, s'en sépara lors du Congrès de Francfort en 1845. Les transformations libérales dépassaient, selon lui, le cadre rituel pour annihiler l'esprit et la tradition juive. Avec Frankel apparut une tendance intermédiaire entre la réforme et l'orthodoxie : le conservatisme. Il ne pouvait concevoir que se transformât la tradition que dans la mesure où le changement était contenu dans le Judaïsme lui-même et s'effectuait spontanément. Cette idée est connue sous le nom de « Judaïsme historique ».

En Europe Orientale, Mendelssohn provoqua une réflexion et une réaction différente sur les communautés juives. Son influence fut transmise par ses disciples qui voulurent mettre la littérature de leur époque à la portée des Juifs en la traduisant en Yiddish (3) ou en hébreu. Mais l'Emancipation ne toucha pratiquement pas les masses juives qui vivaient dans un ghetto volontaire, renforcé par un antisémitisme virulent et des massacres sporadiques. L'Intelligentsia juive, par contre, subit l'influence des disciples de Mendelssohn qui aidèrent ainsi beaucoup à la renaissance de la langue et de la littérature hébraïque avec des écrivains comme Judah Loeb Gordon, ou encore Abraham Mapou et contribuèrent à la fondation du sionisme.

Le Judaïsme éthique

Au XVIIIème siècle, s'était développée la grande querelle entre Hassidim et Mitnagdim (4), mais au début du XIXème siècle, l'antagonisme entre les deux tendances avait beaucoup perdu de sa virulence : les uns acceptaient les autres. Le Hassidisme était alors à son apogée en Galicie et en Pologne, en Hongrie, en Roumanie, et bien sûr, en Russie. La Lithuanie constituait le fief principal des Mitnagdim. C'est là, particulièrement à Vilna, puis ensuite à Kovno, qu'un mouvement surgit en marge de l'émancipation sous l'impulsion d'un grand Talmudiste Rabbi Israël Salanter qui fonda le Thorat Hamoussar (l'enseignement de la morale) En Europe Orientale, le Talmud constituait l'objet essentiel de l'étude dans

Le grand rabbin Goren (à droite) de rite achkenaze, en conversation avec son prédécesseur le grand rabbin Yehuda Unterman (à gauche)

(3) **YIDDISH** : Langue parlée par les Juifs d'Europe Orientale et qui mêle l'hébreu à l'allemand en y ajoutant des idiomes locaux.

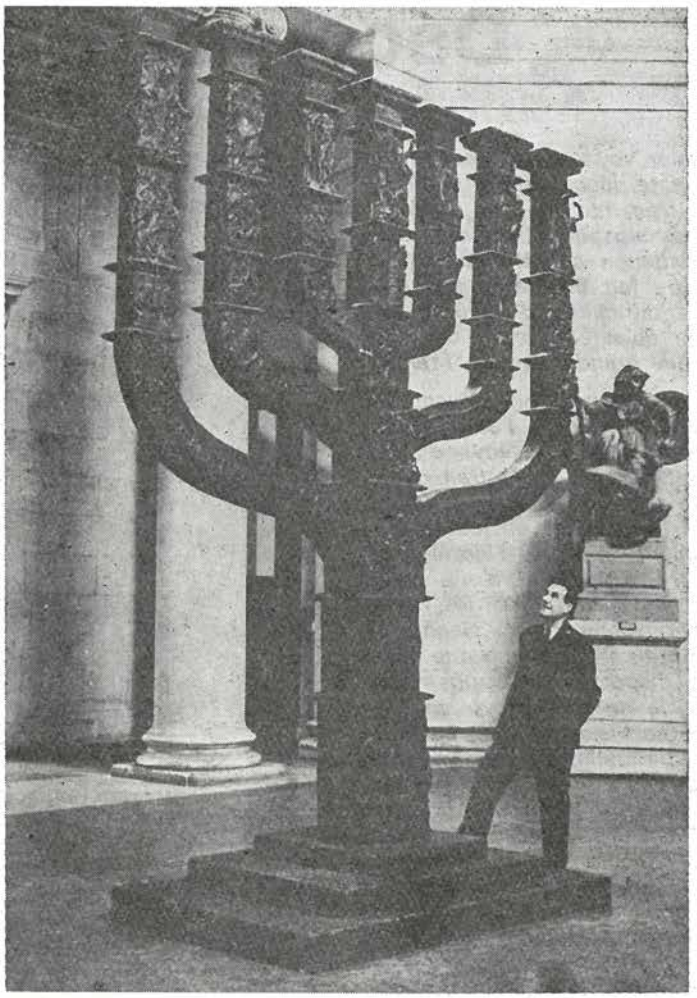
(4) **MITNAGDIM** : Littéralement « Opposants ». Ce sont les adversaires du Hassidisme ; pour eux, l'essentiel réside dans l'étude. « Le Bon Juif » se manifeste par la connaissance du Judaïsme et du Talmud particulièrement.

les Yechivot (écoles talmudiques). Sans dénigrer son importance, Rabbi Israël Salanter développa l'étude de l'Ethique, estimant que face aux vicissitudes de l'histoire, il fallait un solide support moral pour affermir le Judaïsme. Rabbi Israël Salanter n'exprimant aucune tendance émancipatrice, bien au contraire, il s'agissait de fermer les portes du ghetto et d'en élever les murailles pour résister à l'attrait du monde extérieur. Il s'agissait tout simplement de développer la ferveur des Juifs.

Naissance du Sionisme religieux

A la fin du XIXème siècle, le Judaïsme était divisé en trois grandes tendances. Issu du mouvement d'émancipation en Europe Occidentale, un type de Juif « nouveau » était apparu. Il était citoyen d'un pays et pratiquait la religion israélite ; il voulait ignorer le lien qui l'unissait au « peuple juif ». Déjà, au début du siècle, lorsqu'en 1807, Napoléon convoqua le *Sanhedrin* (5), les notables juifs de France marquèrent leur appartenance au peuple français et exprimèrent l'idée que la France était leur patrie sans aucune équivoque possible. La seconde tendance était représentée par les deux branches de l'orthodoxie qui s'épanouissaient en Europe Occidentale et Orientale. L'orthodoxie d'Europe Orientale vivait tout particulièrement dans l'attente du Messie. Les Juifs de Pologne et de Russie considéraient que les pogroms et les massacres étaient d'origine divine et constituaient des punitions ou des épreuves qu'il fallait affronter par Kiddouch Hachem (6). C'est dans ce contexte qu'un mouvement de réaction se développa en Europe Orientale, refusant l'attentisme messianique. Le sionisme religieux préconisait le retour en Palestine pour échapper aux terribles conditions de la Russie et de la Pologne.

En fait, le sionisme religieux existait depuis fort longtemps, probablement depuis la chute du second temple de Jérusalem en 70 de notre ère. Des prières, fort anciennes, attestent ses origines lointaines de la nostalgie de Sion ; encore aujourd'hui le Juif doit prononcer dans les trois prières quotidiennes « *Et puissent nos yeux voir ton retour à Sion en miséricorde* » (Rituel). De plus, des grands penseurs juifs, tel Maïmonide, manifestèrent leur volonté de vivre en terre promise. Mais, à partir de la seconde moitié du XIXème siècle, le sionisme religieux adopta une attitude beaucoup plus offensive et voulut fonder de solides bases en Palestine pour y accueillir des Juifs. Le Rabbin orthodoxe



La « menorah », chandelier à sept branches, emblème d'Israël

de Poznan, Rabbi Zvi Hirsch Kalisher (1795 - 1874) publia un remarquable ouvrage, *Drishat Tsion* (« en quête de Sion ») où il développait l'idée du retour à Sion sans attendre l'époque messianique. De plus, Kalischer concevait l'émigration en Palestine dans le cadre d'un retour à la terre. Cet idéal n'était pas nouveau car les écrivains russes avaient glorifié dans leurs écrits l'agriculture antique de la Judée. C'est sous l'impulsion de Rav Kalisher que fut créée la première colonie juive en Palestine ; Mikvé Israël en 1870. D'autre part, il fut aussi l'un des fondateurs du mouvement des *Hoveve TSION* (Amants de Sion) qui voulait aider les Juifs qui émigraient vers la Palestine en ramassant de l'argent. D'autre part, après la première guerre mondiale, le sionisme religieux fut renforcé par la fondation du parti religieux *Mizrani* (abréviation de *Merkaz Rouhani* - centre spirituel). Mais le grand penseur du sionisme religieux est sans conteste le Rabbin Abraham Yitshak Hakohen Kook (1865 - 1935). Il considérait que le sionisme religieux était aussi un mouvement politique Il estimait que les non-pratiquants qui adhéraient au sionisme et qui participaient à la construction d'Israël constituaient un pilier de la Rédemption et avaient leur place dans la communauté juive. Enfin le Rav Kook montra combien la terre d'Israël était importante pour la tradition juive et que tout le cadre de lois s'insérait parfaitement à la vie en Palestine.

Aujourd'hui

C'est avec le sionisme religieux que s'active le dernier grand courant de pensée du Judaïsme. S'il en existe d'autres, ils sont trop proches de nous pour être analysés. Des penseurs comme Martin Buber ou Abraham Yehoshoua Heschel ont influé sur le cheminement intellectuel de la communauté juive, mais leur rôle ne peut être évalué exactement - nous manquons de recul. En fait, actuellement, le Judaïsme de la diaspora et celui d'Israël se développent à la lueur des grands courants de pensées que nous avons décrits schématiquement. Si nous prenons l'exemple de la France, nous constatons qu'il existe une communauté libérale, des Hassidim et des Mitnagdim ainsi que des Juifs qui adhèrent aux théories de Rabbi Samson Raphaël Hirsch et enfin d'autres qui manifestent leur attachement à la pensée du Rav Kook et du sionisme religieux, sans oublier les écoles du Thorat Hamoussar (Enseignement de la Morale).

---

(5) **SANHEDRIN** : Mot d'origine grecque que l'on retrouve dans le Talmud et qui désigne l'instance suprême du peuple. Le sanhédrin réunissaient 71 sages qui devaient trancher les problèmes de leur temps.

(6) **KIDDOUSH HACHEM** : Littéralement : Sanctification du nom de Dieu. Dans certains cas (obligation de pratiquer l'idolâtrie, ou de verser le sang ou de pratiquer la débauche), un Juif doit se laisser tuer plutôt que de transgresser la loi. Le terme a été par la suite élargi pour exprimer le martyre du Juif.

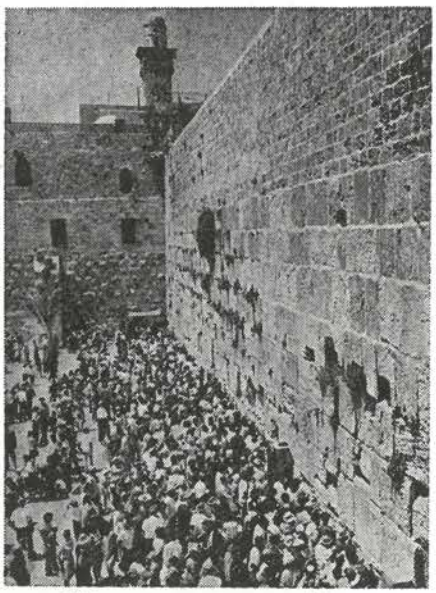
Découverte d'Israël

par Marianne Becache

Mon premier voyage en Israël fut la bouleversante découverte d'une intégrité retrouvée, intégrité que je n'étais même pas capable d'imaginer, tant je suis habituée aux difficultés qui résultent du fait d'appartenir à une minorité - difficultés d'ailleurs plus intérieures qu'extérieures - ce dont je remercie grandement la France.

J'avais alors dix-neuf ans. Vacances d'été. Voyage organisé. J'étais certes très émue à la veille du voyage mais cela venait surtout de l'attrait de la nouveauté et je m'apprêtais à visiter Israël en touriste et en étrangère. Curieusement, le pays d'Israël était resté pour moi à l'état d'une bienheureuse abstraction, et je vivais ma vie parallèlement à la sienne. Je ne connaissais le Judaïsme que sous sa forme dispersée, plus ou moins assimilée. Je ne retenais de ma religion que sa vision morale, humanitaire et spirituelle, dont je ne me lassais pas d'admirer la pureté et l'envergure. Et si je parlais de Jérusalem, c'était un peu comme de ces lointaines amours qui sont surtout prétexte à poésie, mais qui ne sont pas très gênantes dans la vie réelle. Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que représentait pour nous et pour le monde le fait qu'il existe de nouveau, comme dans les temps bibliques, un Etat hébreu.

Et c'est là que se place le choc d'Israël : je peux dire que je n'ai pas visité ce pays, mais que je l'ai retrouvé et que je me suis retrouvée en lui. Cela a commencé dès l'atterrissage. Soudain, à travers le hublot, j'ai vu, blanches contre la mer bleue, une côte rectiligne et une ville aux toits plats : Tel-Aviv - La Terre se rapproche, les maisons de poupée grossissent, j'aperçois les rues et les arbres, et puis je n'aperçois plus rien de distinct parce que je pleure. Pourquoi ces pleurs ? J'ai ressenti le choc des roues de l'avion sur le macadam de la piste de Lod jusque dans le plus profond de mon cœur, là où la joie est poignante comme une souffrance. Terre, Terre ! O promesse enfin réalisée ! Et j'ai su à ce moment-là que l'existence du pays d'Israël était plus qu'un problème international, plus que ce qu'en fait le jeu politique mondial, que c'était un mystère irréductible à la vision simplement humaine. C'était, après deux mille ans de douleur et de fidélité, le signe que l'alliance entre D. et nous n'était pas rompue, qu'elle faisait résurgence sur le mode de la réalisation après s'être poursuivie



Affluence au Mur occidental

souterrainement sur le mode du silence, de la nuit, de l'abandon et du mépris général. J'ai su aussi, à ce moment-là, que je n'étais pas seule.

Avec moi, en moi, étaient tous mes ancêtres qui, depuis la destruction du second temple jusqu'à la seconde guerre mondiale ont payé de leurs larmes et de leur sang leur appartenance au peuple juif, et par conséquent la mienne. La joie que j'ai ressentie en faisant mes premiers pas sur la Terre Promise, c'est à eux que je l'ai dédiée.

Il m'est impossible d'énumérer en détail toutes mes autres joies : le visa Israélien sur le passeport, le fait d'entendre parler l'hébreu, de le voir écrit partout ; le respect du samedi, du shabbat, qui est jour complètement chômé, toute circulation routière suspendue ; la bonhommie avec laquelle les gens sortent de la synagogue et se dispersent dans la rue par petits groupes, le châle de prière encore sur le dos, sans éprouver de gêne.

C'est par ces faits, qui pourraient sembler de simples détails relevant du domaine folklorique, que j'ai d'abord été touchée. En vérité, il ne s'agit pas de folklore, mais d'un mode de vie embrassant tous les aspects de l'existence, depuis ses aspects matériels jusqu'à son aspect spirituel. Que ce mode de vie puisse désormais s'épanouir librement, simplement, naturellement, c'est ce que je n'avais jamais conçu. Et c'est de cette simplicité et de ce naturel qu'il y a là-bas à être juif que j'ai été émerveillée.

Dès lors, j'ai senti que j'avais un choix à faire. Il m'était impossible d'y échapper et je dois dire que je ne l'ai pas envisagé de gaîté de cœur, car je n'y étais absolument pas préparée, et la décision était tout de même très grave.

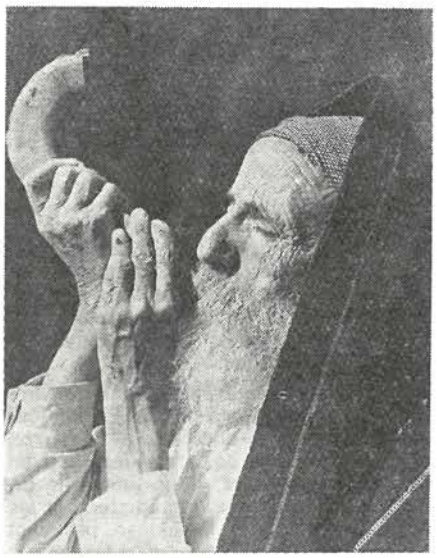
Ce ne sont pas des considérations sentimentales qui m'ont poussée, car un pays dans lequel on est né, qui vous a donné sa langue, ses paysages, l'amitié de ses habitants, et dix-neuf ans de vie heureuse, a plus de poids dans la balance des sentiments qu'un pays que l'on ne connait que depuis trois semaines. Le motif de ma décision d'aller vivre en Israël est quasiment d'ordre logique et raisonnable. Ou bien vivre en « diaspora » (terme grec qui signifie la dispersion) et me débattre sans cesse dans la contradiction inhérente au Judaïsme et se séparer ainsi de la majorité sur le plan de la pensée et du mode de vie, ce qui ne facilite pas les relations humaines, ou s'assimiler et non pas perdre mais décolorer son judaïsme, ce qui aboutit à un sentiment de malaise. Ou alors vivre en Israël, c'est-à-dire, malgré les grandes difficultés d'adaptation, retrouver ses propres racines dans l'unité d'un peuple et se lancer dans une aventure qui reprend et continue l'aventure biblique.

Tout ceci, bien sûr, est mon opinion personnelle et n'engage que moi. Quantité de gens, même parmi les Juifs, ne pensent pas ainsi. Et cependant, certaines prophéties, entre autres celles qui sont lues à cette époque de l'année, le jour du Nouvel An, dans la liturgie juive, semblent se rapporter au temps que nous vivons comme cette parole transmise par Jérémie (Ch. XXXI - 8/13) et devant laquelle je m'efface :

« Oui, je veux les ramener de la région du nord, les rassembler des extrémités de la terre ; en grande foule ils reviendront ici. Avec de douces larmes ils reviendront, et de touchantes supplications . . .

Celui qui disperse Israël saura le rallier et il veille sur lui comme le pasteur sur son troupeau . . . Ils viendront et entonneront des chants sur les hauteurs de Sion, ils accouront jouir des biens de l'Eternel, du blé, du vin et de l'huile, du gros et du menu bétail, leur âme sera semblable à un jardin bien arrosé, et ils seront désormais exempts de soucis ; je changerai leur deuil en allégresse et en consolation, et je ferai succéder la joie à leur tristesse . . . ».

LES FÊTES JUIVES



La sonnerie du Shofar (corne de bélier) marque les fêtes juives du Nouvel An et du Grand Pardon (Yom Kippour)

ROSH HACHANA :

« littéralement tête de l'Année » : le Nouvel AN juif

1er Tichri (septembre - octobre)

C'est la fête du **souvenir :** l'homme juif « se souvient » de la Création du monde, Dieu « se souvient » des actes de ses créatures. Le peuple « se souvient » de l'Alliance divine.

Il ne s'agit pas, pour l'homme juif, d'une promenade dans le passé : s'il se souvient de son Créateur et de ses fautes, c'est dans l'assurance d'un nouveau départ ; s'il regarde en arrière, c'est sur la route de l'avenir. **La Création** elle-même n'est pas du « passé », le souffle de Dieu se meut sans cesse sur la face des eaux, et la lumière jaillit sans cesse des ténèbres : c'est ce **renouvellement** que les Juifs célèbrent dans leurs hymnes et leurs prières au Maître de la Création - Les **actes** des hommes se prolongent aussi, le mérite de celui qui agit selon Dieu rejaillit dans le futur : c'est sur ce « mérite des Pères » que les Juifs s'appuient pour s'adresser à Dieu : ainsi dans l'office de ROSH HACHANA, on lit le passage de la Genèse où Abraham a consenti à monter vers le Moriah pour y sacrifier son fils. Si **Dieu se souvient** de ses créatures et les passe « en revue » comme un berger son troupeau, c'est pour les sauver : ROSH HACHANA est un jour d'avertissement car le jugement de Dieu ne sera scellé que dix jours plus tard - à Yom Kippour, jour de l'Expiation ou « Grand Pardon ». Pendant ces dix jours, prière, pénitence et Charité peuvent changer l'arrêt. Ce jour est marqué par la sonnerie du Shofar (corne de bélier), elle a de multiples significations, rappelle la trompe du Sinaï, quand le peuple allait recevoir la Torah de vie (Ex. 19) et préfigure le jour du rassemblement final (Zach. 9, 14).

L'enseignement des rabbins que « Dieu pardonne seulement à ceux qui pardonnent à leurs frères » produit beaucoup de réconciliations et souvent des sommes considérables, offertes par la Communauté.

YOM KIPPOUR :

Jour des Expiations ou du « Grand Pardon »

Tichri (septembre - octobre)

10 jours après Rosh Hachana, le Juif passe à la synagogue tout le jour dans un **Jeûne absolu** : il fait Teshouva, c'est-à-dire qu'il revient à Dieu, se détourne de son péché, s'en repent, le confesse à Dieu. Ce jour est celui où le destin de l'homme - qui à Rosh Hachava avait été provisoirement déterminé - se trouve scellé. Il est comme une anticipation du Jugement où chaque homme est pesé.

Cette fête est d'origine biblique (Lev. 16). Aujourd'hui, seul demeure dans la liturgie du jour, le mémorial de cette action solennelle du Sacrifice que le Grand-Prêtre offrait une fois l'an pour ses péchés, puis pour les péchés du peuple.

Ce qui est toujours pratiqué, c'est la **confession des péchés,** plusieurs fois répétée au cours de la journée. La grande prière **« Notre Père, notre Roi »** est un cri d'espérance et d'amour.

Chacun est sûr que sa prière et son repentir lui ouvrent les portes du Royaume de Dieu et qu'il a réellement part avec le peuple de Dieu comme il était dit dans la lecture du jour, Jonas, où l'on voit les Ninivites si volontiers accueillis par Dieu quand ils se sont repentis de leurs péchés, et « revenus » à Lui.

PESSA'H :

Pâque - Fête de la libération

14ème jour de Nissan

Pâque est celle des 3 fêtes de pèlerinage qui a le plus de relief, car elle est à l'origine de l'histoire d'Israël, en tant que Nation et comme peuple de Dieu, marqué par son intervention ; en effet, Pessa'h commémore la sortie d'Egypte, le passage de l'esclavage à la liberté. La fête est encore appelée : « fête des azymes » - Matsoth - en souvenir du pain « cuit à la hâte » dans la nuit de l'Exode, pain non levé qui est à la fois « pain de misère et pain de liberté ».

La célébration de Pessa'h est tout entière rappel de ce passé, et affirmation de son sens actuel et futur : mémorial-et-annonce d'une libération totale. La « coupe d'Elie » précurseur du Messie, est le symbole de cette espérance.

Pendant 7 jours, dans la maison et à l'extérieur, on ne consomme que des matsoth. Extirper le levain de sa maison, c'est penser à la nécessité de l'extirper de son cœur. « Le levain de la pâte, ont dit les rabbins, c'est le mauvais instinct » (cf. I Co 5, 8).

La première nuit, après l'office du soir, la famille à laquelle se sont joints des amis et des isolés se retrouve à la table familiale pour célébrer un repas

MESSIANISME

Le Messianisme suppose une conception originale du temps qui n'est plus cyclique comme dans les civilisations iraniennes ou assyro-babyloniennes : pour le peuple des Hébreux, il s'est ouvert, dans la Promesse faite à Abraham ; il part d'un commencement absolu : la Création, et tend à une consommation des siècles. Les jours se suivent mais pas uniformes : plusieurs méritent plus particulièrement le titre de « jours du Seigneur » : ainsi celui où Dieu s'est acquis un peuple auquel il a fait don de la Tora, et qu'il appelle à l'établissement de son Règne sur la terre.

L'Histoire ainsi conçue comme un drame, à travers les situations vécues par le peuple trouvera son dénouement dans la manifestation de ce Règne (achèvement et réparation de la Création) et les Juifs sont, avec Dieu, « les bâtisseurs du temps ».

Ce qui est donc fondamental dans l'espérance juive, c'est le Règne de Dieu (Malkout Hachamayim) que les « jours du messie » doivent précéder et annoncer, ère messianique où Israël et les Nations, réconciliés, jouiront de la Paix.

L'idée de cette ère messianique a cheminé dans la conscience du peuple selon les conjonctures de l'histoire, elle a été liée à des institutions, à des structures politiques (royauté - prophétisme - sacerdoce). Le visage du Messie se confond successivement avec celui du Roi idéal (le Ben David promis en II Samuel 7) du prophète et du serviteur d'Isaïe 53. Parfois l'idée de Messie personnel s'estompe : c'est le peuple qui doit régénérer l'humanité, et ramener les hommes au Dieu unique, comme des fils à leur Père. Au retour de l'Exil, le Messie attendu prend les traits du Grand-Prêtre. Après la chute des Hasmonéens, la notion d'un Messie personnel reparaît dans la littérature des apocalypses (Hénoch - Ps. de Salomon).

En même temps, apparaît l'idée d'un Messie antérieur à la Création ; cette idée demeure vivante dans la tradition mystique (cabbale). Au-delà de ces conceptions, l'Unité de l'Espérance messianique c'est sa perspective ultime : la réalisation du Règne ; et c'est du développement intérieur de l'homme et des sociétés humaines en marche vers Dieu que le Judaïsme attend ce Règne et le lointain accomplissement des prophéties, tout en professant, selon les 13 articles de Maïmonide : « Je crois à la venue du Messie, et quoiqu'il retarde son arrivée, j'attendrai tous les jours sa venue », et en redisant, dans l'office quotidien, la bénédiction qui appelle cette venue : « Fais bientôt lever la semence de David, ton serviteur... » (Prière des 18 bénédictions).

liturgique **Seder** (ordre - cérémonial). Les mets symboliques sont disposés sur le plateau du Seder, en particulier pains azymes (Matsoth), un os d'agneau, rappelant le sacrifice de l'agneau pascal, des herbes amères rappelant l'amertume de l'esclavage. Ces mets sont présentés ou consommés suivant un ordre déterminé, en lisant la Haggada, récit de la sortie d'Egypte commenté par les rabbins. On permet ainsi à chacun de se rendre compte que cette nuit est vraiment différente des autres nuits ; chacun peut ressentir avec fierté son appartenance au Peuple qui a montré aux hommes la valeur inaliénable de la liberté humaine, en proclamant que « en toute génération, l'homme doit se considérer comme si lui-même était sorti d'Egypte, le Juif prend conscience que **Pessa'h est le fondement et l'espérance de toutes les libérations d'Israël et de l'humanité.** En buvant au cours du Seder quatre coupes de vin, et en laissant la coupe d'Elie le Prophète, en chantant les psaumes du Hallel et ce refrain si lourd de sens : « l'an prochain à Jérusalem », chacun peut réaffirmer avec joie son **attente fidèle et active du Messie.**

On lit, entre autres textes bibliques, aux offices du matin, le Chap. 12 de l'Exode, le Cantique de la Mer rouge, et, le dernier jour, le « Cantique des Cantiques » interprété par la tradition juive comme un dialogue d'amour entre Dieu et son peuple.

CHAVOUOTH :

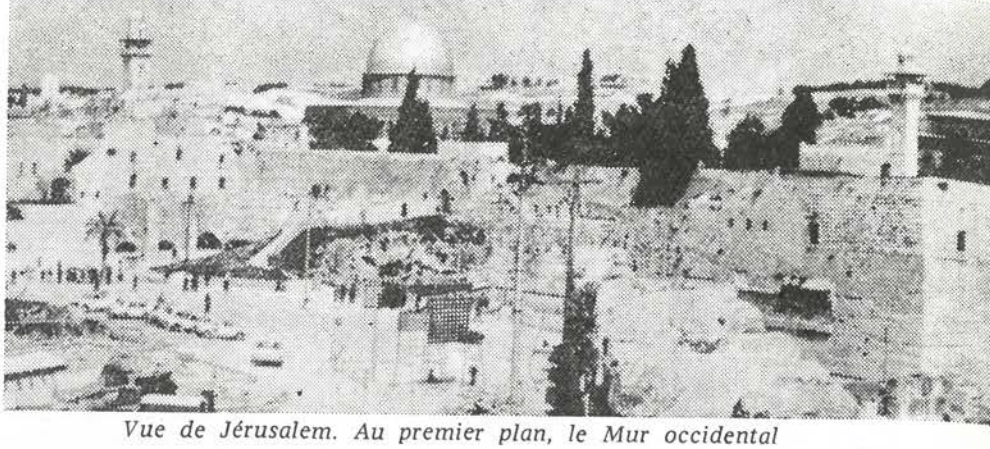
Fête des Semaines - Pentecôte

7 semaines après Pessa'h - ou 50 jours

Comme Pessa'h et Soucot, cette fête était, à l'origine, une fête agricole : fête des « Prémices » ; on apportait au Temple les plus beaux produits de la moisson dans un faste grandiose. Aujourd'hui en Israël, on a redonné vie à ce caractère de Chavouoth et, en diaspora, on orne les synagogues de fleurs et de verdure. Cette fête de pèlerinage a été mise en relation avec l'événement le plus considérable de l'histoire d'Israël : le don de la Tora, la révélation de Dieu, la promulgation des « Dix Paroles du mont Sinaï ».

Chavouoth est donc liée à Pessa'h ; elle est l'achèvement spirituel de la délivrance matérielle célébrée à Pessa'h ; la véritable liberté réside en effet dans l'acceptation volontaire de la Loi de Dieu ; les enfants d'Israël, libérés du joug de l'esclavage égyptien purent accepter de devenir « les serviteurs de l'Eternel ».

Ce lien entre Pessa'h et Chavouoth est marqué, chaque soir, au cours d'une bénédiction, par le compte des jours (de 1 à 50) qui séparent les deux fêtes ; ce rite garde sa valeur dans la mesure où il permet à chacun d'essayer de s'élever spirituellement pour être apte à se retrouver, en quelque sorte, au pied du Mont Sinaï pour redire, comme ses ancêtres l'avaient fait : **« Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons, et nous l'écouterons ».**



Vue de Jérusalem. Au premier plan, le Mur occidental

Chavouoth n'est marqué par aucun rite particulier à la maison, comme si l'événement célèbre ne pouvait se vivre que dans le silence et la grandeur d'un dépouillement rituel. La Communauté réunie à la synagogue au matin de la fête, écoute solennellement la lecture des 10 commandements dans le livre de la Tora. On lit aussi le rouleau de Ruth, qui transporte le lecteur au temps de la moisson du blé et rapporte l'aventure de cette fille moabite qui se « convertit » à la foi d'Israël - comme le peuple juif au Sinaï - et sera l'aïeule du Roi David et l'ancêtre du Messie. La nuit de Chavouoth, les Juifs se rassemblent pour une nuit de veille et d'étude, marquant ainsi leur amour de la Tora.

SOUCOT :

Fête des Tentes ou des Cabanes

Tichri (septembre - octobre)

Cette fête, d'origine biblique (Lev. 23, 42 - 43) est l'aboutissement des deux cycles de fêtes du calendrier : d'une part, elle se rattache aux célébrations de la sortie d'Egypte et de la Révélation du Sinaï (c'est la 3ème fête de pèlerinage) ; d'autre part, elle fait suite aux fêtes austères du Nouvel An et de Kippour. De cette double association, SOUCOT a le caractère d'une fête de « clôture ».

Elle rappelle, avec la pérégrination et le séjour du peuple au désert, la situation de dépendance totale par rapport à Dieu, et de libération de la servitude dont il fit l'expérience pendant l'Exode. C'est le sens de la « Souca », cabane de branches et de feuillages (qui doivent laisser apercevoir le ciel). On la dresse aujourd'hui dans nos pays dans les dépendances de la synagogue, mais tous ceux qui le peuvent ont leur Souca familiale pour conserver vivant le souvenir du désert, alors que Dieu gardait et protégeait le peuple libéré qui avait mis sa confiance en lui. C'est donc une fête très joyeuse **« temps de notre joie ».** Elle dure sept jours et marque les enfants par le changement qu'elle apporte dans la vie quotidienne, par l'animation et la joie de la construction et de la décoration de la Souca, par les repas qu'on y prend tous ensemble. Une autre caractéristique de ces jours, ce sont les trois espèces de branchages liées en un bouquet de fête, le « Loulab » qu'on porte joyeusement en procession avec le cédrat ou « étrog », autour de la synagogue (ex-voto de la saison des moissons (*). D'autre part, une prière pour la pluie évoque le rite biblique de la libation d'eau, et rappelle à chaque Juif de la diaspora qu'il a le devoir de prier pour le pays qui demeure sa maison : Israël.

Soucot se prolonge par le jour de Simhat Tora (Joie de la Tora). En ce jour qui magnifie le don de la Tora, on achève la lecture de la dernière section du Deutéronome et, dans le même office, on recommence immédiatement les premières pages de la Genèse, prouvant ainsi que, loin d'être un « fardeau », la Tora est une « couronne » qu'on porte avec joie tout au long de sa vie.

HANOUCA et POURIM :

« Petites fêtes »

Ces fêtes sont dites « petites » parce qu'elles ne figurent pas dans la Tora, mais sont nées de l'histoire du peuple juif. Elles sont demeurées très populaires et très joyeuses, mais non chômées.

HANOUCA

(ou « Inauguration ») :

« Fête des lumières »

Cette fête célèbre un souvenir glorieux de la vie nationale des Juifs : la victoire que la famille de Judas Macchabée remporta, au 2ème siècle avant notre ère, contre Antiochus, roi de Syrie, qui prétendait helléniser le peuple juif, c'est-à-dire le détruire plus sûrement que par les armes. Le livre des Macchabées raconte cette tentative, l'épopée des chefs juifs, la purification du Temple et sa restitution au culte du Dieu d'Israël (Dédicace). On se souvient en particulier qu'à l'heure où l'occupant voulait anéantir le culte juif, une petite fiole d'huile sainte avait été cachée dans le Temple. Versée dans la Menorah (chandelier) à l'heure de la purification du Temple et de sa réinauguration. Cette fiole dura miraculeusement 8 jours.

C'est pourquoi tous les soirs pendant

(*) Loulab et Etrog symbolisent les différentes catégories du genre humain : Soucot a un sens messianique universel : à l'époque du Temple, Israël offrait des sacrifices en faveur des 70 nations de la terre.

N.B. La fête des Tentes est mentionnée dans le N.T. (Jn. 7, 37).

8 jours, on allume progressivement, la lampe de Hanouca, et on la place près de la fenêtre pour qu'elle puisse être vue du dehors. C'est aussi la coutume, pendant la veillée, de se récréer en famille et d'offrir aux enfants des toupies ornées des initiales N.G.H.C. (Ness gadol haya cham : ce fut là-bas un grand miracle).

La fête de Hanouca, fête du combat pour Dieu, n'illustre pas seulement l'événement passé, elle reflète l'expérience historique et permanente d'Israël.

POURIM :

« Les Sorts » -

14 Adar (février - mars)

Cette fête dure un jour ; elle est souvent appelée « Fête d'Esther ». Elle rappelle qu'à l'époque de la domination perse, cinq siècles avant notre ère, le peuple juif fut sauvé de l'extermination projetée par Aman, grâce au courage et à la prière de la reine Esther et de son parent Mardochée.

La fête est célébrée à la synagogue par la lecture du « Rouleau d'Esther » qui n'est pas un livre biblique comme les autres. Le nom de Dieu n'y figure pas.

On comprendra facilement qu'en le lisant chaque année, les Juifs ont conscience de relire une histoire qui se reproduit de génération en génération ; menacés de destruction, ils doivent leur salut à la présence cachée de Dieu qui guide l'histoire grâce à la fidélité de quelques justes. Mais Israël refuse de voir son existence sur le mode tragique ; c'est pourquoi Pourim est la fête qui est célébrée dans la synagogue et les maisons d'étude les plus sérieuses par une mascarade, expression de liesse au sortir de l'angoisse. On échange des cadeaux entre amis ; on donne des cadeaux et de l'argent aux pauvres.

LA TRADITION

MIDRASH :

(de « darash » : scruter)

Il tire d'abord son origine des lectures liturgiques de la Torah (sabbats et fêtes).

C'est en soi la forme la plus ancienne d'interprétation de l'Ecriture ; le mot désigne **une exégèse** qui, dépassant le simple sens littéral, essaie de pénétrer l'esprit de l'Ecriture ; son but est non théorique, mais pratique : l'exégèse midrashique veut **actualiser l'Ecriture.** Parole vivante adressée au peuple de Dieu ; révélée à un moment de l'Histoire, mais qui s'adresse à tous les hommes de tous les temps, elle doit donc demeurer indéfiniment ouverte à tous les développements de l'intelligence du message, à toutes les situations nouvelles.

Très tôt, avant l'ère chrétienne, on commença à mettre par écrit des commentaires étendus de la Torah - puis des autres livres saints - où on donnait, pour chaque verset, voire pour chaque mot, l'enseignement des Maîtres. Ces collections de commentaires se nomment **Midrashim** ; ils contiennent soit : l'explication verset par verset d'un livre entier ou d'une partie importante d'un livre de la Bible ; soit celle des péricopes lues à l'occasion des grandes fêtes et sabbats privilégiés de l'année liturgique - Midrash désigne aussi l'un des éléments de ces grands recueils et, plus tardivement Midrash est devenu le nom générique pour la partie « aggadique », c'est-à-dire narrative, non juridique de la littérature rabbinique.

HALAKHA :

(de « Halakh » : marcher)

Dans l'ensemble des commentaires de la Torah, **la Halakha** est l'ensemble de ceux qui représentent les normes juridiques ayant force de loi en matière de pratique religieuse.

L'apport des rabbins au Moyen Age est capital, venant de trois sources principales : les commentaires du Talmud - les codes - les responsa.

Commentaires du Talmud : il faut surtout citer RACHI et ses successeurs (Ecole française) dont la méthode se répand en Provence, en Allemagne, en Espagne et en Angleterre.

Pour les **codes** (Talmud abrégé) : Maïmonide (Mishneh Tora ou « seconde Tora ») qui emploie la méthode historique et couvre tout le domaine de la Halakha depuis la Bible jusqu'au 12ème siècle : sa façon de formuler et d'appliquer la Loi est essentiellement humaniste, et cet humanisme est universel. La dernière des grandes codifications talmudiques est celle du mystique Joseph CARO, 16ème siècle : « Schulhan Aruch » : « La Table dressée ». Elle est traversée par un grand souffle de piété. Le Schulhan Aruch est aujourd'hui le code de lois et pratiques juives qui garde le plus d'autorité.

Dès le 9ème siècle, avec les Maîtres de Babylone, se développent les **« Responsa »**, opinions, interprétations et jugements que les maîtres échangent de pays à pays et qui font autorité pour les générations suivantes. Ce genre s'épanouit ensuite en France, en Allemagne, en Espagne.

AGGADA :

(récit - légende)

Dans l'ensemble des commentaires, l'Aggada représente le complément « moral » de la Halakha : elle se présente comme un trésor de paraboles, de fables, de dictons populaires, destinés à favoriser l'intériorisation des préceptes et des devoirs éthiques et rituels de la Halakha.

Elle insiste particulièrement sur la crainte et l'amour de Dieu, l'amour pour le prochain et la solidarité humaine, la pureté d'action, de parole, de pensée, la douceur, la sincérité et l'honnêteté envers tous (Juifs et non Juifs). Parmi les auteurs aggadiques : Bahya Ibn Paqûda (les devoirs des cœurs) 12ème siècle - au 18ème siècle, Moïse Haïm Luzzato (Le chemin de rectitude). Il y a aussi les « Testaments » laissés par les parents à leurs enfants.

N.B. - Dans beaucoup de commentateurs du Moyen Age, Halakha et Aggada s'articulent en une parfaite unité : ex. : le commentaire biblique de Rachi (aussi apprécié des Juifs que son commentaire du Talmud et qui ne fut pas sans influence dans le monde chrétien).

SYNAGOGUE - RABBIN

C'est pendant l'exil de Babylone (6ème siècle avant J C.), que les Juifs commencèrent, sous l'impulsion des Prophètes, à se réunir pour étudier les rouleaux de la Bible déjà en leur possession et pour prier. Ces « maisons pour le peuple », Beth Haam, deviendront les centres vivants de toutes les Communautés juives dans le monde. Aujourd'hui les Juifs se réunissent à la « synagogue » (maison de réunion Beit Haknesset) pour le culte public qui peut se dérouler lorsqu'il y a au moins dix adultes. Un garçon ayant atteint sa majorité religieuse (13 ans révolus) compte dans ce **« minian »**. Dans beaucoup de synagogues, il y a des offices publics quotidiens trois fois par jour, correspondant aux heures des sacrifices qui avaient lieu au Temple de Jérusalem. L'office peut, en principe, être célébré au nom de la Communauté par tout fidèle instruit de la liturgie ; mais en général, cette fonction est confiée à un ministre officiant « Hazan » qui est le délégué de l'assemblée.

Le Rabbin - qui préside l'office avec le Hazan - n'est pas un prêtre, ni au sens de cohen, prêtre du Temple de Jérusalem, ni au sens que nous donnons à ce mot. C'est un membre de la Communauté qui a acquis une connaissance approfondie de toutes les traditions juives, et qui a été « ordonné » **Rabbi** (Maître), par ses pairs. Il est un chef spirituel qui enseigne les fidèles, notamment par ses sermons, et qui, de plus, les guide parfois dans l'application de la Loi.

N.B. Un certain nombre de ces Notes font appel au texte de la brochure « A l'écoute du Judaïsme », édité par le C.N.E.R. aux éditions du Chalet - 1977.

RITES ET PRIÈRES

SHABBAT

Le Shabbat est, d'après la Bible, le sceau de l'Alliance entre Dieu et la Création tout entière (Gen. 2, 3), et, par excellence, le signe de l'Alliance entre Dieu et Israël (Ex. 31, 13).

Garder le Shabbat est, pour le peuple juif, témoigner au milieu des hommes du lien particulier qui l'unit à Dieu. C'est proclamer tout à la fois que Dieu est source de liberté pour l'homme (souvenir de la sortie d'Egypte) Dt. 5, 15, que Dieu est créateur de l'univers (Ex. 31, 17), que tous les hommes sont ses enfants, égaux devant lui (Dt. 5, 14), que l'homme qui s'efforce d'imiter Dieu en ce jour de repos, s'engage également à le faire dans son travail et sa vie quotidienne, selon les exigences de justice de la Tora, enfin que l'attente messianique d'une ère de paix universelle est toujours vivante dans le peuple qui en pressent la félicité en « gardant » le Shabbat.

Le Shabbat commence le vendredi soir à la synagogue par un office qui comporte des psaumes et hymnes « d'accueil du Shabbat » et la bénédiction du vin (Qiddouch). A la maison, autour d'une table dressée plus joliment que de coutume, la mère bénit les deux lumières rituelles, et le père prononce sur la coupe de vin la bénédiction consacrée. On se retrouve pour étudier les textes et l'on discute des questions d'actualité juive. Le climat est tout de joie, de détente, d'amitié.

Le samedi est par excellence le jour consacré à la prière, à l'étude, à la visite aux malades et aux amis. L'office du matin culmine avec la sortie de la Tora de l'Arche Sainte, et la lecture de la section de la Tora. On lit également un passage des prophètes ; le Rabbin de la Communauté commente la lecture du jour - comme nous voyons que Jésus le faisait (Luc 4, 15). L'après-midi, on célèbre le Shabbat par une étude, des chants et des danses jusqu'à la tombée de la nuit. Et l'on clôture le Shabbat par la « Havdala » (séparation) qui comprend des bénédictions sur le vin, les aromates et la lumière. Le Shabbat se termine dans la nostalgie et l'attente du prochain Shabbat, et du Shabbat éternel : attente confiante des temps messianiques dont le Shabbat est considéré comme la préfiguration.

N.B. - Les chrétiens d'origine juive ont continué à célébrer le Shabbat jusqu'à la fin du IVème siècle, tout en se rassemblant hors des jours du Shabbat pour rompre le pain ; ce n'est qu'avec l'afflux des païens - non soumis à la Loi d'Israël - que la Communauté chrétienne s'en détachera.

LA CACHROUT

par Raphaël Cohen

La tradition juive distingue 613 prescriptions diverses, toutes directement déduites de la Tora écrite, les cinq livres donnés par Dieu à Israël sur le mont Sinaï.

Parmi ces prescriptions, les lois qui réglementent l'alimentation tiennent une grande place dans les préoccupations du Juif d'aujourd'hui, et cela avant tout pour des raisons strictement pratiques ; le réseau de l'alimentation cacher prend d'autant plus d'importance qu'il s'agit d'une contrainte permanente qui marque la vie quotidienne.

Il est complètement aberrant de lutter contre Israël en prétendant le déposséder de sa propre tradition, dont il n'aurait pas même l'intelligence. Face au réseau resserré des oppositions contre lui et sa spiritualité, Israël ne peut que choisir le réseau de la cachrout, c'est-à-dire de la méticuleuse observance des lois de la Tora. « Heureux l'homme qui a confiance en Dieu », dit David : il sait que les épreuves qu'il subit viennent toutes de Dieu, et qu'il n'est pas simplement abandonné à d'impitoyables ennemis. A condition de prendre au sérieux l'ensemble des prescriptions de Dieu, l'homme d'Israël se manifeste comme digne du choix dont il a été l'objet : il mérite d'être considéré comme représentant authentique de Dieu, puisqu'il accepte, dans toutes leurs conséquences, les prescriptions qu'il a énumérées patiemment dans sa Tora.

La cachrout est un révélateur de la légitimité d'Israël, et du statut spécial qui est le sien.

Les commandements de la Tora commencent par concerner les facultés inférieures de l'homme, et ils visent à l'élever, dans toutes les dimensions de son être. Commencer trop haut est une dangereuse illusion, tandis qu'il vaut mieux progressivement nous élever vers la perfection que Dieu nous conseille.

La cachrout est l'hygiène de l'âme, qui pourtant ne s'alimente apparemment pas.

Le véritable esprit de la Tora commence par son observance au niveau du corps, et de la conduite physique ; Job : « avec ma chair, je parviendrai à Dieu ».

Symbole donné à Esaïe : la parole de Dieu, portée à sa bouche, purifie le prophète (Es. 6) : c'est au niveau des gestes les plus humbles, comme celui de manger, que commence la spiritualité.

CIRCONCISION

Berith - Mila

Ce rite introduit le garçon, au huitième jour de sa vie, dans l'Alliance conclue entre Dieu et son peuple. La Berith - Mila se fait à la synagogue ou à la maison. Diverses prières sont récitées, dont un Qiddouch pendant que le « Mohel » accomplit l'opération. Un siège est « réservé » au prophète Elie, qui doit revenir annoncer la venue du Messie. La circoncision est le symbole extérieur de ce que la Bible a appelé « la circoncision du cœur » (Dt. 10, 16). Ce rite a toujours été le plus fidèlement gardé par les Juifs ; la circoncision est devenue le signe de la fidélité de ceux qui savent que, quelles que soient les circonstances, « le peuple juif vit et survit

J'AI INVITE DES AMIS JUIFS A DINER...

par Marcelle Raber

et en rentrant chez moi, j'ai commencé à réfléchir de façon pratique à ce que cela représentait car je voulais qu'ils soient tout à fait à l'aise, et c'est moi qui, en pensant à tous les détails, n'y étais plus.
D'abord le menu : « Tu ne feras pas cuire le petit dans le lait de sa mère », donc ne pas offrir au même repas de la viande et un produit provenant du lait. Alors, si je supprimais purement et simplement la viande (qu'il faudrait acheter dans une boucherie cachère, faire cuire sans graisse animale...).
Le poisson (seul animal pur, le seul qui n'a pas été victime du déluge) va avec tout, mais il faut qu'il ait des écailles et des nageoires, donc pas de sauce aux moules ou aux crevettes, mais en revanche une sauce au vin, ou aux champignons, elle, est parfaitement licite.
Me voilà donc devant des possibilités variées :
Hors d'œuvre : crudités, œufs durs mayonnaise, pizza, pamplemousses — Plat : poisson, omelette... légumes et salade... fromage — Dessert : glaces, meringues, pâtisseries, fruits, là, aucune difficulté.
Pour le vin, je me rendrai dans une épicerie spécialisée afin d'avoir du vin cachère.
Ensuite, la question de la vaisselle : pour la cachériser, il faut la passer au feu, mais il suffit, pour tout ce qui ne supporterait pas la flamme, de tremper dans l'eau bouillante.
Finalement, ce n'est pas si compliqué qu'on le pense. Evidemment s'il est question de recevoir des amis juifs pour plusieurs jours, il est alors préférable de s'occuper des questions de cuisine avec l'amie juive et de la charger des menus et des approvisionnements, en toute simplicité.

éternellement ». A la circoncision, l'enfant juif reçoit un prénom hébreu, d'ordinaire celui d'un parent défunt.

CHEMA ISRAEL

Cette prière tire son nom des premiers mots du texte du Deutéronome (6, 4 - 9) :

« Ecoute Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est Un. Béni soit à jamais le nom de son règne glorieux ; tu aimeras l'Eternel de tout ton cœur, de toute ton âme, et de tout ton pouvoir . . . ».

Ce texte est devenu la « profession de foi juive » ; en le récitant depuis son plus jeune âge, matin et soir, et tous les jours de sa vie, le Juif accepte « le joug du royaume de Dieu ». Il affirme l'unité absolue de Dieu, du monde et de l'homme, le lien d'Alliance qui unit Dieu à Israël, et il sait que cette Alliance se perpétue par la transmission vivante de cet enseignement de génération en génération. Il sait que dans tous les âges, des maîtres, tel Rabbi Aquiba (2ème siècle) ou de simples Juifs ont préféré mourir martyrs en chantant ce Chema Israël, plutôt que de renier leur Dieu et leur peuple.

Boucherie cachère à Paris

MARIAGE MIXTE

par Yves Chevalier (*)

On appelle ici « mariage mixte » - parmi toutes les mixités possibles, ethnique, culturelle... - un mariage conclu entre une personne d'origine juive et une personne d'origine non-juive. Ce n'est pas, à proprement parler, un mariage interconfessionnel, dans la mesure où l'un ou - et l'autre conjoint peut - peuvent ne pas s'appréhender comme membre-s d'une communauté religieuse.

La proportion des « mariages mixtes » dans la communauté juive de France n'est pas connue (pas plus, d'ailleurs, que dans d'autres communautés). Un récent sondage de la SOFRES arrive au chiffre de 27 % - sur un total de 360 000 ménages dont l'un des conjoints au moins est Juif - alors que les estimations habituelles des responsables de la communauté varient de 40 à 60 %.

En milieu chrétien, on s'étonne parfois de l'opposition intransigeante des milieux juifs à de telles unions. Les Juifs religieux se fondent sur des arguments théologiques, et les Juifs non-religieux sur des arguments sociologiques.

L'opposition des milieux religieux à l'égard des mariages mixtes est tirée, à un premier niveau, de l'interdiction qui est explicitement formulée dans le Pentateuque (Dt. VII, 3) : « Tu ne contracteras pas de mariages avec elles » (les nations païennes). Cette interdiction est donc l'un des 613 mitsvoth de la Torah, en l'occurrence l'un des 365 commandements négatifs.

Mais, à un second niveau, cette interdiction s'interpréte en raison du sens profond donné au mariage par toute la tradition juive. Car la relation conjugale entre l'homme et la femme est l'image même de la relation entre Dieu et son peuple. La Bible, et en particulier les prophètes (Isaïe, LXII, 5 : « Comme le mari se réjouit de son épouse, ton Dieu se réjouira de toi » ; Osée, III, 1 : « Va aime une femme... comme le Seigneur aime les enfants d'Israël... »), rappelle cette correspondance entre le couple humain et le couple mystique Dieu - Peuple. L'amour de l'homme et de la femme, la joie des époux, participent de l'amour et de la joie de Dieu pour son Peuple, et du Peuple pour son Dieu. Et cette correspondance exige que, comme il y a adéquation entre Dieu et son Peuple, il y ait aussi adéquation au sein du couple humain. Or, le mariage mixte, dans cette perspective, constitue une rupture ; il est un faux-témoignage porté à la relation Dieu - Peuple.

En cela, l'opposition du Judaïsme religieux envers le mariage mixte, loin d'être l'expression d'un sentiment de supériorité, d'un racisme à l'égard des membres des autres communautés, relève d'une interrogation sur le sens même du mariage.

Pour le Judaïsme non-religieux, qui est dans l'ensemble aussi opposé que le Judaïsme religieux aux mariages mixtes, ce sont des raisons sociologiques qui fondent cette opposition. La communauté juive est, du moins en France - mais aussi partout ailleurs, sauf en Israël - une communauté minoritaire. Le mariage mixte, sauf exception, est un moyen sûr d'assimilation, c'est-à-dire de disparition de la partie minoritaire dans la communauté majoritaire. L'expérience le prouve, il y a, à terme, risque de perte de l'Identité juive. En même temps, ces mêmes milieux craignent que l'antisémitisme ambiant, qui reste latent, n'ait des conséquences au sein même du couple, et qu'il vienne aggraver les conflits qui peuvent émerger entre les époux.

Un corollaire de cet argument sociologique concerne les enfants. L'une des finalités du mariage étant la transmission de la culture et du système de valeurs des parents, dans le cas des mariages mixtes, quelle culture, quelles valeurs seront transmises aux enfants ? Dans la majorité des cas, rien qui se rattache spécifiquement à la culture et aux valeurs juives. Certes, cette opposition vise les mariages mixtes, et non pas les mariages entre Juifs déjudaïsés (qui peuvent être célébrés à la synagogue), et dont on peut se demander quelle culture et quelles valeurs ils pourront transmettre à leurs enfants. Mais l'expérience, là-aussi, prouve que dans le cas des mariages mixtes, les enfants sont, la plupart du temps, « perdus » pour le judaïsme, et au minimum, rencontrent de grandes difficultés psychologiques d'identification.

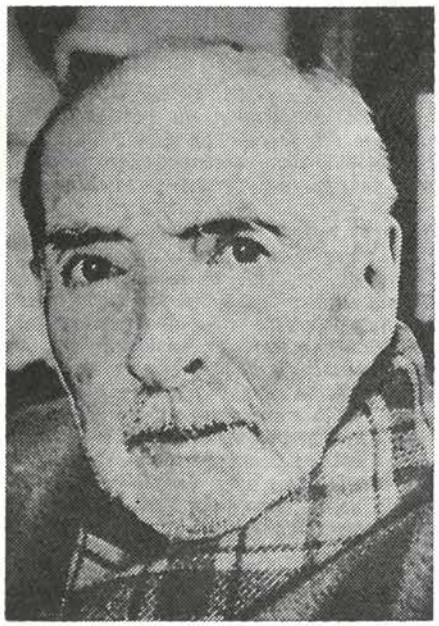
(*) Je remercie M. le Rabbin D. Gottlieb de l'aide qu'il m'a apportée pour la rédaction de cette note.

Au Centre d'Etudes œcuméniques de Strasbourg

■ Autorité : aide ou obstacle pour l'unité de l'Eglise ? Comment le travail œcuménique pourrait-il avoir autorité pour les Eglises qui y sont engagées ? Quelle autorité pourraient avoir des consensus, des déclarations communes, ou les décisions d'un concile des diverses Eglises dont certains souhaitent la convocation ? Le Centre d'études œcuméniques (qui relève de la Fédération luthérienne mondiale) organise un séminaire sur ces thèmes, du 3 au 13 juillet, 8, rue Gustave-Klotz, 67000 Strasbourg. Renseignements - inscriptions : au Centre.

L'enseignement du mépris et la porte étroite de la repentance

par F. Lovsky *



Jules Isaac, penseur juif qui contribua grandement à substituer l'enseignement de l'estime à l'enseignement du mépris

Au long des siècles, l'enseignement chrétien donné aux fidèles et aux enfants s'est adultéré en accueillant, par antisémitisme, des interprétations de plus en plus hostiles au Judaïsme, à la Synagogue et aux Juifs eux-mêmes. On a prêté aux textes bibliques des intentions toujours orientées contre les Juifs, et on a procédé à des déductions juridiques et non pas évangéliques.

Si triste qu'en soit l'énumération, il faut que nous ayons la loyauté de rappeler ce que nous avons trop tendance à oublier. La pédagogie chrétienne doit d'abord s'interroger sur l'antisémitisme théologique qui professait le « rejet » du peuple d'Israël, voire même de ses Ecritures, et enseignait que les Juifs étaient « rejetés » hors de l'élection soit depuis l'épisode du Veau d'Or, soit depuis la Croix, soit et plus couramment depuis le refus opposé par les Juifs à la prédication apostolique. On relisait la Bible pour y voir, surtout chez les Prophètes et dans les Paraboles évangéliques, le « rejet » d'Israël. De ce « rejet » on passait à la « réprobation » ; et de l'Eglise apostolique composée de Juifs et de Païens à l'origine, on passait à l'Eglise des seuls Gentils, en oubliant l'espérance de Saint Paul.

Si la notion de « rejet » l'emportait chez les savants et les théologiens, le principe du « châtiment » d'Israël avait davantage de vogue populaire. Le « crime d'Israël » et le « déicide » permettaient de charger les Juifs et d'exonérer les non-Juifs de la Croix du Christ, dans une perspective historico-sociologique oublieuse de la signification spirituelle et universelle de la Croix. La prédication et la catéchèse ont donné un tragique écho à l'accusation de « déicide ». Avec le temps, celle-ci s'est élargie ; on en a déduit que le sang du Christ maudissait les Juifs ; que Dieu les châtiait par une « malédiction » permanente dont on voyait la preuve dans leurs malheurs politiques, dans la destruction du Temple, dans la dispersion et l'exil des Juifs, dans les vicissitudes du Juif errant. L'humiliation sociale des Juifs en pays de Chrétienté partait de l'idée, qui est valable, qu'Israël est le peuple « témoin », pour ne plus voir en lui que le témoin du « châtiment » et de la « malédiction », de sorte qu'on le tenait à l'écart, qu'on lui rendait difficile l'insertion sociale et économique, qu'on tolérait la Synagogue dans une atmosphère de haine et de mépris. Tolérance souvent coupée d'accès de violences, qui détruisaient les Synagogues, brûlaient le Talmud, exerçaient des pressions pour obtenir des conversions juives et des baptêmes forcés, en recourant à des enlèvements d'enfants, à l'émeute, à la menace de l'exil ou de la mort.

Dans l'intervalle de ces violences, l'antisémitisme chrétien isolait les Juifs dans des ghettos, et les marquait par un signe vestimentaire. On ne saurait oublier les délires antisémites, qui se sont surajoutés aux thèmes d'allure religieuse : les Juifs étaient accusés, comme dans l'antiquité païenne, de propager la lèpre, de pratiquer la magie et la sorcellerie, d'empoisonner les puits, d'exercer une médecine criminelle, de se livrer aux crimes rituels, d'être chargés d'une double tache originelle. Ces maléfices qu'on reprochait aux Juifs entraînaient inévitablement d'odieuses violences à leur encontre.

Je n'insisterai pas sur les griefs d'ordre politique, économique ou même, en dernier lieu, raciaux que la Chrétienté a accueillis avec une coupable imprudence. Ils ont souvent fortifié ou prolongé les reproches d'ordre religieux.

Nous devons prendre conscience de l'étendue et de la gravité de l'enseignement antisémite que nous avons

(*) Fadiey Lovsky a été pendant vingt ans animateur et secrétaire de la Commission « Eglise et Israël » du Protestantisme français. Il est toujours un membre actif de l'actuelle commission « Eglise et peuple juif » qui lui fait suite et dont le secrétaire est le pasteur Blaise Chavannes.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Livres recommandés pour une approche du problème judéo-chrétien :
— L'enseignement du mépris, Jules ISAAC, Fasquelle, 1962.
— Les Juifs et le monde actuel, Jacques MADAULE, Flammarion, 1964.
— Juifs mes frères, Abbé Jean TOULAT, Guy Victov, 1962.
— Anthologie de la pensée juive, Edmond FLEG, Col. « J'ai lu », 1966.
— Journal d'Anne Franck, Calmann-Lévy, Livre de poche, 1950.
— L'Eglise et les juifs à Vatican II, Abbé René LAURENTIN, Castermann, 1967.
— Histoire du Judaïsme, André CHOURAQUI, PUF. « Que sais-je ? », 1963.
— Le Judaïsme, I. EPSTEIN, Payot (P.B.P.), 1962.
— Les années obscures de Jésus, Robert ARON, Grasset, 1961.
— Pierre Pierrard interroge le grand rabbin Kaplan, Col. « Les interviews » des Editions du Centurion.
— Victor Malko interroge André Neher « Le dur bonheur d'être juif », Col. « Les interviews » des Editions du Centurion.

Livres pour enfants :
— Pour comprendre l'enfance de Jésus, C. HUCHET, Cerf, 1969.
— La vie de Jésus, D. MONNERON et l'équipe de Pomme d'Api, Centurion.

Ouvrages spécialisés :
— L'Eglise et le Peuple juif, Cardinal BEA, Cerf, 1967.
— Jésus et Israël, Jules ISAAC, Fasquelle, 1948, (Réédition, 1970).
— Une histoire du Peuple juif, Josy EISENBERG, Fayard, 1974.
— Histoire de l'antisémitisme, Léon POLIAKOV, Calmann-Lévy (3 tomes), 1955-1961.
— Antisémitisme et Mystère d'Israël, F. LOVSKY, Albin Michel, 1955.
— La déchirure de l'absence, Essai sur les rapports de l'Eglise du Christ et du peuple d'Israël, F. LOVSKY, Calmann-Lévy, Col. Diaspora, 1971.
— Les bâtisseurs du Temps, Abraham HESCHEL, Minuit, 1957.
— L'existence Juive, Solitude et Affrontement, André NEHER, Seuil, 1962.
— Histoire des Juifs en France, sous la direction de B. BLUMENKRANZ, Privat, 1972.
— Juifs et Catholiques Français, de Drumont à J. Isaac, P. PIERRARD, Fayard, 1970.

adopté et propagé, afin de lui résister, d'abord, et de nous débarrasser ensuite des poncifs, des slogans, des déformations exégétiques auxquels nous sommes habitués. C'est pas à pas que nous devons relire les Ecritures (y compris l'Ancien Testament), pour les décaper de nos explications hargneuses ; il faut que nous nous consacrions à un effort très soigneux pour préserver nos catéchismes de toutes les aspérités auxquelles l'antisémitisme peut s'accrocher.

Mais cet effort ne suffit pas. Il ne s'agit pas seulement de corriger nos catéchismes, de mettre çà et là des notes explicatives aux textes des Pères de l'Eglise et des Réformateurs, de proposer aux prédicateurs de nécessaires règles de prudence. Si l'antisémitisme a tellement terni nos commentaires bibliques, nos catéchismes et nos homélies, c'est qu'il nous manquait quelque chose d'essentiel : le respect de l'élection et de la personnalité d'Israël, et l'amour des Juifs. C'est pourquoi le redressement de la catéchèse chrétienne et le refus de tout antisémitisme ne peuvent provenir, pour être efficaces et durables, que d'une attitude spirituelle.

C'est-à-dire, d'abord, d'une véritable repentance à cause de notre antisémitisme, qui nous a rendus ennemis et persécuteurs des Juifs en même temps que pécheurs devant Dieu. La repentance est la condition nécessaire du redressement conduisant de l'enseignement du mépris à un enseignement évangélique ; mais ce n'est pas la condition suffisante car l'antisémitisme des Chrétiens ne peut réellement être surmonté que par le respect de l'Election et du Mystère d'Israël, par l'esprit œcuménique conscient des liens scripturaires et spirituels que Dieu a créés entre Israël et l'Eglise (je les mentionne sans insister en renvoyant à la troisième partie de ce numéro spécial) ; et par l'espérance chrétienne que Saint Paul a vécue et que nous devons ressaisir.

Dans cette atmosphère chrétienne, les germes antisémites, provenant de nos traditions ou du monde extérieur, périront par asphyxie parce que le dernier mot, en ce qui concerne l'antisémitisme, se résume dans l'amour qui, pour les Chrétiens, ne saurait être que l'amour évangélique enveloppant les Juifs.

NDLR - Pour une étude plus approfondie, on consultera utilement, du même auteur :
— L'Antisémitisme chrétien (Paris - Ed. du Cerf)
— Le Peuple d'Israël dans l'éducation chrétienne (Paris - Librairie Protestante)
— La Déchirure de l'Absence (Paris - Calmann - Lévy Ed.)

La foi juive et l'Holocauste *

par Emil E. Fackenheim

Au cours des deux derniers siècles, trois événements ont ébranlé et ébranlent encore l'existence religieuse juive : l'Emancipation est ses conséquences, l'Holocauste nazi, et la résurrection, après deux mille ans, de l'Etat juif - deux de ces événements s'étant produits durant le cours de notre propre génération.

Or, du point de vue de l'existence religieuse juive, l'Holocauste a certainement été le plus éprouvant de ces événements.

Les hommes se dérobent

Devant le caractère particulièrement odieux d'Auschwitz, les hommes se dérobent. Les Allemands le comparent à Dresde, les libéraux américains à Hiroshima. Les chrétiens déplorent l'antisémitisme-en-général tandis que les communistes érigent des monuments aux victimes du fascisme en général, privant les damnés d'Auschwitz de leur identité juive - et ceci jusque dans la mort (...).

Auschwitz représente un exemple unique de descente aux enfers. C'est le triomphe sans précédent du Mal. C'est le Mal pour l'amour du Mal. Un Juif doit porter témoignage de cette vérité. Il ne peut pas dissimuler le fait que les Juifs, avec leur particularisme juif ont été les victimes désignées. Bien entendu, ils n'ont été en aucune façon les seules victimes. Et un Juif préférerait infiniment penser que pour les nazis, les Juifs ont simplement représenté une espèce du genre « race inférieure ».

(...) La vérité inéluctable est que les Juifs, à Auschwitz, ne furent pas considérés comme une espèce du genre « race inférieure », mais plutôt comme l'archétype même de la « race inférieure » (...).

La haine sans fondement

Il n'y a pas et il n'y aura jamais une explication adéquate. Auschwitz est le scandale du Mal pour le Mal, une éruption diabolique sans précédent ; et le choix des Juifs pour victimes n'est, en fin de compte que l'expression sans parallèle de ce que les rabbins appellent la haine sans fondement. C'est là le roc sur lequel, pour l'éternité, toutes les explications rationnelles viendront s'écraser et se briser.

Comment un Juif peut-il expliquer qu'il ait été montré du doigt et qu'il soit montré du doigt même maintenant, chaque fois qu'il essaie de porter témoignage ? Résistant à toute explication rationnelle, Auschwitz ré-

(*) Extraits d'un article publié dans **Commentary**, août 1968, traduit par Yvonne Lévy pour **Information Juive** - mars 1973, n° 229.

Déportés juifs dans un camp

sistera également et pour toujours à toute explication religieuse. Les tentatives en vue de trouver des causes rationnelles réussissent au moins jusqu'à un certain point et la recherche en vue de découvrir les facteurs religieux, idéologique, social et économique aboutissant à Auschwitz doit être inlassablement poursuivie.

A l'opposé, la recherche, dans Auschwitz, d'un objectif, d'un but, est à jamais vouée à l'échec total. Non que, dans leur désespoir, des hommes intègres n'aient pas tenté de le faire. Les bons Juifs orthodoxes ont eu recours à l'ancienne formule : « Nous sommes punis parce que nous avons péché », mais ce recours déjà inacceptable pour Job, est dans ce cas d'autant plus impossible.

Pour un bon théologien chrétien, le but d'Auschwitz est de nous rappeler les souffrances du Christ, mais cette explication témoigne d'un sens émouvant du désespoir et d'un incroyable manque de jugement théologique.

Un bon Juif séculier, quant à lui, établira un lien entre l'Holocauste et l'avènement de l'Etat d'Israël, mais tandis qu'il est possible et nécessaire de voir là un lien causal, il est intolérable d'y voir un but, un objectif.

Il nous faut balayer de façon totale et absolue ces explications ainsi que toutes celles qui tentent de voir dans Auschwitz un objectif, une intention. Aucun but, religieux ou non-religieux, ne sera jamais trouvé à Auschwitz. Tenter d'en trouver un constitue en soi un blasphème. Cependant, il est de la plus haute importante de reconnaître que rechercher un but est une chose et que chercher une réponse en est une autre. La première est entièrement hors de question. La seconde est inévitable (...).

Où était Dieu ?

Ne rien faire de plus que rester un Juif, après Auschwitz, c'est faire face aux démons d'Auschwitz sous tous leurs déguisements et c'est témoigner contre eux. C'est avoir la conviction que ces démons ne peuvent pas prévaloir, ne doivent pas prévaloir, qu'ils ne prévaudront pas, et c'est miser sur cette conviction sa propre vie et celle de ses enfants et arrière-petits-enfants.

Etre un Juif après Auschwitz, c'est avoir réussi à extirper l'espoir - pour le Juif et pour le monde - de l'abîme d'un désespoir total. Pour reprendre les paroles d'un orateur, lors d'une récente réunion des survivants de Bergen-Belsen, le Juif après Auschwitz a un second Shema Yisrael : plus de second Auschwitz, de second Bergen-Belsen, de second Buchenwald - nulle part dans le monde, pour quiconque dans le monde ! . .

Quelles sont les raisons de cet engagement à l'existence juive, alors qu'on aurait pu avoir - et selon les règles de la logique humaine aurait dû avoir - une fuite terrifiée et démoralisée devant l'existence juive ?

Pourquoi, depuis Auschwitz, toutes les distinctions antérieures entre Juifs - religieux et laïques, orthodoxes et libéraux - ont-elles perdu de leur importance ? Pourquoi ont-elles été remplacées par une nouvelle distinction majeure entre Juifs engagés dans la survie juive, désireux d'être montrés du doigt et recensés, et entre Juifs en fuite qui donnent pour raison de cette fuite une aspiration à l'humanité-en-général ? Pour moi, il est élémentaire de dire qu'une Voix impérative se fait entendre d'Auschwitz : il y a des Juifs qui l'entendent et d'autres qui se bouchent les oreilles. La question ultime est la suivante : à Auschwitz où était Dieu ? Pendant des années, j'ai cherché un refuge dans l'image proposée par Buber, d'une éclipse de Dieu. Cette image, encore valable à d'autres égards, ne me semble plus s'appliquer à Auschwitz. Bien certainement, aucune voix **rédemptrice** ne parvient ou ne parviendra jamais d'Auschwitz. Cependant, une voix **impérative** se fait entendre et s'est fait entendre - bien que faiblement - dès le début. Les Juifs religieux la perçoivent et ils en identifient la source. Les Juifs laïques l'entendent également, même si, par la force des choses, ils ne parviennent pas à l'identifier.

Interdit de désespérer

A Auschwitz, les Juifs ont été face à face avec le Mal absolu. Ils ont été et ils sont encore marqués par lui, mais dans les brumes qui l'enveloppent ils entendent ce commandement suprême : **Interdiction aux Juifs d'accorder à Hitler une victoire posthume.** Il leur est ordonné de survivre en tant que Juif sous peine de voir le peuple Juif périr. Il leur est ordonné de se souvenir des victimes d'Auschwitz de peur de voir leur mémoire périr. Il leur est interdit de désespérer de l'homme et du monde et de se réfugier dans le cynisme ou dans les frivolités du monde sous peine de contribuer à livrer ce monde aux forces d'Auschwitz.

Finalement, il leur est interdit de désespérer du Dieu d'Israël sous peine de voir périr le Judaïsme.

Un Juif laïque ne peut pas se mettre à croire par le simple jeu de sa volonté. On ne peut pas davantage lui intimer de croire. Cependant, il peut se conformer au commandement d'Auschwitz. Et un Juif religieux qui est resté près de son Dieu peut être contraint à un nouveau type de relations - même révolutionnaires - avec ce Dieu. Cependant, une éventualité est totalement impensable. Un Juif ne peut pas répondre à la tentative de Hitler d'anéantir le Judaïsme en coopérant lui-même à cet anéantissement.

Dans les temps anciens, le péché capital et impensable du Juif était l'idolâtrie. Aujourd'hui, ce péché c'est de répondre à Hitler en se chargeant de son travail.

DATES A RETENIR

— Du samedi 29 avril au lundi 1er mai au Centre culturel Les Fontaines à Chantilly : **Deuxième colloque interdisciplinaire Paul Tillich sur le thème :** Histoire et Royaume de Dieu.
Secrétariat : Prof. Chapey, 4, rue du Beuvray, 71400 Autun.

— Du 1er au 9 juillet au Centre culturel français du Beatenberg (Alpes bernoises) : **Session organisée par Siloé** sur le thème : « Déchirure de l'absence » à l'avenir du passé.
Renseignements : Centre d'études judéo-chrétien Siloé, 61, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

— Du lundi 3 au vendredi 7 juillet à la Maison Abbé Couturier, rue des Varennes, Chazay d'Azergues, 69380 Lozanne :
Session œcuménique organisée par Unité chrétienne sur le thème : Questions actuelles de l'œcuménisme en 1978.
Renseignements : Centre œcuménique Unité chrétienne, 2, rue Jean-Carriès, 69005 Lyon.

— Du samedi 8 au jeudi 13 juillet à l'Abbaye de La Rochette, Belmont-Tramonet, 73330 Pont de Beauvoisin :
Retraite de spiritualité œcuménique par le Père Michalon.

— Du samedi 15 au jeudi 20 juillet à la Maison Abbé Couturier, rue des Varennes, Chazay d'Azergues, 69380 Lozanne :
Retraite de spiritualité œcuménique par le Père Michalon.
Pour ces deux retraites, s'adresser : Centre œcuménique Unité chrétienne, 2, rue Jean-Carriès, 69005 Lyon.

— Du dimanche 23 au samedi 29 juillet et du dimanche 6 au samedi 12 août à l'Abbaye de Ligugé :
Sessions œcuméniques.
S'adresser : D. Lefebvre, Abbaye St-Martin, 86240 Ligugé.

— Du mardi 22 au mardi 29 août à Grandchamp (Areuse, Suisse) :
Huitième session internationale pour les religieuses.
Renseignements : Sr Dominique Devillers, 28, avenue Ste-Foy, 92200 Neuilly-sur-Seine.

— Du vendredi 25 août au samedi 2 septembre à l'Abbaye St-Maur au Thoureil :
Retraite spirituelle œcuménique animée par le P. Jourjon et le Pasteur Lévrier (Semaine des Avents).

— Du vendredi 1er au lundi 4 septembre à Chantilly :
Rencontre œcuménique sur le thème : Approche œcuménique du mystère pascal.
S'adresser : Centre culturel Les Fontaines, 60500 Chantilly.

LES RACINES BIBLIQUES DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ESTIME

par Yves Jouanin

Jules Isaac (1877-1963), l'historien des fameux manuels scolaires mais plus encore le Juif initiateur de la rencontre judéo-chrétienne a travaillé, sans haine mais aussi sans concession, à substituer, dans la présentation chrétienne du Judaïsme, l'enseignement de l'estime à ce qu'il appelait si justement « l'enseignement du mépris ». C'est dans ce même esprit qu'il nous faut, nous chrétiens, ouvrir la Bible juive pour, à la lumière de ce premier Testament, éclairer notre propre Testament chrétien. Et, chemin faisant, il nous apparaîtra à l'évidence — je l'espère — combien notre vision habituelle du Juif est sur bien des points en net désaccord avec la Parole de Dieu à laquelle, pourtant, nous adhérons de tout notre cœur. Loin d'en rester à nos préjugés du passé, sachons lire les « signes des temps » de notre aujourd'hui, dont le plus étonnant est sans nul doute la pérennité d'Israël à travers les siècles - signe de la fidélité de Dieu envers celui qui, quoiqu'on fasse pour l'ignorer, demeure en Abraham et en Moïse le peuple premier élu.

Le peuple de l'élection

La Loi et les Prophètes sont tout remplis du thème de l'alliance et de son corollaire : l'élection. Parmi tous les peuples de la terre, Dieu a choisi, appelé, mis à part, aimé un peuple particulier, et ce choix amoureux de Dieu pour Israël trouve son expression la plus suggestive dans la condition conjugale de l'époux et de l'épouse (Os 2, 18 ; Jr 2, 2 ; Ez 16, 1-14 ; Is 62, 4). Israël est le fils premier-né (Ex 4, 22) - expression qui comporte une nuance affective très prononcée (ainsi du fils de Marie en Lc 2, 7, d'autant que la tradition catholique ne lui connaît pas de frères ou de sœurs « puînés »). Alors même qu'il proclame l'élection de l'Eglise comme peuple de Dieu (Ep. 1, 4-5), le Nouveau Testament ne peut que reconnaître l'élection première et permanente d'Israël dans l'alliance (Rm 9, 4). Pourtant, un tel choix particulier de Dieu nous heurte toujours. Que n'a-t-on pas dit, au cours de l'histoire, sur le peuple juif orgueilleux, « sûr de lui et dominateur ! ». Regardons plutôt la Bible.

Abraham et les trois anges de Chagall

L'élection n'est pas, de la part d'Israël, de la vanité camouflée après coup en élection divine. Non, elle est née de l'initiative gratuite de Dieu, sans égard à une quelconque dignité ou supériorité d'Israël (Dt 7, 7-8). Israël n'est d'ailleurs élu qu'en vue d'une mission qui s'insère dans le vaste et sage projet de Dieu sur la totalité du monde des hommes. L'élection est certes un privilège, un honneur, mais plus encore un devoir, un service. L'élection ne constitue donc pas une sécurité automatique (Jr 7, 1-11), elle est au contraire une responsabilité avec ses exigences et éventuellement ses sanctions. C'est pour cette raison que le prophète Amos distingue soigneusement les crimes des nations qui relèvent des crimes contre l'humanité et les crimes d'Israël qui, eux — et eux seuls — y ajoutent le crime de profanation du Nom divin.

Israël et les Nations

La mission d'Israël lumière (Is 49, 6 et 60, 1) et guide des nations (Is 55, 4 ; Rm 2, 19-20) est de témoigner à la face du monde idolâtre du Dieu Un, du Dieu moral. L'ancien Testament attend précisément le jour où toutes les nations reconnaîtront la vérité du témoignage d'Israël et monteront à Jérusalem pour y adorer le Dieu juste et saint (Is 2, 1-4 ; 11, 10 ; 55, 5 ; 60, 3-17 ; Mi 4, 1-4 ; Ps 72 ; Za 8, 20-23). Quelques-uns parmi ces derniers textes pourraient faire croire que les nations n'affluent à Jérusalem que pour se mettre au service du peuple élu. La tentation pour Israël de se considérer comme le centre du monde et de laisser de côté les nations n'est pas illusoire — les Prophètes s'emploieront à déraciner du cœur d'Israël toute forme d'orgueil — mais cette tentation n'est en rien conforme à la mission d'Israël qui est « non de judaïser le monde, mais de l'humaniser » (E. Wiesel, **Un Juif aujourd'hui**, p. 24). Si donc notre monde a quelque chose d'« humain » au sens où l'homme se situe avec justesse devant Dieu, c'est d'abord à Israël qu'il le doit. C'est également par Israël que, rejetant l'idolâtrie païenne de nos origines, nous sommes devenus nous aussi des fils d'Abraham et des croyants au Dieu de la Bible.

On le voit : l'élection d'Israël n'est qu'un aspect de l'élection de l'humanité par le Dieu Père de tous les hommes. Comment ne pas reprendre ici l'admirable profession de foi d'Edmond Fleg dans son **« Pourquoi je suis Juif »** : **« Je suis Juif, parce que la promesse d'Israël est la promesse universelle. Je suis Juif, parce que, pour Israël,**

le monde n'est pas achevé : les hommes l'achèvent. Je suis Juif, parce que, pour Israël, l'Homme n'est pas créé : les hommes le créent. Je suis Juif, parce qu'au-dessus des nations et d'Israël, Israël place l'Homme et son Unité. Je suis Juif, parce qu'au-dessus de l'Homme, image de la divine Unité, Israël place l'Unité divine et sa divinité ».

Le peuple de la Loi

Tous les croyants au Dieu de la Bible, qu'ils soient Juifs, chrétiens ou musulmans, sont reliés à Abraham, notre père commun dans la foi au Dieu Un. Mais voilà ! Il y a aussi Moïse et les 613 commandements contenus — explicitement ou implicitement — dans la Loi du Sinaï. N'avons-nous pas là comme un rétrécissement du plan de Dieu ? N'assistons-nous pas là à l'éclosion du séparatisme d'Israël ? Que n'a-t-on pas dit à ce sujet sur les Juifs attachés à des rites du passé (et quel passé, un passé de plus de trois millénaires !), sur les Juifs emprisonnés dans le carcan quotidien du permis et du défendu, sur les Juifs à la pratique légaliste et sans âme. Oh, tous ces dangers existent. Aucune religion, fût-elle révélée, n'est à l'abri de déviations, du fait qu'elle est vécue par des êtres de chair. Mais comment aussi ne pas voir dans toutes ces critiques répétées une malveillance qui, des Pères de l'Eglise — et non des moindres : un Clément d'Alexandrie ou un Augustin — à une grande majorité des théologiens contemporains, dévalue la Loi ancienne de crainte et de lettre au profit de la Loi nouvelle toute de charité et d'esprit !

La Loi est d'abord une révélation du Dieu Sauveur des hommes avant d'être une morale. Ce n'est pas pour rien en effet que le Décalogue commence par ce rappel de la geste salvatrice du Dieu d'Israël en faveur de son peuple : **« C'est moi le Seigneur, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude ».** Suivent alors les dix commandements, comme une réponse de l'homme à l'œuvre de Dieu (Ex 20, 2-17). Dieu a toujours un temps d'avance sur nous, à l'instar de l'amour des parents envers leur petit qui vient de naître, et l'amour de l'homme envers Dieu est toujours un amour de retour. Car **« ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu** (j'ajouterais volontiers : le premier), **mais c'est lui qui nous a aimés »** (1 Jn 4, 10). Il est de ce fait évident qu'en dehors de ce cadre de l'amour prévenant de Dieu, la Loi et l'observance juives nous resteront incompréhensibles.

Une école de liberté

Dire que les Juifs sont attachés à des rites du passé, c'est oublier combien la Loi a été étudiée et commentée aux divers siècles de l'histoire juive, depuis les deux **Talmuds** jusqu'aux **Midrashim** et au **Zohar** (Le Livre de la Splendeur). La loi a été sans cesse explicitée et adaptée dans la **Halakha** (le chemin de l'observance), comme elle a été sans cesse enluminée dans la **Aggada** (la vision mystique du monde).

Or, cette bi-polarité constitutive du judaïsme devrait nous apprendre que sans pratique quotidienne il n'y a pas de judaïsme accompli comme il n'y a pas non plus de judaïsme accompli sans élan intérieur.

Les rites de la vie juive ont pour but de remettre quotidiennement l'homme juif en présence du projet de Dieu sur l'homme, créé « à l'image de Dieu » (Gen. 1, 27). Ce faisant, l'homme juif agit au nom et en faveur de l'humanité entière : **« S'il fait une seule bonne action, il incline sa balance et celle du monde entier dans le sens du mérite » (Qiddoushin 40 b).** Par sa fidélité ou son infidélité, l'homme juif construit ou détruit le monde. Et les 365 commandements de la Loi à formulation négative — autant que de jours dans une année — sont là pour lui rappeler chaque jour que sanctifier le temps comporte inévitablement des renoncements. Mais n'est-ce pas là pour le Juif fidèle une école de liberté ? Par exemple, l'absence de tout travail pendant le Sabbat libère le Juif de nos obsessions modernes du rendement et du profit, et le remet en face de l'essentiel : l'absolu de Dieu. Pour ma part, j'aime à imaginer que la scène de l'invitation de Jésus chez Marthe et Marie se soit située un jour de Sabbat (Lc 10, 38-42). Marthe, en maîtresse de maison qui sait recevoir, s'affaire à la cuisine et à la table, afin que rien ne manque. Sa sœur Marie, elle, est assise aux pieds de Jésus, son hôte et son Maître. Or, Jésus, contre l'attente de Marthe et peut-être aussi contre la nôtre, dit à Marthe avec affection mais fermeté : **« Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même. C'est Marie qui a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée ».** Le Juif, en effet, c'est celui qui le premier est passé, lors de l'Exode, de la servitude à la liberté ; il est dès lors pour toujours celui qui, dans sa Pâque, donne un fondement à notre Pâque.

« Le Roi David »
(détail) de Chagall

Sans doute avons-nous, nous chrétiens d'origine païenne, une autre conception de la Loi et de la liberté. Alors que les Juifs choisissent de rejoindre le Dieu vivant par la voie de la fidélité à ses préceptes, nous prétendons, nous, rejoindre le même Dieu par une autre voie que la voie juive : la voie de l'invention, celle du **« ama et fac quod vis »** (aime et fais ce que tu veux) d'Augustin. Mais pas question de comparer les mérites ! L'une et l'autre voie, celle des préceptes comme celle de l'invention, ont leur exigence propre. Car si on n'a jamais fini de plaire à Dieu par l'observance parfaite de ses 613 commandements, on n'a jamais fini non plus d'être fidèle à l'appel intérieur qui nous propulse sans cesse plus loin. Ces deux voies sont souvent définies respectivement comme celle de la lettre et celle de l'esprit. Cette distinction est fausse et de surcroît dangereuse, dans la mesure où elle sépare abusivement la lettre de l'esprit. Le prophétisme biblique pour sa part a toujours lutté contre le formalisme des observances légales accomplies sans amour (Is 1, 10-17 ; Am 5, 21 ; Os 6, 6 ; Mi 6, 5-8 ; Ps 51, 18-19), et la tradition juive a eu tôt fait de mettre en pleine lumière l'intention droite (la **kawana**) qui seule donne à l'acte sa valeur religieuse de sanctification du Nom divin. La tradition tant biblique que rabbinique a tenu également à synthétiser et à hiérarchiser très tôt dans un but pédagogique les nombreux préceptes de la Loi. C'est Isaïe s'écriant que le jeûne agréable à Dieu c'est de **« rompre les chaînes injustes, renvoyer libres les opprimés . . . partager son pain . . . ne pas se dérober devant celui qui est sa propre chair »** (58, 6-7). C'est encore Hillel concentrant toute la Loi autour de la règle d'or de la réciprocité **(« Ce qui t'est odieux, ne le fais pas à ton prochain. C'est là toute la Loi. Le reste n'est que commentaire » Shabbat** 31 a), ouvrant la voie sur ce point à l'enseignement de Jésus (Mt 7, 12 ; cf. Rm 13, 8-9), qui ailleurs (Mt 22, 36-40) met sur le même pied le commandement de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain.

Pour les chrétiens, en effet, Jésus « accomplit » (Mt 5, 17) la Loi juive, non en la rendant caduque, mais en lui donnant toute sa signification. Et si, dès les années 50, les chrétiens se sont dans leur majorité affranchis de l'observance des préceptes mosaïques, c'est — semble-t-il — dans le seul but de permettre aux païens de bénéficier eux aussi de la promesse universelle du salut (Ac 15, 19-20 et 28-29). Certes, selon la foi chrétienne, la plénitude du salut éclate dans l'amour de Dieu manifesté à travers la vie, la mort et la résurrection de Jésus le Messie. Mais il n'en reste pas moins que la voie (pagano) chrétienne ne saurait sans s'auto-détruire, se passer de la voie juive comme enseignement révélé et

Le Livre de la Thora, la loi de Moïse

donc toujours actuel d'une éthique de l'homme devant le Dieu Un et Saint.

La joie de l'observance

L'observance juive enfin évoque bien souvent à nos esprits un joug intolérable de choses à faire ou à ne pas faire et, conséquemment, une religion rabat-joie. Certes, la mise en pratique de la Loi mosaïque exige une fidélité coûteuse, parfois jusqu'au martyre ; ainsi, au temps des frères Maccabées (1 M 1, 57-63 ; 2 M 6, 8 - 7, 42) comme aux jours sombres de l'Holocauste (1933-1945). Mais justement, beaucoup de Juifs pourraient faire leur cette phrase de Jésus : **« Mon joug est aisé et mon fardeau léger »** (Mt 11, 30). La Loi pour l'auteur du Psaume 119 est la part du Juif (verset 57), la lumière de ses pas (v. 105), la joie de son cœur (v. 111). Avec quelle émouvante simplicité les rouleaux de la Loi sont-ils vénérés à l'office synagogal et plus encore à la fête de **Simhat Tora** (la joie de la Loi) ! Le réveil hassidique du 18ème siècle en Europe Centrale, dont l'influence persiste jusqu'à nos jours dans toutes les communautés juives, a fait de la Loi non une observance tâtillonne et craintive, mais une célébration de la vie, et a trouvé ainsi en elle la liberté et la joie.

Le peuple du refus

Dès les temps bibliques, Israël apparaît comme un peuple vraiment différent des autres et, à ce titre, inassimilable (Est. 3, 8 - Bible de Jérusalem). Différent, il l'est d'abord par son style de vie (à commencer par les rites alimentaires de la nourriture kasher), mais aussi par sa conception bien à lui de l'unité et de l'unicité de Dieu. Son monothéisme strict ne lui permet pas, par exemple, de comprendre — je ne dis pas d'adopter — la conception chrétienne du Dieu Trinité de vie et d'amour, de cette Trinité divine tellement une — croyons-nous — qu'elle est trois fois une comme elle est trois fois sainte.

Le Juif — négativement défini — c'est donc celui qui ne reconnaît pas en Jésus de Nazareth le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde. Le peuple juif, c'est encore trop souvent le peuple déicide, celui qui, en éliminant Jésus (ou en le faisant éliminer par le bras romain), aurait commis le crime des crimes : l'assassinat de Dieu ! Dès lors l'Eglise chrétienne, dans ses chefs comme dans ses membres, a cru reconnaître dans les interminables exils et souffrances du peuple juif depuis deux millénaires la vengeance de Dieu. Et ainsi, elle a fait du peuple juif un peuple rejeté parce que maudit, et pis encore, un peuple que Dieu ne laisserait en survie que comme signe, à la face du monde, du châtiment des traîtres !

L'accusation de déicide

Le terme et la doctrine du déicide **(theoktonos)** sont absents du Nouveau Testament. On y lit certes le récit de la condamnation de Jésus à mort et de son exécution. Mais la responsabilité de ce meurtre ne saurait être attribuée et moins encore imputée à tous les Juifs indistinctement, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui. Seules les autorités spirituelles du judaïsme d'alors ont trempé dans l'affaire, et encore certainement pas toutes, et surtout pas seules, puisque c'est l'autorité romaine d'occupation qui, en définitive, prononça et exécuta la sentence. Du reste, à plusieurs reprises, le N.T. souligne l'ignorance des Juifs sur la divinité de Jésus (1 Co 2, 8 ; Ac 3, 17 et 13, 27). Quant à Jésus, sur la croix il pardonne à ses bourreaux (Lc 23, 24). Disons encore que le N.T. lui-même attribue la mort de Jésus aux chrétiens qui, tombés dans le péché, crucifient — et cette fois en connaissance de cause — le Fils de Dieu (He 6, 6). Faire d'ailleurs de la mort de Jésus un assassinat, c'est lui voler sa mort volontaire de prophète pour le salut de ses frères.

Pourtant, au nom du soi-disant déicide, que de crimes n'ont-ils pas été commis par les chrétiens sur la personne des Juifs ! Notre Christ a été d'innombrables fois recrucifié dans ses frères de race ! Du Juif déclaré « déicide », on a fait un Juif maudit, un Juif « errant », un Juif rejeté et de Dieu et des hommes. Or, rien de tout cela ne tient non seulement en regard des principes humanitaires les plus élémentaires, mais surtout en regard de la fidélité de Dieu envers son peuple à travers toute l'Ecriture et toute l'histoire. Nous savons pourtant bien, nous chrétiens, que cette fidélité de Dieu ne s'est pas, même à travers l'épreuve, démentie jusqu'à nos jours et qu'elle ne se démentira jamais puisque — Paul le déclare sans ambages — **« les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance »** (Rm 11, 29).

La non-adhésion à la vision chrétienne

Si les Juifs étaient censés, au dire même du N.T., ignorer la divinité de Jésus, c'est qu'ils étaient précisément dans la quasi-incapacité d'adhérer à la foi chrétienne. Eux, les bénéficiaires et les gardiens de la révélation du Dieu Un, comment pouvaient-ils — ne serait-ce qu'imaginer — que Dieu possédait dans son être intérieur une telle plénitude de vie que cette vie n'était pas solitude, mais communauté de personnes divines dans l'unité de l'amour ? D'ailleurs, les Juifs ne se permettent pas de scruter le mystère intime du Dieu transcendant : le judaïsme est davantage une orthopraxie qu'une orthodoxie. Comment d'autre part osons-nous juger la réaction de refus des Juifs du temps de Jésus comme de ceux qui sont nos contemporains en face de notre conception trinitaire de Dieu, nous qui savons par expérience que la foi chrétienne n'est en rien « naturelle », mais qu'elle est pure grâce de Dieu ? **« Nul ne peut venir à moi,** dit Jésus, **sinon par un don du Père »** (Jn 6, 65 ; Mt 11, 27 et 16, 17). Ceci ne devrait pas nous empêcher de nous demander si notre présentation du mystère trinitaire n'est pas souvent un peu trop simpliste (les trois qui font un !) et ne constitue pas de ce fait un obstacle à la juste compréhension de notre foi par nos frères Juifs. Il nous faudrait donc apprendre à inscrire notre révélation du Dieu-Trinité (Tri-Unité, disait Augustin) à l'intérieur de la révélation fondamentale du Dieu-Un, dans la ligne d'un texte comme Ephésiens 4, 4-5 **(« Un seul Esprit . . . un seul Seigneur . . . un seul Dieu et Père de tous »)** qui permet, je crois, de situer avec justesse la foi au Père, au Fils et à l'Esprit dans cet **« un seul »** du **Shema Israël** de Dt 6, 4.

Peuple du refus, le peuple juif l'est as-

surément. Mais c'est chez lui le refus de tout ce qui touche de près ou de loin à l'idolâtrie. Le peuple juif s'est toujours élevé contre tous les César qui, d'Antiochus IV Epiphane à Hitler, prétendent toucher aux droits absolus de Dieu. A toutes les époques de leur histoire, les Juifs ont su résister, au besoin jusque dans la mort, aux tyrans. Au lieu de voir là je ne sais quel fanatisme d'un autre âge, lisons-y la fidélité totale au premier commandement : **« Tu n'auras pas d'autres dieux que moi »** (Ex 20, 3).

Ce même attachement aux droits de Dieu, unique Seigneur de l'univers, explique l'opposition des Juifs aux prétentions chrétiennes d'« ajouter » à Dieu la personne du Verbe et celle de l'Esprit. C'est l'accusation de **shittouf** (association à la divinité). Et ici comme ailleurs, nous voudrions faire comprendre à nos frères juifs que d'Abraham à Jésus c'est la même fidélité, la même pureté de la foi au Dieu Un, car en passant du paganisme à la foi chrétienne, nous avons en toute vérité « abandonné les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai » (1 Th 1, 9). Cependant, malgré cette accusation de taille lancée à la face des chrétiens, le judaïsme a porté dans son ensemble — et ce malgré les Croisades et les pogroms — un jugement bienveillant sur les chrétiens. Les Juifs reconnaissent volontiers que les pagano-chrétiens, du fait qu'ils ne sont pas « nés » dans le monothéisme absolu, ne peuvent pleinement partager la vision juive de Dieu ; ils leur demandent toutefois d'éviter tout culte d'images qui pourrait comporter des relents de paganisme. De même, le rejet congénital de Jésus-Messie et qui plus est de Jésus-Dieu n'empêche pas les Juifs de porter de plus en plus un regard positif sur la personnalité et l'œuvre de Jésus de Nazareth. Tournant le dos aux polémiques (bien compréhensibles !) du passé, un nombre non négligeable de penseurs juifs sont en train de « déverrouiller » le problème de Jésus. C'est ainsi que Jésus devient pour Martin Buber le Juif central, le grand frère qui tient d'une main le Juif et de l'autre le chrétien, pour Robert Aron celui grâce à qui le monothéisme moral a été révélé aux nations païennes, et pour David Flusser un quasi-prophète en qui retentit comme en écho la voix de Dieu.

En conclusion de cette présentation, qui avait le rôle ingrat de corriger à la lumière de la Bible quelques-unes des fausses et funestes représentations courantes du Juif dans le monde chrétien, il nous faut reconnaître de part et d'autre que, aujourd'hui, par la grâce de Dieu, une amitié sincère et durable peut enfin voir le jour entre Juifs et chrétiens. Il nous faut reconnaître également qu'un véritable dialogue spirituel et théologique peut commencer à s'établir, dans le respect de la bien mystérieuse dualité de deux approches de Dieu, la juive et la chrétienne, et qui sont fécondes toutes deux jusque dans leurs divergences. Oui, aujourd'hui, Juifs et chrétiens ont quelque chose à se dire et, conséquemment, quelque chose à dire ensemble au monde.

A PROPOS DES PHARISIENS

Evoquer le peuple juif, c'est inévitablement rencontrer sur notre route les Pharisiens, si souvent mentionnés dans les évangiles et les Actes parmi les adversaires de Jésus. Qu'en est-il en fait ?

En Matthieu 23, les Pharisiens sont à sept reprises (huit d'après certains manuscrits) l'objet d'une sentence formelle de réprobation : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, vous qui . . . ». Avec la traduction de la TOB et celle d'A. Chouraqui, corrigeons tout d'abord la formule de malédiction (Malheur à vous !) en une formule d'avertissement (Malheureux êtes-vous . . . !), car le substrat sémitique de cette expression grecque ne saurait être autre que le « Oï » hébreu, lequel correspond seulement à l'attristé « hélas ! ». Loin de maudire certains scribes et Pharisiens à la conduite répréhensible, Jésus se propose de les remettre sur le droit chemin d'une observance vraie, en leur criant une impérieuse mise en garde : « Attention ! Si vous continuez ainsi, vous courez à votre perte ». Voici donc qu'une simple correction lexicographique vient balayer d'un seul coup toute idée de malédiction envers les Pharisiens, et par là envers le peuple juif tout entier. Les exégètes actuels, y compris parmi les chrétiens, reconnaissent de plus en plus que la rédaction définitive des évangiles (autour de 70-80, et encore plus tard pour Jean) a eu tendance à tout confondre. Alors que les adversaires de Jésus étaient avec plus de vraisemblance des Sadducéens au parti desquels appartenaient, outre les grands-prêtres, de nombreux scribes et docteurs de la Loi, les chrétiens d'après 70 n'ont connu en fait de judaïsme que le seul judaïsme pharisien - les autres formes de judaïsme ayant disparu dans la tourmente de la Révolte juive de 66-70. Ainsi, à une date où les relations étaient quasiment rompues entre l'Eglise et la Synagogue désormais pharisienne, les rédacteurs des évangiles ont — contrairement à la vérité historique — campé comme adversaires de Jésus beaucoup plus de Pharisiens (99 emplois dans les évangiles et les Actes) que de Sadducéens (seulement 14 emplois).

Et l'hypocrisie pharisienne ?

Certes, Jésus a dû avoir à faire en certaines occasions à des Pharisiens orgueilleux et, disons le mot, hypocrites. N'oublions pas toutefois que les Pharisiens représentaient l'élite du judaïsme et qu'ils avaient parfois de ce fait les défauts de leurs qualités. Mais en les reprenant, Jésus agit comme les Pharisiens les plus authentiques, qui ne se gênaient pas pour remettre à leur place leurs frères égarés. Hillel, maître pharisien très écouté, témoigne du véritable esprit pharisien lorsqu'il rejette toute suffisance : « Ne te confie pas en toi-même . . . Ne juge pas autrui avant d'être toi-même à sa place (Abot 2, 5). Et le Talmud — écrit pharisien — manifeste à l'évidence que les Pharisiens savaient eux-mêmes faire leur autocritique. Citons seulement l'énumération pleine d'humour des sept sortes de Pharisiens : « le Pharisien à l'épaule chargée, chargée de commandements - le Pharisien emprunteur : prête-moi (un moment) afin que j'accomplisse un commandement - le Pharisien calculateur : il fait une faute, puis un commandement (pour équilibrer) - le Pharisien « qu'y a-t-il à perdre ? » : qu'ai-je à gagner ou à perdre à faire tel commandement - le Pharisien : « Puissé-je savoir quelle est mon obligation » que j'ai à accomplir, afin que je puisse violer un commandement de pareille valeur - le Pharisien par crainte, comme Job - le Pharisien par amour, comme Abraham » (et le texte ajoute) « C'est le seul qui soit aimé (de Dieu) (Berakot Y 14 b, cf. Sota B 22 b). Comment croire d'autre part que Jésus ait pu assimiler à ces « hypocrites » un Nicodème, un Joseph d'Arimathie ou même le Simon de Luc 7, 36-50 ! Paul n'était-il pas également un Pharisien irréprochable (Ph. 3, 5 - 6) et Gamaliel l'Ancien un Pharisien sincère (Ac 5, 34 - 39) ?

Jésus a eu maille à partir avec des Pharisiens honnêtes sur divers points de doctrine ou d'observance. Et pourtant, la science historique tend de plus en plus à voir dans les controverses rapportées dans les évangiles des questions discutées et donc ouvertes parmi les Juifs et en particulier parmi les Pharisiens contemporains de Jésus, qu'il s'agisse des guérisons opérées le jour du Sabbat en dehors des cas d'urgence ou du lavage des mains avant les repas. Certes, il reste des divergences entre Jésus et les Pharisiens, notamment en ce qui concerne l'autorité et la messianité de Jésus, mais on peut affirmer que, dans son ensemble, l'enseignement de Jésus se situe dans la ligne pharisienne. Je n'en veux pour preuve qu'un traité pharisien de la fin du 1er siècle, les Pirqé Abot, qui rayonne dans une humilité toute « évangélique », de la plus pure recherche de la justice, ainsi que de la gloire du Nom de Dieu.

Compte tenu de tout cela, nous sommes invités à une révision radicale de notre jugement sur les Pharisiens, sans oublier celle de notre vocabulaire les concernant. Dans le but d'éviter toute assimilation, consciente ou inconsciente, entre pharisaïsme et hypocrisie, certains auteurs proposent même de parler de pharisianisme. Ne s'étonneront d'un tel changement de vocable, en ce cas précis comme en beaucoup d'autres, que ceux qui feignent d'ignorer combien nous sommes dépendants, dans notre penser comme dans notre agir, des mots (et aussi du ton !) que nous employons. Et ceci vaut également bien entendu pour la liturgie et pour la catéchèse.

Y. J.

L'URGENCE DU DIALOGUE ENTRE JUIFS ET CHRÉTIENS

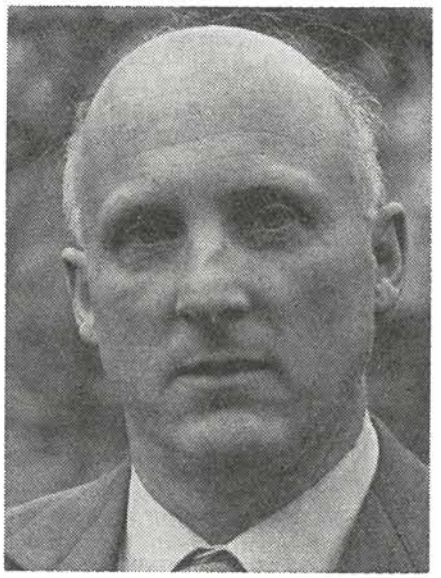
par Bernard Dupuy

Le bilan du passé

Ce qu'il y a de tragique dans la relation du Juif et du Chrétien, c'est que là précisément où aurait pu, où aurait dû depuis toujours, s'établir un dialogue, il y a eu rupture de dialogue. Il n'est pas besoin de rappeler quelles ont été les conséquences récentes, morales et même physiques, de cette rupture pour le peuple juif. Même s'il est vrai que l'on ne saurait imputer au christianisme comme tel la tentative monstrueuse du génocide, il reste que le christianisme dans son ensemble porte la responsabilité de n'avoir pas su s'opposer assez puissamment pour empêcher ce crime et qu'un vieil antijudaïsme chrétien a fourni des arguments à l'antisémitisme séculier des temps modernes.

Quant aux conséquences de cette rupture de dialogue pour le christianisme, elles sont peut-être moins évidentes ; elles n'en sont pas moins graves et réelles. Le chrétien a perdu de vue celui qui avait été établi, bibliquement et évangéliquement parlant, comme son interlocuteur privilégié et essentiel. Il s'est établi dès lors lui-même dans une sorte de solipsisme de la foi, avec pour seul vis-à-vis le païen à convertir. Le dialogue fondamental qui aurait dû s'établir, celui qui donne sens aux évangiles, le dialogue du Juif et du Chrétien, a été peu à peu et finalement oublié, occulté, nié.

Il faut comprendre que, dans cette rupture du dialogue, ce qui se trouve atteint du côté chrétien, c'est la conscience même de son identité. Le chrétien, comme son nom même l'indique, se définit par son espérance, par une eschatologie, bref par un certain sens de l'homme. Il attend l'avènement d'un monde ouvert vers l'avant, sur lequel se dessine déjà la figure du Fils de l'homme, pour reprendre le langage de Daniel et des prophètes, reprise par Jésus lui-même et par les auteurs du nouveau Testament. Il attend l'avènement d'une humanité nouvelle, ce qui, en termes bibliques, s'appelle l'instauration du « royaume des cieux ». Mais tout cela, qui a été dit par Jésus, qui a été annoncé au monde païen par les apôtres et constitue le cœur des évangiles, ce n'était, ce n'est pas autre chose que le contenu même de la foi d'Israël. L'identité chrétienne est congénitalement liée à l'identité d'Israël. L'espérance chrétienne est fondée dans l'espérance d'Israël. Le pari, la condition du dialogue entre le Juif et le Chrétien, c'est donc que soit reconnu et maintenu que l'un et l'autre sont tendus dans une même espérance.



Que cela ait été jusqu'ici clairement perçu ou non, la rupture entre le Chrétien et le Juif a eu pour conséquence chez le chrétien une diminution d'espérance, un obscurcissement de son attente. Comme l'a remarqué si pertinemment F. Lovsky à propos du « Journal » d'Anne Franck et du « Dernier des justes » de Schwarz-Bart, le fait d'avoir désespéré du Juif, d'avoir regardé comme vaine sa relation à lui, et d'avoir perdu le sens de ce qu'il avait à recevoir de lui, s'enracine chez le chrétien dans un défaut d'espérance. « Faute de cette vertu d'espérance, le mystère d'Israël devient une construction purement intellectuelle, sèche et dure, sans aucun lien avec le cœur, ni avec l'amour, ni avec la prière ». (F. Lovsky, « La déchirure de l'absence » Ed. Calmann-Lévy, Paris 1971, pp. 38-39). L'Eglise, coupée d'Israël, perd le sens de l'attente messianique. L'antisémitisme chrétien, qui est exactement le côté non-chrétien du christianisme, n'est que la conséquence de cette méconnaissance. Il va de pair avec l'installation du christianisme en ce monde, et l'on en discerne les premiers indices dès le temps d'Eusèbe et de Constantin. « Il faut que l'antisémitisme se présente devant les Chrétiens, dans sa vérité, comme une tragique apostasie de l'espérance chrétienne » (F. Lovsky, ibid, p. 77).

Le retour aux sources

Ce qui rend la tâche présente particulièrement malaisée, tout autant qu'urgente, c'est que la rupture du dialogue entre le Juif et le Chrétien remonte aux origines mêmes du christianisme. Elle apparaît inscrite, comme un fait tragique mais patent dans le nouveau Testament lui-même. Celui-ci porte constitutivement la trace de cette rupture, qui a marqué l'histoire chrétienne des apôtres à nos jours. Il nous livre d'une part la parole de Jésus, centre de la foi chrétienne, qui fut un Juif fidèle à la Torah, qui s'adresse aux Juifs comme à ses frères, et non pas encore aux païens, et que nous considérons comme le plus fidèle d'entre les Juifs et il nous livre d'autre part un témoignage sur Jésus émanant d'hommes qui ne sont plus seulement en dialogue mais déjà en conflit avec « les Juifs », comme cela est patent par exemple dans les discours de Jean. Ces deux points de vue se trouvent finalement assez imbriqués pour que d'une part nous voyions les apôtres annoncer aux non-Juifs que « le salut vient des Juifs, » et que, d'autre part, nous soient livrées des scènes où les Juifs sont érigés en opposants et en « antitypes » de Jésus lui-même.

Il faut constater en outre que les disciples, témoins de ces controverses primitives, ont omis de nous instruire sur les critères et le sens de la fidélité juive, cette fidélité qu'on devine si l'on considère l'attitude même de Jésus à l'égard de ses interlocuteurs.

La rencontre du Judaïsme commence donc pour le chrétien par un retour aux sources. Le retour aux sources, si souvent évoqué et si peu pratiqué prend ici son sens vrai et radical. Il ne s'agit pas seulement de « revenir aux origines », puisque ce temps des origines chrétiennes fut déjà le temps d'un conflit naissant.

Mgr Elchinger, évêque de Strasbourg, Président du Comité épiscopal pour les relations avec le Judaïsme

Il ne s'agit pas non plus uniquement, comme on l'a proposé, de retrouver les origines culturelles, sémites, du christianisme en se rappelant que ceux qui ont professé la foi chrétienne furent d'abord eux-mêmes des Juifs. Il s'agit de retrouver le Juif comme élu de Dieu pour une vocation permanente, comme témoin des Ecritures et comme interlocuteur privilégié du chrétien.

Il s'agit donc avant tout de retrouver la portée et la signification de l'existence juive. Fallait-il donc que l'existence juive fût à ce point méconnue, qu'elle ait été l'objet des humiliations et des persécutions que l'on sait, pour qu'enfin le chrétien accepte de regarder le Juif en face de lui, jette le voile qui couvrait ses yeux et qui l'empêchait de le comprendre et apprenne de nouveau sur le visage du Juif quelles sont les voies de Dieu sur son peuple ? Fallait-il tout cela pour qu'il admit enfin que cet autre homme, qu'il n'a cessé de méconnaître est celui qu'il aurait, le plus, dû reconnaître ? Dans cette méconnaissance se cache la méconnaissance de tout autre homme ; dans cette reconnaissance sera la promesse de la reconnaissance en tout homme d'un visage frère.

En rencontrant le Juif, le chrétien est appelé en notre temps à faire la rencontre d'un interlocuteur difficile, intransigeant qui peut, et peût-être lui seul, le prendre de front et lui poser des questions essentielles. Un interlocuteur réellement autre que lui et qu'il ne doit pas prétendre ramener à soi, qui a droit, en tant que peuple de Dieu, à son interprétation séculaire des Ecritures. Un interlocuteur qui peut regarder le monde actuel avec des yeux différents. Un interlocuteur qui ouvre avec lui, en face de lui, le débat sur la vérité et sur le sens de la vie. Un interlocuteur, dirons-nous enfin, qui a le droit d'avoir sur la personne de Jésus, Juif comme lui, un regard différent de celui que nous voudrions lui voir adopter. Bref un homme qui reste différent et a, à ce titre, quelque chose à nous dire de la part de Dieu.

Si le chrétien a quelque chose à dire au Juif, de la part de Dieu, ce dont nous ne doutons pas, le Juif a quelque chose à dire au chrétien, de la part de Dieu, qui devra être entendu. Et cette parole touchera le chrétien au cœur. Le Judaïsme est l'expression d'une exigence, impérativement perçue et obéie. Le peuple juif est le peuple de l'écoute : « Shema Israël, écoute Israël, le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est un ». Il est le peuple de la Torah, le témoin d'une voix qui se fait entendre du ciel impérativement et sans médiation autre que celle de la Torah.

Face au chrétien qui, au nom de la grâce reçue, regimberait contre cette voix et contre cette obligation, et rejetterait cette Torah, il est là comme un rappel. Il est le témoin de l'homme au nom de la Torah : le témoin d'un certain type d'homme que le monde méconnaît, rejette, exclut toujours malgré ses professions de foi dans l'humanisme ; le témoin des « droits de l'homme » ; le témoin de l'homme que Dieu, dans son plan annoncé depuis l'origine entend faire advenir. Dans la trame de l'histoire, il est là et il reste là, nous adressant son appel.

Ainsi la figure du Juif continue-t-elle de se dessiner à travers le temps, et reste-t-elle toujours à découvrir (« Juifs » sobriquet employé à l'origine par les païens comme terme de mépris, nom de persécution, vient de Jehuda « celui qui rend grâce »). La distinction du Juif et du non-Juif, de celui qui rend grâce et de celui à qui est fait grâce, est la profonde catégorie biblique de l'histoire et leur rencontre est le terme attendu de l'eschatologie biblique. Ce jour-là, la dualité de Jacob et d'Esau sera résorbée, et il n'y aura plus que Jacob - Israël. Ce jour-là, il n'y aura plus qu'un seul peuple « Dieu sera son Dieu et Israël sera son peuple ». Mais tant que nous sommes dans la durée de l'histoire, notre tâche demeurera de reconnaître l'autre, ce frère en face de nous, trop longtemps méconnu. La reconnaissance est la condition même de tout dialogue.

« La prière ». Détail d'une enluminure du Fonds Rotschild, Israël museum, Jérusalem

LES CHANCES ET LES PIÈGES D'UN DIALOGUE JUDÉO-CHRÉTIEN

par Eliane Amado Levy-Valensi *

Le titre n'est pas de moi, et je dois sans doute remercier le Père B. Dupuy de me l'avoir, en quelque sorte, imposé en me le proposant. Il me met au pied du mur. De plus, les quelques pages qui me sont imparties rendent le défi plus aigu et plus astreignante la nécessité de parler haut et clair. Ces quelques lignes devront résumer une histoire souvent accablante et en tirer la leçon pour une permanente espérance. En fait, cette histoire je ne la résumerai pas. Nous la connaissons tous. L'histoire de l'Occident est passée par l'Inquisition et c'est, dans ces sous-produits d'une civilisation à dominance chrétienne que sont le marxisme et le nazisme que l'on doit lire les caricatures d'un dialogue avorté. L'heure est venue de lire le droit fil de l'histoire et non plus les trames relâchées et gauchies, sans ou avec jeu de mots, qui en ont brouillé le projet. Pour atteindre l'urgence du présent et de l'avenir qui s'y enracine, je crois qu'il faut faire une sorte de lecture ontologique et non historique du passé. Mon propos sera celui-ci :

— les chances du dialogue judéo-chrétien sont théologiques ;

— ses pièges sont psychologiques et, comme tels, se retrouvent ailleurs sur le mode projectif.

Ce sera seulement par la voie d'une démystification psychologique que la « chance » du projet messianique, quels qu'en soient les termes, pourra être dégagée.

Les chances

Le christianisme est à ses débuts une secte à peine dissidente . . . Mais même sans se référer à l'origine, la trame du thème chrétien constitue dans sa symbolique propre une transposition pure et simple du thème juif. Du moins dans une première approche. Il y a une lecture juive des Evangiles que j'ai pour ma part faite d'instinct - aussi peu informée que possible, alors, de mes propres sources. Mais cette lecture juive des Evangiles, que j'oserai appeler « midrashique » m'a beaucoup éclairée et je remercierai ici divers amis chrétiens, dont un pasteur, qui ont bien voulu trouver et me restituer dans cette forme de lecture, la réassurance nécessaire pour nos approfondissements respectifs.

Jésus et Israël, Jésus issu d'Israël, constituent un même symbole. Le martyre du peuple élu, l'homme - dieu crucifié constituent dans leur langage propre l'étape de l'histoire vers la rédemption du monde. La précarité de ces deux destins, la force de leur enracinement, a été bien vue et bien mise en parallèle par Péguy :

« Les armes de Jésus, c'est cette unique nef . . .
Moïse sur le Nil dans une étroite nef » (1).

et ailleurs :

« Comme dormait Moïse au secret de Memphis
Ainsi l'enfant dormait au secret d'Israël
Comme un nouveau Moïse ainsi ce jeune fils
Dormait dans le berceau de son jeune Noël » (2).

On ne saurait citer dans le cadre étroit de cette brève étude - presque allusive - suffisamment de Péguy pour évoquer au rythme de ses vers, le ressassement d'une histoire que le Chrétien qu'il est, reconnaît habitée par le projet juif. Ainsi Kierkegaard, autre Chrétien lucide, regrette de ne pas savoir l'hébreu pour pénétrer plus avant le secret d'Abraham et celui de Job.

Existentiellement, en fait, l'histoire de Jésus renvoie à l'histoire du Juif :

« Les oiseaux ont leur nid, le renard sa tanière, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête ».

Et cette symbolique - Israël - Jésus - est de l'Homme même.

Existentiellement, en fait, l'histoire de Jésus renvoie le Juif lui-même, à sa propre histoire :

« Vous serez bienheureux quand on vous aura injuriés et persécutés et quand à cause de moi on aura dit faussement contre vous toute sorte de mal . . .

Réjouissez-vous et tressaillez de joie...

(*) Eliane AMADO LEVY-VALENSI, universitaire française, maintenant à Jérusalem est l'auteur d'ouvrages importants : **La racine et la source, le temps dans la vie morale, le temps dans la vie psychologique, Les voies et les pièges de la psychanalyse**, etc. Elle a participé pendant de longues années aux Colloques des Intellectuels Juifs de langue française. On peut lire ses interventions dans les fascicules de ces Colloques parus aux Presses Universitaires de France.

(1) Tapisserie de Ste Geneviève.

(2) Eve.

CENTRES DE DOCUMENTATION JUDEO-CHRETIENNE

1 - CENTRE DE DOCUMENTATION DES CAHIERS SIONIENS, 68, rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris, tél. 326.46.97. Bien que le Centre ait pratiquement arrêté toute activité depuis plusieurs années, on peut signaler ici qu'on pourra y trouver une bibliothèque spécialisée dans les domaines scientifiques touchant aux rapports entre Judaïsme et Christianisme (à consulter sur place).

2 - ENCOUNTER TODAY, RENCONTRE AUJOURD'HUI, 71, rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris, tél. 325.83.90, publie une revue du même nom, en anglais.

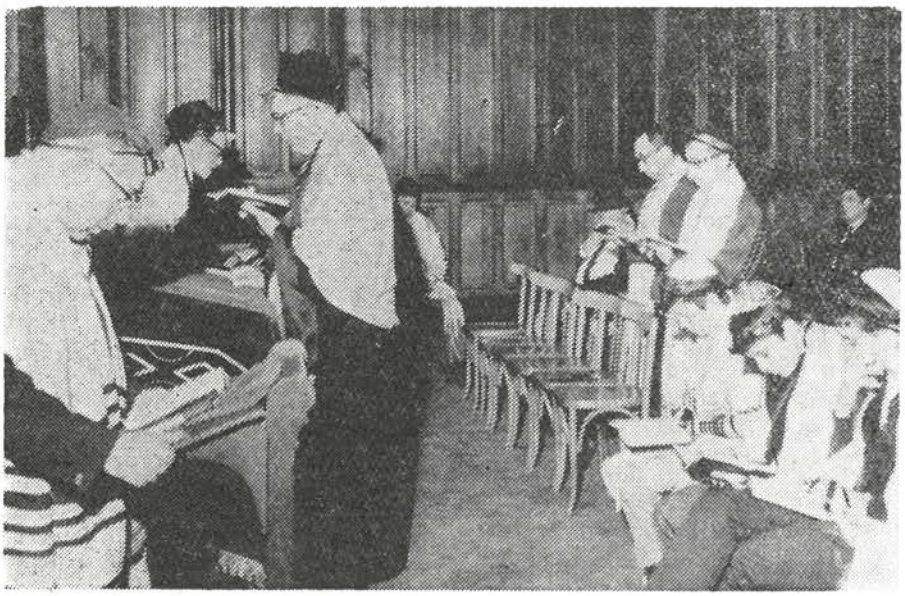
3 - CENTRE : SIDIC - PARIS, 73, rue Notre-Dame des Champs, 75006 Paris, tél. 325.56.20. Service d'information et de documentation judéo-chrétienne en relation avec le SIDIC fondé à Rome, à la fin du Concile Vatican II. Service de documentation. Bibliothèque ouverte de 14 h à 18 h, sauf le samedi. Centres de documentation en province : Lille, 1, Place du Temple, 59000 Lille — Marseille, 28, rue Estelle, 13006 Marseille.

5 - ALLIANCE ISRAELITE UNIVERSELLE, 45, rue La Bruyère, 75009 Paris, tél. 230.35.00. Bibliothèque importante dans tout ce qui touche au Judaïsme et aux communautés juives. Ouvrages imprimés et fonds manuscrits. Publie une Revue : Les Nouveaux Cahiers, trimestrielle.

6 - CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'INFORMATION ISRAEL ET LE MOYEN-ORIENT (C.D.I.M.), 19, Boulevard Poissonnière, 75002 Paris, tél. 236.07.00. Centre de Documentation et Bibliothèque dans les domaines suivants : Conflit Israélo-arabe, Relations Israël-Diaspora, Sionisme, Palestiniens, Israël, Pays Arabes... Consultation et prêts de livres et de documentation. Publication de documents.

7 - CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE, 17, rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 Paris, tél. 508.06.04. Centre de Documentation et Bibliothèque sur les Communautés Juives dans le Monde et sur les événements de la dernière guerre mondiale. Le Centre assure la publication d'ouvrages spécialisés dans ces domaines.

8 - CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE D'ETUDES HEBRAIQUES ET JUIVES MODERNES ET CONTEMPORAINES, 2, rue de Lille, 75007 Paris, tél. 260.34.58. Centre rattaché au département d'études juives de l'« Institut National des Langues et Civilisations Orientales » (Paris III). Publie une revue de recherche, semestrielle : YOD.



Cérémonie à la Synagogue de la rue de la Victoire à Paris

car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous . . .

Vous êtes le sel de la terre mais si le sel perd sa saveur avec quoi le salera-t-on ? » (3).

Existentiellement, c'est le même drame qui se joue, celui de l'homme, que Juif et Chrétien ont chacun à déchiffrer dans la problématique qui leur est propre.

Mais . . .

Mais le dialogue ne saurait être irénisme ni œcuménisme de pacotille. N'anticipons pas sur les temps messianiques pour dire un accord dont nous ne connaissons que - et encore - les notes fondamentales.

Pour prendre un exemple dans l'actualité, Simon Perès, le jour de la célèbre rencontre entre Begin et Sadate, fit remarquer avec bon sens que tout accord commence par un désaccord. On ne commence pas l'histoire par la fin.

Il y a dans le thème christique des choses qui sont en opposition avec le thème juif. J'ose à peine m'y aventurer ici. Pourtant le thème même de la mort de Jésus va à l'encontre de toute la thématique biblique. C'est ce piège de la mort qu'ont évité Abraham au mont Moriah. Jacob dans sa lutte avec l'ange, et plus je relis l'histoire de Jésus, plus je pense qu'il **n'aurait pas dû mourir.** Non pas - hélas - que le thème de la mort pour D., du Kiddoush Hachem, soit étranger au Judaïsme. Mais peut-être seul le Judaïsme donne - en Deutéronome XXX - un ordre de vie. Entre ce texte extraordinaire et celui, si mal compris, de Freud sur les instincts de mort (4) aucun texte peut-être, historiquement, ne montre l'extraordinaire puissance de l'instinct de mort, comme si le choix de la vie était si difficile qu'il faille toute la force persuasive de l'Eternel pour en faire admettre à l'homme la **simple possibilité.** Or, dans cette perspective, la Tentation au Désert ne pourrait-elle être envisagée comme le piège tendu par Satan à Jésus ? Que l'on relise les textes où cet épisode est présenté. Satan offre à Jésus les biens de ce monde ! Est-ce vraisemblable pour un être de la stature spirituelle de Jésus ? Ne l'accule-t-il pas, subtilement, à la tentation de la mort, la plus insidieuse, la plus définitive de toutes ? Sur ce point, théologiens Juifs et Chrétiens auraient lieu de confronter leurs thèmes fondamentaux. De se demander si la mort de Jésus accomplit ou **fait échouer le** projet de Dieu. L'histoire est-elle par là même immobilisée, coupée en deux, coupée de ses sources, ou en quête de son accomplissement. Nous ne prétenderons pas ici conclure mais seulement montrer que le dialogue a ses chances parce qu'il a un sens. Que la résurrection à la limite retrouve une thématique de vie.

Venue ou Retour du Messie permettent de confronter deux visions de l'Histoire en quête de l'Histoire elle-même. La perspective juive serait assez bien définie par ce texte de Buber qui admet la « figure de Jésus » dans le contexte organique d'un développement messianique couvrant des millénaires et dont le but final serait la rédemption du monde. Mais il affirme aussi fermement l'impossibilité juive à reconnaître Jésus « comme messie déjà advenu ».

« Il n'existe aucun nœud sur le câble puissant de notre foi messianique qui, arrimé à un roc sur le Sinaï, se déploie vers un point encore invisible, ancré dans les fondements mêmes du monde. Dans notre perspective, la rédemption ne cesse d'advenir et ne saurait être déjà advenue. Debouts, garrottés et chargés de chaînes . . . nous témoignons par le corps sanglant de notre Peuple de la non-rédemption du Monde . . . ».

En miroir se répondent la question juive et la question chrétienne sur la vie et la mort - évoquées aussi dans le poème de Péguy. Grandes sont les chances du dialogue, et immenses les questions qui nous invitent de part et d'autre à la modestie et à la tolérance . . . Et pourtant . . .

Les pièges

Le piège psychologique se dresse à même le chemin de la chance offerte. Là où il y a similitude il y a conflit d'identité. La thématique juive a toujours plus ou moins été démarquée comme telle. Et, souvent, celui qui veut détruire le Juif souhaiterait être - sous un autre nom ou sous le même - juif à la place du Juif. Le mécanisme psychologique de l'antisémitisme que nous n'avons jamais cessé d'analyser - jadis et naguère - est toujours le même, bien qu'il comporte plusieurs moments. Schématiquement, trop schématiquement, on pourrait le démonter ainsi :

a) l'homme refuse son destin d'homme. Il s'en « divertit » dirait Pascal, c'est-à-dire qu'il s'en détourne. Le Juif lui renvoie, en miroir l'implacable image de son humanité, de son destin, de sa mission. Alors il veut détruire le miroir quitte à revoir - il préfère l'ignorer - son image mille fois renvoyée dans les implacables parcelles du miroir brisé. Oui, l'antisémite, et Sartre l'a bien vu, se veut « roc impavide, torrent impétueux, foudre dévastatrice, tout sauf un homme ». Dans cette perspective, la tentation chrétienne - disons non pas son essence mais, dirait Aristote, son accident essentiel - serait d'avoir pactisé avec cette image insoutenable en en focalisant sur Jésus l'inassumable exigence. Le christianisme n'est pas cela mais la caricature du christianisme l'est souvent chez le « chrétien » qui laisse D. souffrir à sa place et se sent désormais appartenir à une humanité que la grâce a sauvée une fois pour toutes.

(3) Matthieu, V, 11, 12, 13.
(4) Au-delà du principe de plaisir.

b) Mais ce n'est pas si simple car si, comme le dit Paul, « l'élection de D. est sans repentance », elle est aussi sans échappatoire. Et tout homme participe à cette « élection » ou, dirait Lévinas à cette « difficile liberté ». Mais préférant la janséniste prédestination de la grâce à l'effort de tous les jours, la bonne nouvelle déjà advenue à celle qu'il faut faire advenir, l'homme se bâtit un univers où le messianisme juif apparaît sous des contrefaçons diverses. Pour cela, il faut d'abord - plus ou moins - nier le Juif. C'est ce qu'a fait Hegel inaugurant la philosophie de l'histoire en la dérobant au Juif par un tour de passe-passe que Lévinas a naguère magistralement analysé. Marx a emboité le pas. Le messianisme révolutionnaire est un feu du ciel dérobé. Qu'il aboutisse à l'univers concentrationnaire ne devrait étonner personne. Mais qui mieux qu'Hitler a dérobé le message, substituant l'affreux concept de race des Seigneurs, à la profonde exigence qui habite la notion de peuple élu ? Que signifient ces tours de prestidigitation - variés en apparence, mais c'est toujours le même lapin qui sort du chapeau - dans la civilisation occidentale, sinon le fait d'entériner ce qui dans une culture à dominance chrétienne s'était d'emblée posé comme une **usurpation d'identité ?** Oui, hélas l'Eglise s'est dite pendant des siècles le « nouvel Israël » faisant des juifs qui n'avaient aucune raison d'être - désormais ! - les fossiles de l'histoire. C'est pour des raisons psychologiques de ce genre, parées d'oripeaux théologiques que Théodore Herzl se vit éconduit par le pape de l'époque **puisque**, bien sûr, le Juif était condamné à l'errance. Sur ce concept d'errance, il y aurait lieu de refonder une positivité fondamentale (5) et la dialectique de l'enracinement et du déracinement qui sont le propre de l'homme. En attendant ce qui a eu lieu en coupe longitudinale, dans le temps, l'Eglise se disant le nouvel Israël, s'esquisse de nos jours en coupe transversale, dans l'espace, lorsque le bourrage de crâne politique fait des palestiniens « les Juifs du moyen orient ». Le dialogue judéo-chrétien ne retrouvera ses chances qu'à travers ces pièges déjoués. Le Juif n'y échappe pas. Assailli par la violence de l'impact antisémite, il est parfois tenté aussi de s'endormir « du sommeil de la terre », de s'assimiler, de se convertir, de croire qu'être objectif c'est adopter la subjectivité de son ennemi. Ce fut hélas le cas de certains Juifs allemands au moment de la montée du nazisme : se « remettre en cause », de cette façon dérisoire qui armait la main des bourreaux. C'est le cas aujourd'hui de certains de nos Juifs gauchistes. Ce fut le cas le long des siècles de ces Juifs fatigués, oublieux de leurs sources, nourris de culture occidentale et qui, comme l'a montré Loewenstein dans sa **Psychanalyse de l'antisémitisme**, s'identifiaient facilement à Jésus, façon de se perdre et de se retrouver en même temps dans leur rêve de fuite, acculés qu'ils étaient par un monde de cauchemar qui ne cessait de les couper de leur patrimoine. Les pièges du dialogue judéo-chrétien c'est la puissance des majoritaires dans le processus de l'usurpation d'identité et la faiblesse des minoritaires dans l'oubli de cette même identité. Au Chrétien qui m'interpelle sans le savoir, que répondrai-je si je ne sais plus qui je suis ? Jadis Jean Lacocque me faisait remarquer que la thématique que je tentais de dégager se rapprochait de la question-réponse de Jésus aux apôtres : « Qui dis-tu que je suis ? ». Il faut, de part et d'autre, énormement de force pour déjouer les pièges psycho-socio-historiques et affronter la réalité les mains nues et le cœur ouvert.

J'emprunterai quelques phrases à l'actualité. Gabriel Thor écrit dans Israël Hebdo (6) :

« . . . une fois de plus on veut nous sauver. Une fois de plus on nous dit : « Renoncez à votre foi - Judaïsme ou Sionisme - sinon ! - comme sous l'Inquisition. Comme tous nos « amis » qui nous conseillent de « désioniser » Israël. Comme l'URSS qui exige de ses Juifs d'oublier Israël, le Judaïsme, leurs origines. Choisir entre le Christianisme et la mort, entre le sionisme et la paix (!), entre le paradis soviétique ou la prison psychiâtrique . . . Mais ce choix n'est plus possible. Il est impossible de choisir . . . entre ce qui fait vivre et la vie elle-même ».

—:—:—

J'ajouterai, il n'est pas possible de choisir entre Moi et mon Prochain, entre le Je et le Tu comme aurait dit Buber. Mon sacrifice, à la limite, est le sacrifice d'autrui. Victime, je fais de l'Autre un bourreau. Complaisant à la parole de violence, j'ouvre la voie au dogmatisme qui nie le projet de D. en lui substituant une idole idéologique quelconque.

Les chances du dialogue judéo-chrétien sont à notre portée. Pour cela, il nous faut dépasser les tentations psychologiques et, nous repenchant sur l'Ecriture, trouver dans la trame du texte les relais éblouissants de l'histoire. Le Coran consacre une Sourate aux enfants d'Israël. Etrangement cette Sourate s'intitule « Le Voyage nocturne ». Comme si la réalité juive avait été saisie dans une brume onirique. Comme si elle était l'Inconscient des Nations.

Le Mystère se dévoile dans le discours assumé. Le Talmud dit que dans le dialogue **on est trois.** Le sommet du triangle est peut-être celui de la transcendance absolue. Il est **a minima** le sens qui se cherche. Attentifs à sa hauteur en train de se dévoiler prenons le risque que l'histoire nous impose. C'est la chance de l'Homme. Au-delà des pièges qui ont jalonné son chemin . . .

(5) Cf. Jean Brun, Les Vagabonds de l'Occident.
(6) N° III, p. 3.

PÉRIODIQUES

REVUES JUIVES

L'ARCHE, 19, rue de Téhéran - 75008 Paris (mensuel).

L'INFORMATION JUIVE, 78, avenue Champs-Elysées - 75008 Paris (mensuel).

JOURNAL DES COMMUNAUTES, 17, rue Saint-Georges - 75009 Paris (mensuel)

LES NOUVEAUX CAHIERS - Organe de l'Alliance Israélite Universelle - 45, rue La Bruyère - 75009 Paris (trimestriel).

LA TERRE RETROUVEE - Mensuel du Mouvement Sioniste de France - 68, rue de la Folie-Méricourt - 75011 Paris (bi-mensuel).

TRIBUNE JUIVE - T.J. Hebdo - 18, rue Volney - 75002 Paris (hebdomadaire).

REVUE DES ETUDES JUIVES - Ed. Mouton, Lib. Nouvelle Faculté - 30, rue des Saints-Pères - 75007 Paris (4 fascicules par an).

CAHIERS BERNARD LAZARE - 17, rue de la Victoire - 75009 Paris (bi-mensuel).
YOD - 2, rue de Lille - 75007 Paris (semestriel).

REVUES DES MOUVEMENTS CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME

DROIT ET LIBERTE - Organe du Mouvement contre le racisme et l'antisémitisme et pour la paix (MRAP) - 120, rue Saint-Denis - 75002 Paris (mensuel).

LE DROIT DE VIVRE - Organe de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICA) - 40, rue de Paradis - 75010 Paris (mensuel).

Un Juif parle...

Entretien avec A. Abecassis

Propos recueillis par Marcelle Raber

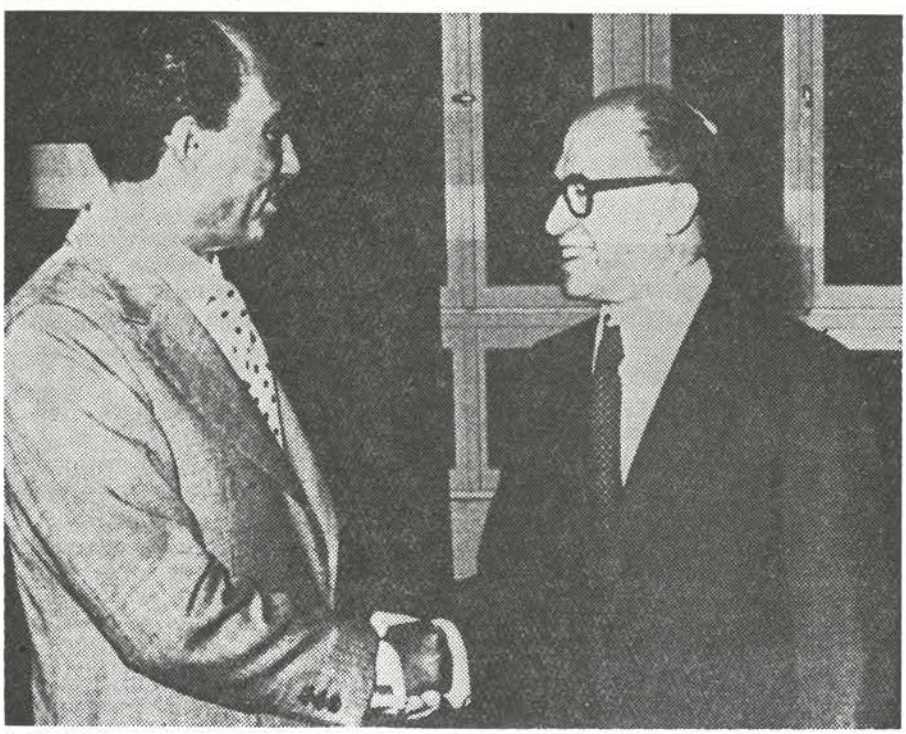
C'est à l'Abbaye de SENANQUE, en Provence, que j'ai retrouvé Armand ABECASSIS, venu participer à une semaine d'études juives. Souriant, il a volontiers accepté de répondre à mes questions et de donner son opinion personnelle sur l'existence juive aujourd'hui.

L'Eglise doit réexaminer son discours

M.R. — 2000 ans après Jésus-Christ, 30 ans après Auschwitz, pouvez-vous me dire comment les Juifs se situent dans le monde aujourd'hui ?

A.A. — Il n'y a pas seulement les 2000 ans de coexistence avec les chrétiens, il n'y a pas seulement la tourmente hitlérienne de 39-45, il y a également le problème de 1948, c'est-à-dire l'existence de l'état d'Israël. Mais il faut d'abord considérer le traumatisme que ces deux événements extraordinaires - Auschwitz et l'état d'Israël - ont exercé sur la conscience juive aujourd'hui. On ne peut pas actuellement être Juif sans donner signification, sans se situer par rapport à ces deux événements aussi bien pour les Juifs de l'exil que pour les Juifs en Israël et c'est en réfléchissant à la signification de ces deux événements qu'on peut considérer le troisième qui est l'existence du peuple chrétien et l'existence juive en diaspora chrétienne.

Auschwitz pour nous c'est bien sûr l'échec de l'Occident, également et surtout l'échec du Christianisme, d'une certaine forme de Christianisme et d'une certaine forme de relations entre l'Eglise et le monde occidental. En tous cas, qu'une catastrophe comme celle du Nazisme ait déferlé sur le monde, c'est quand même dans un monde chrétien qu'elle a déferlé et dans un monde où le catéchisme chrétien a exercé son influence et son enseignement pendant 2000 ans. Comment les chrétiens ont permis, toléré, laissé faire et accueilli cette catastrophe, c'est ce qui nous oblige à nous situer par rapport au monde chrétien. Cela est important pour nous car il y a une certaine forme de relation entre l'Occident et le Christianisme d'une part, et entre le Judaïsme et le Christianisme d'autre part qui était caractéristique d'une mentalité médiévale fondée sur une théologie qu'il faut aujourd'hui changer. C'est là un des sens de la crise actuelle du Christianisme. Tant qu'il continuera de tenir au Judaïsme le dialogue tenu pendant 2000 ans, nous ne sommes pas à l'abri d'une nouvelle catastrophe. L'Eglise doit réexaminer son discours au monde en sachant que le partenaire a changé, celui-ci est le peuple juif sur sa Terre depuis 1948.



A Jérusalem, le 19 novembre, la poignée de main historique entre le président Sadate et le Premier ministre Begin

L'histoire des Juifs a retrouvé sa géographie

Maintenant, comment vivons-nous cet événement, de l'intérieur même et indépendamment de notre relation au Christianisme ? L'Etat d'Israël semble la conséquence d'Auschwitz, la décision fameuse de l'ONU du partage de la Palestine en 1948 a représenté comme un dédommagement de cette culpabilité de 39-45 pour la plupart des délégués à l'ONU. Mais pour nous, qu'il y ait eu Auschwitz ou pas, la terre d'Israël appartient au peuple juif qui devait y retourner un jour ou l'autre. Ce n'est pas parce qu'il y a eu six millions de crucifiés à Auschwitz que la Terre nous appartient. Notre travail est de le faire accepter aux Nations et plus particulièrement aux Arabes et c'est là que réapparaît notre relation au Christianisme. Nous attendons beaucoup des Chrétiens. Peut-être le mea culpa des Chrétiens (croisades, guerres de religion . . .) doit-il être fourni sur le plan de l'aide que les Eglises doivent apporter à l'Etat d'Israël pour qu'il puisse résoudre ses problèmes avec les Arabes car il ne peut pas et ne doit pas être seul. L'Etat juif n'est pas une tentation mais une tentative. Dans le Messianisme juif est compris le retour à la Terre et il ne peut y avoir de Messianisme universel et de bonheur pour le Juif sans cette reconnaissance que, depuis 1948, l'histoire des Juifs a retrouvé sa géographie. Bien sûr, cela ne veut pas dire que le Judaïsme soit uniquement de ce monde, ni qu'il doive être réduit à la politique, mais cela signifie que c'est là la condition sine qua non pour que le peuple juif puisse réaliser sur sa terre la société que Dieu a voulue. Si les Chrétiens croient au même Dieu, il est clair qu'ils doivent aider Israël à y parvenir.

Les chrétiens sont-ils capables de changer ?

M.R. — Comment vous, qui avez connu le Christianisme très jeune puisque vous aviez de nombreux camarades chrétiens, avez-vous accueilli les nouvelles orientations de l'Eglise ?

A.A. — Ces nouvelles orientations, bien qu'elles ne soient pas encore assumées puisqu'il y a dialogue et discussion, du fait qu'elles ont été publiées dans les journaux, qu'on en parle et que cela influence le comportement des chrétiens, nous les avons reçues, et personnellement je les ai reçues comme une volonté fondamentale de certains prêtres et de certains chrétiens en général, particulièrement en France, de réélaborer un nouveau discours, une nouvelle relation avec les Juifs. Sur le plan du

droit, il faut savoir qu'il y a non une réserve mais une crainte dans cette joie, ou comme un doute sur la capacité des chrétiens de les réaliser complètement. On nous parle d'un certain antisémitisme qui couve en Occident et en France en particulier. Est-ce que la masse est prête à faire l'effort nécessaire pour appliquer les principes fondamentaux de ces orientations ? S'agit-il d'une formulation pour nous tranquilliser au nom de ce vent œcuménique qui souffle ou d'une volonté réelle de changement ? Nous sommes prêts à collaborer et des séminaires, des recherches communes se font entre les Juifs et les Chrétiens. Heureusement, nous rencontrons un certain nombre de prêtres véritablement chrétiens dans le sens biblique du mot.

M.R. — Quels progrès dans le dialogue avec vous et vos frères Juifs avez-vous constatés ?

A.A. — Il y a des progrès à plusieurs niveaux. En France, en Belgique, en Suisse et aussi en Amérique les progrès sont évidents. Il y a un accueil qui est la pratique quotidienne de la religion d'amour et une volonté de s'ouvrir : jamais certains chrétiens n'ont accueilli le Juif comme ils l'accueillent aujourd'hui, comme s'il y avait une volonté de rassurer le partenaire juif, une volonté d'éviter que CELA puisse encore arriver. Cette mise en confiance est très importante. Au niveau spirituel il faut distinguer deux plans et en premier lieu les relations avec Israël. Des chrétiens, des prêtres, commencent à penser qu'il y a une légitimité du peuple juif sur Sa Terre sans aucune coïncidence, on le comprend bien, avec la politique du gouvernement d'Israël. Au niveau de la justice, un certain nombre de prêtres, d'évêques, estiment légitime que le peuple juif reste sur Sa Terre et la garde. Ils sont naturellement libres de critiquer la politique d'Israël comme nous le faisons nous-mêmes. Bien sûr, nous exigeons davantage mais il faut attendre.

Une mémoire juive à retrouver

Au niveau spirituel, ce qui est extraordinaire c'est que de plus en plus de chrétiens, devant la crise actuelle, essaient de retrouver leur mémoire, et naturellement une mémoire juive, ils commencent à savoir que Jésus était juif. Il a été circoncis, il mangeait cachère, il montait au Temple, il fréquentait les Synagogues. Il n'y a pas d'imitation de Jésus sans cette reconnaissance que pour être un chrétien véritable il faut d'abord retrouver cette mémoire juive. Que les chrétiens cessent de plus en plus de traiter le peuple juif de peuple témoin dans le mauvais sens du mot, de parler de l'Ancien Testament, mais que de plus en plus ils considèrent qu'il y a une alliance indéfectible entre le peuple juif et Dieu comme il y a aussi une alliance entre les chrétiens et Dieu, c'est à cette condition qu'un dialogue sera vraiment fraternel car finalement c'est par le même Père que nous existons.

M.R. — A votre avis, la France est-elle en avance dans ce dialogue ou se contente-t-elle de suivre les autres ? Evidemment, je pense que votre réponse est à nuancer suivant les milieux ?

A.A. — C'est une conviction absolument profonde que sur le plan de la crise actuelle qui sévit dans l'Eglise, sur le plan des réformes et des propositions de solution, la France est en avance. Un certain nombre de milieux réagissent cependant contre ces réformes mais nous sommes persuadés que c'est en France seulement que la crise peut être dénouée. Non seulement à cause de la longue histoire d'ouverture et de générosité qui a formé le peuple français et a constitué l'essentiel de son éducation, mais objectivement dans l'Europe et même dans le monde entier le peuple français apparaît comme le garant d'un certain nombre de libertés sans lesquelles la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Les conditions politiques, économiques, psychologiques et mêmes sociales doivent permettre à la France de jouer le rôle principal et essentiel dans cette crise. Ce n'est pas par hasard que dans le Judaïsme il se passe la même chose. En dehors de l'Amérique et de la Russie, c'est le Judaïsme français qui est le plus important, et surtout par rapport à Israël.

Que la France ait des problèmes avec Israël, cela pose des questions aux Juifs français que nous sommes, mais la France doit prendre le leadership dans la responsabilité des relations des pays européens avec Israël. Nous ne demandons pas que la France suive inconditionnellement Israël mais nous demandons seulement que la justice soit introduite dans les relations avec Israël et avec les Arabes et que la France joue un rôle d'intermédiaire entre eux. Sur ce plan, l'Eglise de France doit suivre, sinon précéder le gouvernement. Il faut ajouter que l'Eglise de France doit jouer son rôle dans le domaine politique car on ne peut pas laisser un pays être conduit par les forces politiques exclusivement, il doit être conduit spirituellement. Toute loi politique qui n'est pas fondée sur les lois spirituelles et sur la morale est fondée sur la force et sur l'intérêt et en cela l'Eglise de France montre des signes qu'elle est déjà à l'avant-garde.

M.R. — Comment vit la Communauté juive maintenant qu'elle est sortie du ghetto. Je sais qu'il y a des écoles juives, je sais que vous vous rencontrez entre vous, d'abord pour les fêtes mais aussi peut-être par habitude ancestrale, n'y a-t-il pas crainte d'une blessure de la part des Chrétiens par ignorance ou incompréhension ou même par un certain triomphalisme qui a été cause de tant de maux ?

Chaque peuple est élu dans son domaine propre

A.A. — L'ère des lumières au 19ème siècle qui a donné la citoyenneté aux Juifs français leur a permis de sortir de leur ghetto social, géographique et économique. Le malheur c'est que le peuple juif a quitté les murs du ghetto en même temps que son esprit : c'est là que nous devons intervenir en affirmant notre différence. Ce qui impose de la connaître auparavant. La sortie du ghetto tant applaudie a eu aussi ses aspects négatifs. Il nous faut conserver le sens de notre différence, de son irréductibilité et éviter de tomber dans le triomphalisme : nous n'avons pas l'exclusivité de Dieu. Nous avons une fonction, un certain nombre de choses à dire au monde, nous avons notre place à l'intérieur de l'humanité. Chaque peuple a son rôle, nous demandons qu'on reconnaisse aussi notre rôle. Nous sommes un peuple élu dans le sens où nous avons un devoir supplémentaire, mais nous n'avons aucun droit supplémentaire. Nous demandons que chaque peuple se sente élu dans son domaine propre.

La sortie du ghetto est d'autre part très positive dans la mesure où fondamentalement elle nous permet de bâtir le terrain véritable sur lequel nous allons enfin rencontrer le Christianisme. S'il est clair que nous devons perdre un certain nombre d'habitudes ramassées au ghetto (au point de vue spirituel, théologique et religieux), nous demandons que cette lessive se passe aussi à l'intérieur du Christianisme et qu'il ait l'humilité de faire ce nettoyage à l'intérieur de ses habitudes spirituelles et sociales. Un certain nombre de préjugés tomberont d'eux-mêmes, sans que nous ayons quoi que ce soit à faire sinon de quitter le paganisme et à revenir à la mémoire biblique.

En conclusion, nous avons à œuvrer sur trois plans simultanés : les chrétiens entre eux doivent se préparer à nous rencontrer. Les juifs entre eux doivent se préparer à rencontrer les chrétiens. Enfin, les rencontres elles-mêmes doivent toujours aller à l'essentiel et à la vérité réelle des choses sans travestissements. Le dialogue véritable ne peut s'instaurer entre les chrétiens et les juifs que sur les bases de la franchise et de l'amour.

ASSOCIATION UDC

Pour mieux nous aider,

pourquoi ne pas adhérer à l'Association ?

Voir bulletin d'adhésion, page 48.

ABONNES

En 1977, il a fallu 3 rappels à 1/3 de nos abonnés pour qu'ils règlent leur abonnement...

Oubli ou négligence nous ont coûté trop cher !

Evitez-nous cette dépense anormale. Utilisez le bulletin détachable page 47.

Versez votre abonnement par retour du courrier. Merci.

Lorsque juifs et chrétiens se rencontrent...

par Yves Chevalier

Depuis une trentaine d'années en Europe et en France en particulier, ce qu'on appelle le « dialogue » entre juifs et chrétiens s'est intensifié, lié d'une part à la tragédie hitlérienne et aux concours de toutes sortes qui, en milieu chrétien, avaient tenté d'apporter un soulagement au martyre du Peuple Juif, et d'autre part au large mouvement de renouvellement de la pensée chrétienne, avec, à la base, son ressourcement à ses racines juives. Si, à l'origine, le souvenir de l'Holocauste et le sens d'une certaine responsabilité chrétienne envers les juifs ont été les principales motivations qui ont animé le chrétien à la rencontre de son frère juif — sentiments que l'on rencontre encore aujourd'hui, chez les personnes qui ont vécu cette période — il semble à l'heure actuelle que les raisons qui poussent le chrétien à vouloir dialoguer avec les juifs, se soient diversifiées, et qu'en conséquence, les lieux et les modalités des rencontres aient pris de multiples visages, susceptibles d'une invention à l'infini, selon les acteurs. Ainsi, peu à peu se développe un tissu vivant, multiforme, greffé sur les exigences de la vie de foi et qui en est une nouvelle respiration.

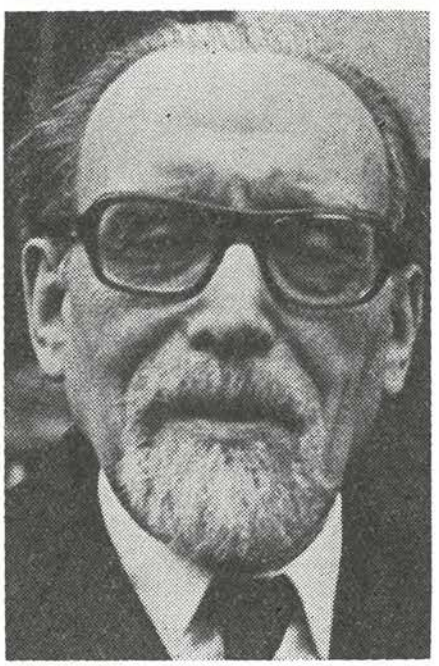
La finalité

La visée générale de toutes ces entreprises est de redresser « l'enseignement du mépris », selon la formule de Jules Isaac, pour promouvoir, par une connaissance mutuelle des Juifs et des chrétiens, un changement de mentalité nécessaire à l'instauration de nouvelles relations réciproques, dans le respect et l'authenticité de chacun. Ce renversement de mentalité du chrétien envers le Juif et du Juif envers le chrétien, qui doit remonter des siècles d'incompréhension et d'opposition souvent sanglante, ne peut se faire d'un seul coup, comme par miracle. C'est une affaire de plusieurs générations. C'est donc à un travail patient, le plus diversifié possible dans ses lieux et ses modalités, que chacun, à sa place et selon ses aptitudes, est appelé.

Il n'est pas nécessaire d'être soi-même « compétent » pour entreprendre avec d'autres cet effort. Certes, un approfondissement théologique est à la base de cette nouvelle mentalité, comme une certaine théologie était le fondement de l'ancienne. Une nouvelle théologie de l'Eglise sur Israël s'élabore, et l'on en trouvera les éléments à la fois en participant à certaines sessions et en se reportant à la littérature spécialisée. Mais les acquis sont déjà tangibles, dont on peut s'inspirer pour l'action concrète. Que ce soit la Déclaration **Nostra Aetate** de Vatican II et son complément de 1975, ou que ce soit les **Orientations Pastorales** des Evêques français de 1973 et les **18 thèses** de la Commission belge rédigées aussi en 1973, ces textes sont encore peu connus en milieu chrétien - ils le sont parfois mieux en milieu juif !

Une **connaissance mutuelle** est nécessaire. On pense souvent, parmi les chrétiens, que le Judaïsme n'est qu'une religion. C'est aussi un mode de vie, où la praxis, entée sur la croyance, est aussi importante que la croyance elle-même, et enrichit celle-ci par un enracinement dans le quotidien. C'est une véritable civilisation, dont on ne retient pas la spécificité lorsqu'on parle de « civilisation judéo-chrétienne », et qui définit les rapports de l'homme avec la nature, avec les autres hommes et avec Dieu. Mais corrélativement, les chrétiens doivent montrer à leurs frères juifs le vrai visage du Christianisme — on pense ici, particulièrement, à l'antisémitisme, malheureusement associé traditionnellement au Christianisme du fait de l'histoire, mais qui est une perversion du Christianisme authentique — sa proximité avec le Judaïsme, même si la personne de Jésus-Messie l'en sépare.

De cette connaissance mutuelle, jamais parachevée, pourra naître **l'estime mutuelle,** dans la compréhension réciproque de l'Autre en tant qu'Autre, c'est-à-dire à la fois semblable et différent. Le respect de l'Autre dans sa différence, et la solidarité avec l'Autre par-delà cette différence. Une certaine sensibilité à ce qui fait la spécificité de l'Autre, à ce qui peut le réjouir ou au contraire à ce qui peut le blesser. Une « sympathie » à l'Autre, qui est l'essence même de l'Amitié. Tout cela constitue, à terme, la finalité de ce « dialogue » dont il nous faut voir maintenant les lieux et les modalités.



Le grand rabbin Kaplan qui vient récemment de donner un émouvant témoignage de sa foi juive dans un dialogue avec son ami, l'historien Pierre Pierrard

(Col. « Les interviews » Ed. du Centurion)

Les lieux

Les lieux de rencontre possibles étant divers, il est difficile d'en tenter une classification, qui risque nécessairement d'être incomplète. Elle reste en tout cas tributaire de la documentation disponible. Disons qu'il y a des lieux qui ne sont pas, par nature, orientés vers le dialogue entre Juifs et chrétiens, tandis que d'autres ont été créés en vue de cette rencontre ; et que ces derniers peuvent rester « informels » ou au contraire s'institutionnaliser.

Les lieux périphériques

Il s'agit ici des **groupes œcuméniques** ou **charismatiques.** Si ces groupes ont pour vocation de rassembler des chrétiens de dénominations différentes, il arrive parfois que la recherche de racines communes, renvoyant nécessairement au Judaïsme, conduise ces groupes à désirer aller plus loin, soit en s'interrogeant — et si possible, en interrogeant un Juif — sur la manière juive de lire la Bible, et plus généralement, sur la manière juive de penser les rapports entre les hommes, et entre l'homme et Dieu ; soit en intégrant le Judaïsme lui-même dans la recherche œcuménique, comme partenaire à part entière, pouvant dans une certaine mesure aider à comprendre et à surmonter les divergences chrétiennes. En septembre 1975, par exemple, les participants à la réunion œcuménique des Fontaines avaient eu le sentiment que l'œcuménisme ne pourra se réaliser qu'en remontant à la première déchirure (la séparation d'avec le Judaïsme) et en étudiant ensemble la Bible, avec l'apport de la tradition juive.

On peut rapprocher de ce premier lieu, un autre qui, au départ, n'était pas non plus orienté vers la rencontre entre Juifs et chrétiens : les **cercles d'études bibliques.** Ici encore, l'approfondissement entre chrétiens, ou même entre catholiques, de la Bible, peut mener à souhaiter confronter la lecture chrétienne à la lecture juive du Livre Sacré. Certes, il n'est pas toujours possible de rencontrer des Juifs qui peuvent participer à une telle recherche commune — il n'y a pas, partout, des communautés juives — mais lorsque cela est possible, les perspectives nouvelles qu'un tel travail peut ouvrir, apportent aux participants un enrichissement bénéfique, en les faisant accéder à une compréhension plus large du texte et, partant, de leur propre vie de foi.

C'est cette même expérience que font les participants aux **Sessions d'Hébreu,** que propose le P. Maigret. Expérience plus riche encore, puisque la formule « session » met en contact pour plusieurs jours, chrétiens et juifs. Ceux-ci sont généralement peu nombreux : un ou deux, professeur d'hébreu ou conférencier. Mais, parfois après une première phase de surprise ou même d'agacement pour ceux qui ne sont pas préparés à cette rencontre, le dialogue ne tarde pas à s'engager, du fait même de la vie en commun, et est un facteur de rapprochement qui va bien au-delà de la seule compréhension tirée de l'effort de la lecture du texte dans sa langue originale.

Un autre domaine de travail, relativement peu exploré dans la perspective qui nous occupe, mérite, parmi d'autres, d'être évoqué ici. C'est le **milieu de la catéchèse** et plus largement celui de l'enseignement. On sait, en effet, qu'aujourd'hui, la catéchèse des enfants est de plus en plus confiée à des laïcs, qui ont ainsi la responsabilité d'introduire les jeunes à la vie de la foi. Or, la foi chrétienne étant indissolublement reliée à ses racines juives, il est souhaitable que les catéchistes soient au moins informés de l'état actuel du dialogue judéo-chrétien, et puissent acquérir une sensibilité aux problèmes posés par l'existence juive aujourd'hui, en Israël et en diaspora. Il est bon — et cela se fait parfois — qu'au sein des équipes de catéchistes, un approfondissement dans ce domaine soit suscité et encouragé. Cela peut venir d'en haut — témoin la récente publication par le CNER d'une brochure sur le sujet — mais cela peut aussi venir de la base, du désir des catéchistes eux-mêmes. Des expériences dans ce sens ont, ici ou là, déjà été tentées. Un travail similaire pourrait être envisagé auprès des enseignants, et particulièrement ceux d'histoire et de géographie de la classe de 6ème, qui ont à leur programme l'histoire des anciens hébreux et la naissance du Christianisme.

Les lieux spécifiques

Restent les lieux conçus et orientés vers la rencontre entre Juifs et chrétiens. Les thèmes en sont souvent spécifiquement religieux, ouvrant sur un dialogue entre les deux religions monothéistes - et de telles rencontres sont donc à mettre en parallèle avec les efforts de rapprochements entre le Christianisme et l'Islam, et même entre les trois religions monothéistes (comme c'est le cas au **Colloque** annuel à l'**Abbaye de Sénanque,** à la **Fraternité d'Abraham** que préside J. Nantet, ou encore dans le travail d'un couple islamo-chrétien, G. et H. Bayod, et leur bulletin « Dialogue »). Dans l'esprit des **« Orientations et suggestions pour l'application de la Déclaration Nostra Aetate »** de janvier 1975, ces lieux spécifiques permettent aux chrétiens non seulement de « mieux connaître les composantes fondamentales de la tradition religieuse du Judaïsme », mais aussi d'apprendre « par quels traits essentiels les Juifs se définissent eux-mêmes dans leur réalité religieuse vécue ».

Groupes informels et groupes institutionnalisés permettent un tel travail. Ici, un minimum de participation juive est nécessaire, ce qui, du moins dans nos contrées d'Europe — à la différence de ce qui peut se faire en Israël — réduit quelque peu les possibilités. Mais l'expérience montre que lorsque les bonnes volontés existent, existent aussi les possibilités de rencontre. On citera, comme exemple, le **groupe informel** qui, il y a quelques années, s'est créé au sein d'un lycée du Nord de la France, où professeurs juifs et professeurs chrétiens se sont rencontrés pour échanger leur mutuelle expérience. Ou encore les rencontres, dans un grand ensemble de la région parisienne, entre familles juives et familles chrétiennes. Il est souvent difficile de connaître l'existence même de telles rencontres, dans la mesure où leurs promoteurs se veulent en dehors de tout mouvement, et refusent toute institutionnalisation. Mais, signes d'un nouveau climat et de nouvelles préoccupations, ces groupes peuvent permettre aux uns et aux autres, dans des cadres très divers — profession, quartiers — de ne plus s'ignorer, mais de réfléchir ensemble sur des problèmes communs.

Les **Sessions d'études,** qui se sont développées depuis quelques années, sont maintenant quasi-institutionnalisées, même si elles ne se rattachent pas toujours formellement à un mouvement constitué. Elles ont lieu soit pendant la période estivale — **Semaine d'Etude juive de Sénanque,** animée par le P. Maigret ; **les « Avent »** animés par un groupe rennais ; **« Le Chatelard »,** par le groupe « juifs-chrétiens » de Grenoble — soit à d'autres périodes de l'année — « Rencontres du Bec », organisées par **Eglise et Monde Juif** et **SIDIC-Paris** à l'automne et au printemps. Autour d'un thème : l'Alliance, le Sacrifice d'Abraham, la prière juive, le Shabbat . . . chrétiens et juifs se rencontrent dans un échange à la fois formel et informel, pendant plusieurs jours. Conférences et groupes de travail alternent, dans un climat amical et fraternel. Le public est nécessairement limité, ne serait-ce que par les possibilités d'hébergement ; s'il se renouvelle partiellement, il est aussi partiellement stable d'une session à l'autre, ce qui permet une connaissance personnelle et des amitiés qui se prolongent au-delà. L'une des originalités des « Rencontres du Bec » — qui n'ont malheureusement plus lieu à l'Abbaye du Bec-Hellouin — est qu'elles sont préparées, du moins pour les participants de la région parisienne, ainsi que de Rennes et de Grenoble, par des groupes de travail qui se réunissent deux ou trois fois dans le mois qui précède la session.

Les lieux permanents

Ailleurs, le dialogue judéo-chrétien prendra la forme d'un groupe de rencontre institutionnalisé et permanent, fait d'échanges entre Juifs et chrétiens, de participation chrétienne à la vie juive comme dans le groupe « juifs-chrétiens » de Grenoble, de réflexion en commun sur ce qui unit et ce qui divise les deux communautés. Depuis dix ans, un patient effort d'approfondissement est accompli par le Centre d'études judéo-chrétien **Siloé,** à Paris, qui, mensuellement pendant l'année — avec, en plus, depuis deux ans, une session d'une semaine au printemps — poursuit ses cycles de « Connaissance du Judaïsme ». Petit groupe de recherche à l'origine, Siloé a pris peu à peu de l'extension, émigrant dans une salle plus grande pour ses conférences. Comme leur énoncé l'indique, ces cycles ont pour but de fournir une information, donnée par des spécialistes, sur tous les aspects du Judaïsme : Bible, Tradition juive, mais aussi problèmes contemporains. Les textes de ces conférences ne sont malheureusement pas publiés, ce qui en limite l'audience.

C'est à un travail similaire, quoique se situant à un niveau plus universitaire, que se consacre l'**Institutum Judaicum** de Bruxelles, sous la direction du Rabbin A. Guigui : groupes de travail (francophone et néerlandophone) biblique et talmudique ; colloque annuel ; cycle de conférences afin de développer en Belgique l'intérêt pour les relations judéo-chrétiennes. Travail difficile, parce que moins avancé qu'en France, mais qui s'appuie à la fois sur la « Commission catholique belge pour les relations entre chrétiens et juifs », et sur le « Consistoire central des Israélites de Belgique », et qui se poursuit en étroite collaboration avec le **SIDIC-Bruxelles,** Service d'information et de documentation animé par les Sœurs de Notre-Dame de Sion. On retrouve de tels centres à Lille, Marseille et surtout Paris, où une action en profondeur est menée depuis déjà plusieurs années.

L'Amitié Judéo - Chrétienne de France

Parmi les lieux de rencontre institutionnalisés, il faut encore citer **l'Amitié Judéo-Chrétienne de France.** Ce mouvement, fondé autour de Jules Isaac en 1948, dans la ligne à la fois de son **Jésus et Israël** et de la réunion de l'été 1947 de Seelisberg, dont les conclusions servirent de charte à l'Amitié Judéo-Chrétienne, a cherché à susciter, à Paris et en province, des groupes de rencontre dont l'autonomie interne, à l'intérieur du cadre créé par la Fédération, permet l'adaptation à chaque situation particulière, et qui leur donne donc une physionomie propre. Il y a, aujourd'hui, un peu plus d'une vingtaine de groupes en France, certains ayant déjà près de trente ans, d'autres étant encore en cours de formation. Si l'activité principale reste l'organisation de conférences publiques, suivies d'un débat, d'autres formules — cercle d'étude, activités diverses au sein du groupe ou vers l'extérieur — ont pu, ici ou là, être expérimentées et prendre racine. Par ailleurs, au niveau national, la Fé-

Le cardinal Bea et le pasteur Boegner qui furent des artisans du rapprochement judéo-chrétien

dération engage, dans certains cas, des actions collectives qui peuvent de ce fait avoir un grand retentissement. L'effort, à l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, vise d'abord le milieu chrétien, pour qu'il acquière une connaissance et une sensibilité plus justes du Judaïsme et des Juifs d'aujourd'hui ; mais il est aussi orienté vers le milieu juif, afin qu'il apprécie mieux, malgré l'asymétrie des deux positions, le sens de l'évolution actuelle de l'Eglise à laquelle il peut apporter beaucoup, et qu'il se solidarise avec le Christianisme dans un affrontement commun au monde moderne. L'appartenance à l'Amitié Judéo-Chrétienne, en tant que mouvement lié à l'Organisation internationale qui fédère les associations de quinze pays, donne à chaque groupe, par-delà son autonomie, une assise plus large, lui permettant — par exemple dans la lutte contre l'antisémitisme — une efficacité plus grande. On sait aussi que l'Amitié Judéo-Chrétienne de France publie une revue, mensuelle, depuis trois ans **« Sens »**, qui tente de mettre à la disposition d'un large public, particulièrement là où la création d'un groupe ne paraît pas possible dans l'immédiat — mais la revue sert aussi de bulletin de liaison entre les groupes existants — une information et des éléments de réflexion sur le dialogue judéo-chrétien.

Les modalités

Parlant des « lieux » — et on aurait pu en évoquer d'autres — on a déjà été amené à parler des modalités, et de leur diversité. Pourtant, on est loin d'avoir épuisé le sujet. Car ici, toutes les formules, toutes les innovations sont possibles : elles dépendent des personnes qui les prennent en charge. Règne du bénévolat — avec ses avantages au niveau des motivations, ses inconvénients au niveau des disponibilités — la rencontre entre Juifs et chrétiens peut se développer selon la sensibilité de chacun, et il serait préjudiciable d'en enfermer la spontanéité dans des modèles trop contraignants. Elle naît d'un désir qui sait se faire partager, et trouve ses modalités dans l'expérience même. Il semble cependant qu'elle doive recevoir un minimum de structuration pour pouvoir perdurer.

A la naissance d'une action, il y aura **comme une étincelle.** Ce sera ici un membre d'une équipe biblique qui comprendra d'abord, convaincra les autres ensuite, que l'appui d'un Juif, rabbin ou non, et la connaissance de sa propre lecture du Texte, enrichira l'approfondissement de la foi chrétienne que l'on poursuit. Ce sera, ailleurs, à l'exemple de cette institutrice en retraite profondément offusquée d'une campagne antiisraélienne dans sa ville, une série de démarches auprès des quelques autorités religieuses locales d'abord, auprès des commerçants juifs alentour ensuite, qui amorcera la naissance d'un groupe, lorsqu'une équipe pourra prendre le relais. Ce sera, ailleurs encore, une participante à un voyage judéo-chrétien en Israël, organisé par l'Amitié Judéo-Chrétienne de France qui, ne voulant pas que cette expérience unique en son genre retombe sans suites, saura susciter avec quelques amis la création d'un groupe. Il faut aussi savoir **saisir les occasions** proposées par les communautés ou certaines institutions juives. Ce n'est pas par hasard, par exemple, que les animateurs du Colloque annuel des **Intellectuels juifs de langue française** invitent des personnalités chrétiennes à prendre la parole.

La création d'un groupe

Lorsqu'il s'agira de **se greffer sur un groupe déjà existant,** comme c'est le cas des groupes d'étude biblique ou des groupes œcuméniques, et de développer au sein même des activités du groupe, la nouvelle dimension judéo-chrétienne, les problèmes rencontrés ne seront pas insurmontables. Même s'il est évidemment souhaitable alors de faire appel à un Juif — qui n'a pas besoin d'être rabbin, nombre de Juifs « laïcs » étant versés dans les sciences juives — on pourra même, à la limite et si cela est absolument impossible, se passer de ce concours extérieur, et en participant soi-même à des sessions d'études, en approfondissant par ailleurs la littérature qui existe sur le sujet, introduire cette nouvelle dimension dans les préoccupations du groupe. Un concours occasionnel — la venue d'un spécialiste — apportera ensuite un complément nécessaire.

On peut signaler ici qu'outre la revue **« Sens »** de l'Amitié Judéo-Chrétienne, il existe d'autres revues qui traitent du rapprochement entre juifs et chrétiens, comme la revue **« Rencontre, Chrétiens et Juifs »** animée par le P. Braun, ou la revue internationale **« Sidic »**, dont il existe une édition française. Mais il ne faut pas oublier non plus les ressources qu'offrent les émissions religieuses de la télévision, particulièrement **« A Bible ouverte »** et **« La Source de Vie »** et de la radio : **« Ecoute Israël ».** Ni les possibilités des Centres d'études juives, comme le **Centre Rachi** ou l'**Institut International d'Etudes Juives** de la rue Servandoni (pour ne citer que les centres parisiens). Au niveau universitaire, il convient de signaler le cycle d'études proposé conjointement par **Sidic,** le **Centre Istina, N.-D. de Sion et l'Institut catholique,** destiné plus particulièrement aux chrétiens, et le département de **langues et civilisations hébraïques** de l'Institut des Langues Orientales.

Lorsqu'il s'agit de **créer un nouveau groupe,** le travail, l'expérience le prouve, ne peut, par sa nature même, être solitaire, même si une seule personne peut en être à l'origine. Ici, dès que l'on veut dépasser les seules relations interpersonnelles, il faut qu'une équipe interconfessionnelle puisse se constituer, même si elle n'est pas formellement instituée. Une équipe de cinq ou six personnes — parfois plus, bien qu'assez vite elle devienne trop lourde ; parfois moins, mais alors l'échange au sein du noyau se rétrécira, et les tâches matérielles retomberont sur les épaules d'une seule personne — pourra alors proposer des activités. Selon que l'on voudra restreindre celles-ci à un petit groupe ou les ouvrir à un large public — étant entendu que même « large », il ne pourra prétendre, sauf exception, à être nombreux, du fait même qu'il doit avoir un minimum de préoccupations spirituelles — la marche à suivre sera nécessairement différente. Entre aussi en considération la situation locale : il est en effet parfois difficile de trouver sur place ou dans la région proche, lorsqu'il s'agit d'une petite ville, les compétences nécessaires au maintien d'une activité régulière, et il peut aussi être difficile — et onéreux — de les faire venir d'ailleurs.

Divers types d'activités

Certains groupes peuvent fonctionner avec **quelques spécialistes,** qui dialoguent en public — devant le groupe ou devant un auditoire plus large. Un juif, un catholique, un protestant, un orthodoxe s'il y en a, disent alors ce qu'est le point de vue de leur tra-

dition respective sur le thème retenu. On a vu ainsi, à Paris même, un groupe d'Amitié Judéo-Chrétienne fonctionner selon ce schéma, avec un rabbin, un prêtre et un pasteur, pendant plusieurs années. Un autre groupe, de la région parisienne, se réunit habituellement autour des représentants des quatre confessions. Le thème retenu peut être biblique ou théologique ; il peut avoir trait aux traditions — morales, liturgiques . . . — des diverses confessions ; il peut encore être suscité par l'actualité, cela a été le cas lors de la publication des documents officiels de l'Eglise catholique sur les relations avec le Judaïsme ou lors de certains événements auxquels l'Etat d'Israël a été affronté. Ainsi, avec un même « trio » ou un même « quatuor », un travail d'approfondissement peut se poursuivre de réunion en réunion, relayé par des débats et, si le groupe n'est pas trop étendu, par des relations interpersonnelles entre les participants.

D'autres préfèrent la **grande conférence,** même si cette préférence n'est pas exclusive et se combine avec d'autres modes d'action. La conférence, surtout si la personne à qui on fait appel a quelque notoriété, a l'intérêt d'attirer souvent un public que rebuterait la participation à des groupes plus réguliers. Si la conférence, du soir généralement — mais certains groupes d'Amitié Judéo-Chrétienne l'ont mise en fin d'après-midi — subit la concurrence de la télévision, et est quelquefois récusée par les personnes âgées, elle reste cependant un moyen privilégié de propager des idées qui pourront ensuite faire évoluer les mentalités. Elle permet aussi d'aborder tous les sujets, religieux mais aussi profanes, comme la littérature israélienne d'aujourd'hui ou le problème palestinien.

Mais d'autres activités peuvent encore être envisagées. Une expérience, actuellement en cours et dont il est trop tôt pour tirer les conclusions, peut être citée ici : l'idée est de réunir un petit nombre de personnes intéressées **autour d'un texte** ou d'un livre, qui peuvent aussi bien être religieux que profanes ; les participants se doivent de prendre auparavant connaissance du texte choisi. La présence d'une « autorité » religieuse n'est pas alors indispensable, à moins que le groupe ne le souhaite. Il s'agit, en somme, d'un groupe autogéré qui détermine lui-même son plan de travail, le rattachement à un mouvement plus vaste ne lui apportant alors qu'un ancrage institutionnel.

En conclusion de cette courte présentation nécessairement incomplète, on peut ajouter qu'un paradoxe de cette rencontre entre Juifs et chrétiens, contrairement à ce que d'aucuns ont pu craindre et même craignent encore, mais que l'expérience de près de trois décennies d'Amitié Judéo-Chrétienne atteste, c'est que, dans le dialogue et par son exigence d'authenticité, **le Juif devient plus Juif et le chrétien plus chrétien.** Parce que le dialogue pose chacun soit en tant que Juif, soit en tant que chrétien, et que chacun est appelé à rendre compte de sa foi à l'autre.

LES JUIFS D'URSS

par François Thonier

Les juifs soviétiques constituent la deuxième communauté juive du monde. Elle compte près de 3 000 000 de membres. Sous les tsars, les pogroms dispersaient les shtetl. Aussi, les intellectuels juifs ont participé nombreux à la révolution. La suppression des discriminations ethniques et religieuses décrétée par le gouvernement provisoire et confirmée par les bolcheviks, donna aux Juifs de Russie la liberté et renforça leurs organisations. Pourtant, en 1928, il ne restait que deux organisations sionistes et Staline les liquida ; en même temps, il développa tout un système social et culturel pour intégrer les masses juives ; on interdit l'hébreu mais on développa le yiddish. La révision de Krouchtchev a donné le signal d'une nouvelle et plus intense persécution religieuse. Celle-ci a utilisé l'antisémitisme le plus stupide.

La culture juive tendait à disparaître : Moscou, Kiev qui comptent chacune environ 300 000 Juifs ne disposent plus que d'une seule synagogue, et sous quelle surveillance policière et du parti !

La guerre des six jours en Israël a eu un écho jusqu'au fond de l'U.R.S.S. : depuis 1970, les demandes de visas pour Israël se sont multipliées jusque dans les Républiques d'Asie. Beaucoup les attendent toujours, cependant que 150 000 Juifs soviétiques sont sortis d'U.R.S.S., la plupart vers Israël. Mais ceux qui attendent, les « refuseniks » sont victimes de toutes les vexations, évictions de poste de travail, de l'école, du parti, intimidations variées, péages divers, interrogatoires policiers ou judiciaires, isolement de tout l'entourage, parfois séparation des membres d'une même famille sous divers prétextes, jugements dans une langue inconnue de l'accusé (en Asie), interdiction d'apprendre ou de professer le yiddish et l'hébreu, emprisonnement ou internement en « hôpital » psychiatrique des plus actifs. Les visas accordés aux plus gênants, les plus bruyants, les mieux soutenus à l'étranger, les multiplient si bien que les plus assimilés se réveillent et demandent à partir. En attendant, beaucoup utilisent les fêtes et les commémorations pour manifester, soit pour les droits de l'homme, soit pour une culture juive, et les intellectuels licenciés réapprennent l'hébreu et en donnent des leçons ; le samizdat, jamais tari, ressurgit partout, l'appui aux dissidents de toutes origines s'affermit.

L'attachement à la terre russe, si traditionnel, s'exprime maintenant dans l'aliya (montée en Israël). Les plus grandes difficultés d'informations sur ce pays favorisent l'exaltation d'une sorte de mythe d'Israël. Or, il est clair qu'un Juif soviétique moulé dans le régime depuis son enfance, connaît finalement de grandes difficultés d'insertion en Israël où il faut tout apprendre et recommencer : l'état hébreu organise l'accueil, le logement, les cours de langue, mais les seuils psychologiques sont durs à franchir. Et ceux qui ont si durement peiné pour sortir d'U.R.S.S. sans jamais emmener avec eux toute leur famille, leurs amis, pas même toujours leur époux ou épouse, ont encore des années d'acclimatation et souvent de lutte très dure pour la vie à connaître en Israël.

Les Juifs d'U.R.S.S. sont aujourd'hui les révélateurs d'une situation qui leur est largement commune avec les chrétiens ; ils appellent à l'aide et tous les occidentaux peuvent valablement apporter leur soutien. Dans un régime à parti unique, la recherche de la liberté peut profiter à tous, Juifs et non Juifs. L'importance de la communauté juive soviétique et la nature de sa lutte la met au cœur du peuple juif tout entier.

On peut penser que le soutien aux Juifs soviétiques est aujourd'hui l'un des meilleurs terrains de collaboration pratique des chrétiens et des Juifs au-delà des options politiques.

On peut s'adresser pour cela :

- *Au Conseil National Français pour la protection des droits des Juifs en U.R.S.S.*
- *A la bibliothèque juive contemporaine, 23, rue de Cléry, 75002 PARIS.*
- *Au Secrétariat du parrainage des comités de soutien aux Juifs d'U.R.S.S., 27 bis, Quai A.-France, 75007 PARIS.*
- *Au Comité Féminin de soutien aux Juifs d'U.R.S.S., 6, rue de la Folie-Méricourt, 75011 PARIS.*
- *Ainsi qu'aux grands organismes internationaux comme Amnesty International, l'ACAT . . .*

Au Centre « Les Fontaines » à Chantilly :

LA RENCONTRE DES JUIFS ET DES CHRÉTIENS

(SIDIC - Eglise et Monde juif - P.B. Dupuy, o.p.)

Du vendredi 2 juin (à 19 h) au dimanche 4 juin (à 17 h) : Recherche d'une meilleure connaissance réciproque.

Demandez le programme au Secrétariat **« Les Fontaines », 60500 CHANTILLY.**

CE QU'UN CHRÉTIEN DÉCOUVRE EN FAISANT DE L'HÉBREU

par Jean-Marc Pasquier
et J.-P. Van Deth

Fait pratiquement unique dans l'histoire, une langue qui n'était plus parlée depuis près de vingt siècles est redevenue une langue vivante. Ce « miracle », fruit de l'audace des inventeurs de l'Etat Juif, devenu aujourd'hui Israël, n'est pas sans conséquences ni sans signification. Langue de la Bible, l'hébreu est aussi la langue d'un peuple qui, aujourd'hui, y exprime à la fois toute son actualité, toute sa mémoire et toute son espérance.

Que des chrétiens apprennent l'hébreu, le fait n'est pas absolument nouveau : saint Jérôme, par exemple, avait suivi les leçons d'un rabbin pour être en mesure d'effectuer sa monumentale traduction de la Bible, la Vulgate. Plus près de nous, Calvin avait, lui aussi, compris la nécessité d'aller à l'original pour pouvoir expliquer et commenter les Ecritures. Mais ce qui est plus neuf, c'est que des non spécialistes, des laïcs, apprennent l'hébreu. Or, ils sont de plus en plus nombreux. Pourquoi ?

Trois raisons, au moins, semblent pouvoir être avancées : la première est évidemment le souci de remonter au-delà des traductions, au texte biblique lui-même. Le génie hébraïque est si profondément différent de ceux des langues latines, slaves ou anglo-saxonnes qu'aucune traduction, si exacte soit-elle, ne peut restituer la pleine saveur des Ecritures. Bien des fois, la transposition dans nos langues pourra même conduire à de véritables contresens, sinon de la part du traducteur, du moins dans l'esprit de son lecteur ou de son auditeur. En voici un exemple particulièrement clair : On sait que les Juifs ne prononcent jamais le nom de Dieu qui, en hébreu, s'écrit YHWH. Ce mot, que les Bibles anciennes transcrivaient par erreur JEHOVAH est souvent écrit aujourd'hui sous la forme Yahvé. D'une façon ou de l'autre, la tentative de prononciation est non seulement sacrilège pour un Juif, mais surtout parfaitement inutile. Car l'important est de savoir ce que ce nom signifie, c'est-à-dire comment Dieu se révèle. Or, aucune traduction ne peut dire que les lettres YHWH peuvent se référer aussi bien à la racine HYH, du verbe **être**, qu'à la racine HWH du verbe **souffler**. Dans le premier cas, le nom de Dieu évoque « celui qui n'est pas seulement présent n'importe comment ni n'importe où, mais à chaque moment du présent, à chaque place où on le trouve » (Martin Buber). Dans le second, c'est le Dieu Autre qui est indiqué, spirituel et créateur.

Une seconde raison d'apprendre l'hébreu tient à l'impossibilité, que l'on commence à découvrir aujourd'hui, de lire la Bible sans se référer en même temps à la tradition juive la plus ancienne, telle qu'on en trouve l'écho dans les commentaires talmudiques et rabbiniques. Or, cette tradition n'est pas seulement rédigée en hébreu mais surtout elle ne peut être comprise que si l'on peut suivre les explications qu'elle donne sur le vocabulaire ou même sur la syntaxe du texte hébraïque. Ainsi par exemple, en lisant dans le lectionnaire liturgique le passage de Exode XVII : 8-13 et en le comparant à l'original hébreu, la distance apparaît si grande qu'on pourrait presque se demander s'il s'agit bien dans les deux versions du même texte :

Au pupitre le lecteur lit : « Les Amalécites survinrent ». Or, le texte hébreu est au singulier. Pourquoi ? Pour suggérer qu'il ne s'agit pas tant de s'attarder sur l'attaque d'un peuple particulier, que de réfléchir sur l'assaut du Mal : Amalec, l'ancêtre d'Haman dans le livre d'Esther. Amalec représente donc le Mal personnifié, beaucoup plus qu'un peuple **particulier.**

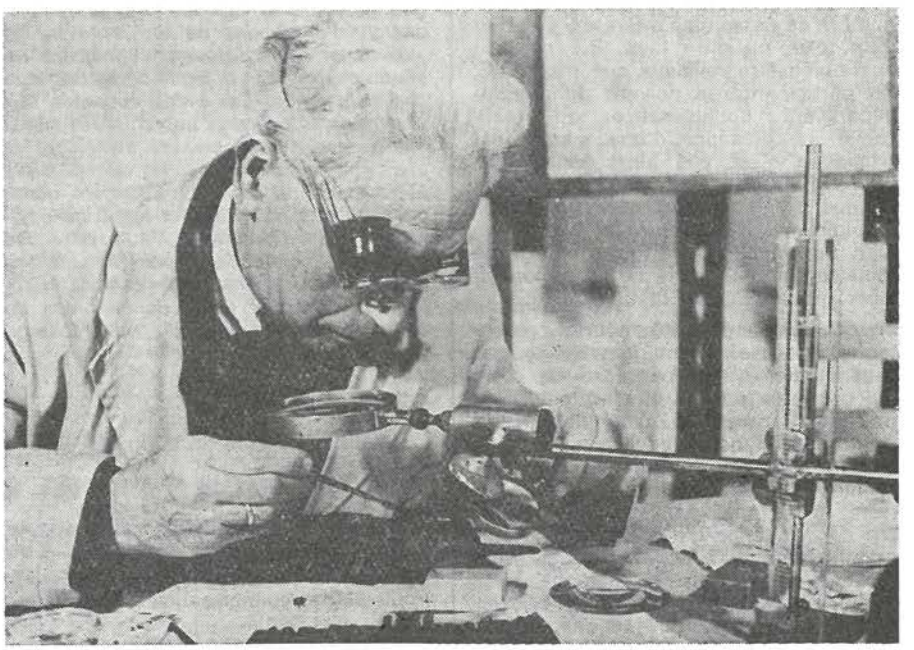
Or, s'aidant de la Tradition juive, le traducteur du Lectionnaire n'aurait pas commis l'erreur de transposer ce terme singulier (Amalec) au pluriel (Amalécites). Ayant commis l'erreur, il donne à penser qu'il s'agit d'un combat de peuple à peuple, un de ces multiples combats qui ne cessent de se renouveler dans l'histoire des **hommes.**

Or, la suite de la traduction, dans son ensemble, va se ressentir de cette erreur de perspective et la signification du texte s'en trouver affaiblie.

Au v. 9 « choisis pour nous » devient simplement « choisis ».

Du nom de Josué dont l'hébreu donne immédiatement le sens (Dieu sauve), l'auditeur risque de ne retenir qu'un nom commun.

Toujours dans le même verset, il n'est pas dit non plus — comme peut le laisser entendre la traduction — qu'Israël (ou Amalec) est « LE plus fort ». Il est seulement dit que, à tour de rôle, l'un des deux est « plus fort », indiquant par là que non seulement les jeux ne sont pas faits, mais qu'il ne s'agit pas d'un rapport de force en vue d'une hégémonie de l'un sur l'autre. Cette



Savant juif penché sur des fragments d'Ecriture Sainte

DOSSIERS UDC ENCORE DISPONIBLES

N° 21	*Le Renouveau Charismatique*	6 F
N° 22	*Le P. Portal*	6 F
N° 23	*Cardinal Mercier*	6 F
N° 26	*Marie*	7 F
N° 27	*Demain . . . Quelle vie, quelle unité ?*	7 F
N° 28	*Prière pour l'Unité*	8 F

nuance est renforcée par le fait que la racine du mot LaHeM - combattre peut être rapprochée de celle du mot LeHeM-pain. Il s'agit donc du combat de la survie du plus pauvre, qui, ayant déjà échappé, par miracle, à la puissance écrasante de MiTSRaIM (terme désignant une somme d'angoisses avant de désigner la terre d'Egypte), risque d'être à nouveau anéanti : précisément il ne le sera pas ! Mais on comprend mieux pourquoi lorsqu'on fait l'effort d'entrer dans le texte original.

La traduction nous dit encore que les mains de Moïse demeurèrent « levées » alors que la racine EMouNaH indique clairement que le dénouement est suspendu à la fidélité dans la foi de l'homme fatigué ; fidèle ténacité « jusqu'au coucher du soleil », dit encore le lectionnaire, alors que la racine suggère la sortie du soleil, son surgissement, donc son lever, en référence au fait que les victoires du Seigneur sont accordées au terme de longues heures de lutte dans les ténèbres, au petit matin.

En conclusion, l'auditeur pressé risque d'émerger de cette lecture, énoncée dans un cadre liturgique, avec le sentiment désagréable qu'on lui a fait perdre du temps à écouter un récit guerrier parmi d'autres. Ce sentiment peut être renforcé si celui qui est chargé de l'homélie n'est parti lui-même que de la traduction du texte pour en parler. Seule l'écoute conjuguée de l'original hébreu et de la tradition juive à son sujet permet de découvrir en ce passage du livre de l'Exode un moment capital de la Révélation, une parole qui s'adresse, au-delà du temps, à tout homme en quête de Dieu.

Et puis reste une troisième raison d'apprendre l'hébreu, qui est aussi bien la première : c'est qu'il n'y a pas d'amour qui ne cherche à se traduire en paroles, pas d'approche de l'autre qui ne soit aussi une écoute, pas de rencontre qui puisse admettre ne fusse que la possibilité d'un malentendu. Voilà ce qu'un chrétien peut découvrir chaque jour en progressant dans la langue hébraïque. Voilà qui me paraît essentiel en ce temps où ce ne sont plus des individus seulement mais des peuples qui se retrouvent.

ALERTE

Au 1er mars 1978, 3 abonnés sur 5 n'ont pas encore réglé leur abonnement...

Etes-vous du nombre ?

Si oui, hâtez-vous, faites en sorte que les prochains numéros d'U D C puissent paraître !

LE MONDE PROTESTANT ET LE JUDAISME

par Ake Skoog

L'histoire des relations entre protestants et Juifs est bien moins tendue et moins dramatique que celle qui lie — ou plutôt sépare — les Eglises orthodoxes et catholique romaine au monde juif. Si le Judaïsme pouvait admettre une certaine parenté avec l'une ou l'autre des confessions chrétiennes, c'est très probablement des protestants qu'il se sentirait le plus proche. Des raisons à la fois historiques et théologiques expliquent cette situation. D'un point de vue historique, on relève en particulier ce simple fait que protestants et Juifs ont souvent dû partager le triste sort d'être des minorités mal aimées et opprimées. Théologiquement, la spiritualité protestante s'enracine dans l'Ecriture et donc dans la Bible hébraïque que tous lisent et connaissent. Il en résulte chez les protestants un respect et un amour presque instinctif du peuple juif, « peuple de Dieu », « frères de Jésus », etc.

On ne saurait dire pour autant que les rapports entre protestants et Juifs aient toujours été chaleureux et amicaux, ni que le poison de l'antisémitisme ait épargné le monde protestant (l'Allemagne des années trente était en majorité protestante !). Tout comme l'Eglise catholique, le monde protestant n'a véritablement commencé de s'approcher du Judaïsme qu'après la fin de la deuxième guerre mondiale. Le dialogue judéo-protestant en est donc à son tout premier stade. Beaucoup pensent même qu'il est plus difficile au monde protestant qu'à l'Eglise catholique de s'engager pleinement dans cette rencontre. On note par exemple qu'il est plus rare de trouver du côté protestant des déclarations aussi « spectaculaires » que le décret conciliaire « Nostra Aetate », les « Orientations pastorales » du Comité épiscopal français ou les « Orientations » du Vatican. De semblables « repères » existent pourtant.

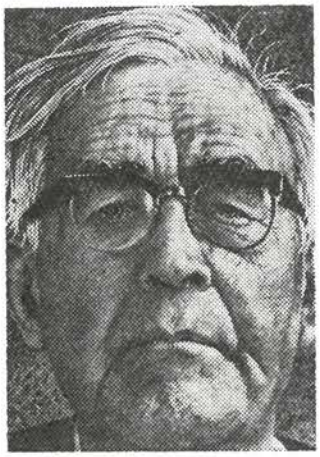
De même que l'Eglise et le peuple juif ne sont pas des entités strictement comparables — et c'est là, sans doute, la première des leçons que l'Eglise ait tirée du dialogue judéo-chrétien nouvellement instauré — de même ne peut-on pas non plus mettre sur le même plan Eglise catholique romaine et « Protestantisme ». Ainsi est-il tout à fait erronné d'établir une quelconque équivalence entre le Vatican et le Conseil Œcuménique des Eglises : le C.O.E. n'est pas une autorité qui s'imposerait aux Eglises (supra-ecclésiale) et son rôle n'est pas de définir la théologie du monde protestant. Les documents officiels des assemblées générales du C.O.E. ne fournissent donc pas d'éléments qui permettraient d'émettre une opinion sur les relations entre le peuple juif et le monde protestant. Plus révélateurs, de ce point de vue, sont les documents d'études élaborés avant les Assemblées et les déclarations de certaines Eglises nationales. Une dernière réserve doit encore être faite : le monde protestant dont nous avons parlé jusqu'ici est essentiellement le monde protestant occidental. Les Eglises d'Afrique et d'Asie ne se sont, en fait, pas encore intéressées à la rencontre ou au dialogue avec le Judaïsme, bien que le C.O.E. essaye actuellement d'éveiller leur intérêt pour ce dialogue.

Prises de positions du C.O.E.

Il est un point, cependant, sur lequel les déclarations du C.O.E. peuvent être considérées comme véritablement représentatives de l'opinion protestante prise dans son ensemble : il s'agit de la condamnation claire et nette de l'antisémitisme que l'on trouve formulée dès la première Assemblée générale du C.O.E., à Amsterdam (1948) : « L'antisémitisme est un péché à la fois contre Dieu et contre l'homme ». Plus encore, diverses déclarations ultérieures du C. O.E. et d'autres organisations esquissent une sincère confession des péchés dans la ligne de celle-ci, que l'on trouve déjà dans la déclaration d'Amsterdam : « Nous devons confesser en toute humilité que nous avons trop souvent négligé les devoirs de l'amour chrétien, et même ceux de la simple justice sociale, à l'égard des Juifs (...). Dans le passé, les Eglises ont contribué à présenter les Juifs comme les seuls ennemis du Christ, ce qui a renforcé l'hostilité de la société séculière à leur égard ». En 1961, l'Assemblée générale de la Nouvelle Dehli rejeta l'une des principales sources de l'antisémitisme chrétien : le mythe selon lequel le peuple juif serait collectivement coupable de la mort de Jésus : « Dans l'enseignement religieux chrétien, les événements historiques qui ont conduit à la crucifixion ne doivent pas être présentés de manière à faire endosser au peuple juif d'aujourd'hui des responsabilités qui reposent sur notre humanité tout entière et non sur une seule race ou communauté. Des Juifs ont été les premiers à accepter Jésus et les Juifs ne sont pas les seuls à ne pas le reconnaître ».

Eléments d'une théologie protestante sur Israël

Si donc on peut parler d'un consensus protestant en ce qui concerne la lutte contre l'antisémitisme, force est bien ensuite de constater des divergences lorsqu'on en vient aux relations judéo-



Karl Barth qui a contribué au rapprochement entre le monde protestant et le judaïsme

chrétiennes. Faute de pouvoir la résumer en quelques lignes, nous voudrions du moins donner quelques indications sur les éléments communs d'une théologie protestante concernant Israël.

Cette théologie est actuellement de plus en plus marquée par la rencontre réelle entre Juifs et Chrétiens. Le langage lui-même a changé depuis Amsterdam dont la déclaration inaugure sans doute quelque chose de nouveau mais clôt peut-être encore davantage la fin d'une époque : d'une très longue époque pendant laquelle l'Eglise s'était prononcée sur ses raports avec le Judaïsme sans avoir de contacts vivants avec le peuple juif. On ne saurait pourtant négliger le fait que l'intention déclarée de l'Assemblée d'Amsterdam était de rappeler aux Eglises-membres que leur principale responsabilité envers les Juifs était l'évangélisation et la mission. Si, par exemple, elle condamne l'antisémitisme, c'est d'abord parce qu'il est un obstacle à l'évangélisation des Juifs. De ce point de vue, il faut bien reconnaître qu'à Amsterdam, c'est encore l'Eglise du monologue qui parle.

Aujourd'hui, trente ans après, la théologie protestante a profondément évolué. Partout maintenant nous pouvons constater une réelle prise de conscience du rôle du peuple juif dans le plan de salut de Dieu et la reconnaissance du fait que ce rôle n'est pas terminé avec la venue du Christ. Il en résulte que ce qui était impensable à Amsterdam est pratiquement devenu aujourd'hui une évidence ; comme le montre une importante étude du C.O.E. (le « Document de Bristol » - 1967), la relation entre Chrétiens et Juifs n'est plus à sens unique : « De nombreuses Eglises s'aperçoivent aujourd'hui que la confrontation avec les Juifs est essentielle (. . .), le peuple juif est toujours utilisé par Dieu et il a une signification propre en ce qui concerne l'Eglise ». N'est-ce pas là, en d'autres termes, la pensée bien connue de Karl Barth ? « La question décisive n'est pas : que peut être la Synagogue juive sans Jésus-Christ ? mais bien : qu'est-ce que l'Eglise aussi longtemps qu'elle a en face d'elle un Israël qui lui est étranger et qui s'oppose à elle ? ». Peu à peu, le monde protestant devient conscient de ce que l'écoute du Judaïsme peut « mener à un enrichissement et une clarification de notre propre foi » et que « l'Eglise ne doit pas manquer d'admettre et candidement avouer qu'elle a besoin de parler avec les Juifs. Un tel dialogue transmettrait des connaissances du Dieu de la Bible acquises par une longue pratique et aiderait chaque chrétien à découvrir plus profondément sa propre identité ». (Conseil des Eglises évangéliques en Allemagne, 1975). Ces textes suffisent à montrer l'énorme changement qui s'est produit par rapport à la théologie antérieure pour laquelle le Judaïsme vivant n'était plus qu'une curiosité théologique incompréhensible, une branche séchée, une relique morte.

La fin du « prosélytisme »

Cette ouverture nouvelle, cette volonté de se mettre à l'écoute, n'exclut pas que le monde protestant cherche à définir en même temps la responsabilité du témoignage chrétien face à Israël. Un débat n'a pas cessé de se dérouler depuis la dernière guerre au sujet de la forme de ce témoignage. « Mission ou/et dialogue » fut pendant longtemps la façon de poser le problème. L'accord, aujourd'hui, s'est plus ou moins fait pour reconnaître qu'il est impossible d'opposer mission et dialogue alors qu'ils ne sont que les deux faces d'un même témoignage. Encore faut-il noter que la notion de témoignage s'est elle-même dégagée de toute empreinte triomphaliste. Si toute forme de « prosélytisme » — au sens péjoratif du mot — est aujourd'hui rejetée, il reste que chaque croyant, Juif aussi bien que Chrétien, se trouve renvoyé à sa propre vocation de rendre compte de sa foi. Pour être honnête, il faut cependant avouer que le monde protestant reste partagé : aussi bien en Israël que dans la Diaspora, on trouve des congrégations de tendance piétiste et fondamentaliste qui poursuivent un travail missionnaire actif ; mais une telle action ne trouve plus guère d'appui dans les grandes Eglises nationales.

Au contraire, dans le monde protestant contemporain, certains pays comme l'Allemagne, les Pays-Bas et les Etats-Unis se montrent particulièrement actifs dans une œuvre de dialogue. De nombreuses déclarations et études en témoignent. En France, on peut citer les travaux dirigés longtemps par le Pasteur Westphal et par le Professeur Lovsky, tendant à promouvoir une rencontre renouvelée entre Chrétiens et Juifs. Les « Cahiers d'Etudes Julves », de la revue « Foi et Vie », la revue « VAV - revue du dialogue », sont d'autres exemples de la contribution de voix protestantes françaises à ce dialogue.

Au Conseil Œcuménique des Eglises, le Comité pour l'Eglise et le Peuple juif participent activement au dialogue. De plus, un comité de liaison, composé de représentants du C.O.E. et du Judaïsme mondial, se réunit régulièrement. Les Eglises membres du C.O.E. participent actuellement à l'élaboration de « guidelines », c'est-à-dire d'orientations pour la rencontre judéo-chrétienne.

Serait-ce trop dire que l'évolution des années d'après-guerre semble marquer l'accomplissement de la prophétie d'Osée (Os. 2, 1) : « Il arrivera qu'à l'endroit où on leur disait : Vous n'êtes pas mon peuple, on leur dira : Fils du Dieu vivant » ? La théologie protestante est sans doute encore loin d'avoir tiré toutes les conséquences de cette découverte fondamentale. Mais il n'est pas moins sûr qu'elle s'est engagée sur un chemin sans retour. Un chapitre est achevé, un autre commence.

FOYERS MIXTES

No 39 (avril 1978)

LA COMMUNION DES SAINTS

Dans le Symbole des apôtres, tous les chrétiens confessent « la communion des saints ». Comment vivent-ils de cette réalité ?

Rappels

No 36 STRUCTURES DES EGLISES ET NOUS

No 34 COMMUNION, DON DE L'ESPRIT

No 37 - 38 QUINZE ANS DE PASTORALE DES FOYERS MIXTES DOCUMENTS DES EGLISES no spécial : 10 F

FOYERS MIXTES, 2, Place Gailleton, 69002 LYON.
Abonnement jumelé U D C + FOYERS MIXTES : 51 F (au lieu de 68 F) - CCP U D C 34611 20 C La Source.

ÉTAPES SUR LA ROUTE DU DIALOGUE JUDÉO-CHRÉTIEN

par A.-M. Nouailhac - N.-D. de Sion (SIDIC - PARIS)

LE CONCILE VATICAN II :

ses préparations
ses applications

1928 : Un décret du Saint-Office condamne l'antisémitisme :

« Parce que le Siège apostolique, réprouve toutes les haines et animosités entre les peuples, il condamne au plus haut point la haine contre le peuple autrefois choisi par Dieu, cette haine qu'aujourd'hui on a coutume de désigner sous le nom d'antisémitisme ».

6 septembre 1938 : Recevant un groupe de pèlerins belges, Pie XI déclare :

« Nous appelons Abraham notre Patriarche, notre ancêtre. L'antisémitisme est incompatible avec cette grande pensée, la noble réalité qu'exprime cette prière. L'antisémitisme est inadmissible ; spirituellement, nous sommes tous des Sémites ».

1941 : Fondation à Lyon de « l'Amitié chrétienne » :

Chrétiens et Juifs y collaborent pour apporter aux Juifs persécutés une aide morale et matérielle et donner le témoignage d'une amitié entre hommes de bonne volonté de religions différentes.

AOUT 1942 : A la suite de la déportation d'un millier de personnes du camp de Rébécédou, Mgr SALIEGE s'écrie :

« Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes... Ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier... France qui porte dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine... je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces horreurs ».

A la même époque à Lyon, le cardinal GERLIER fait soustraire à la police des enfants juifs qui allaient être déportés.

1946 :

Jules ISAAC achève le livre « Jésus et Israël » commencé en 1943.

1946 : Fondation de « International Council of Christians and Jews » (Conseil international des chrétiens et des Juifs) - Siège à Genève puis à Londres.

Organe de liaison entre les Conseils régionaux de Chrétiens et de Juifs qui encourage leur formation.

JUILLET - AOUT 1947 : Les « Dix points de Seelisberg ».

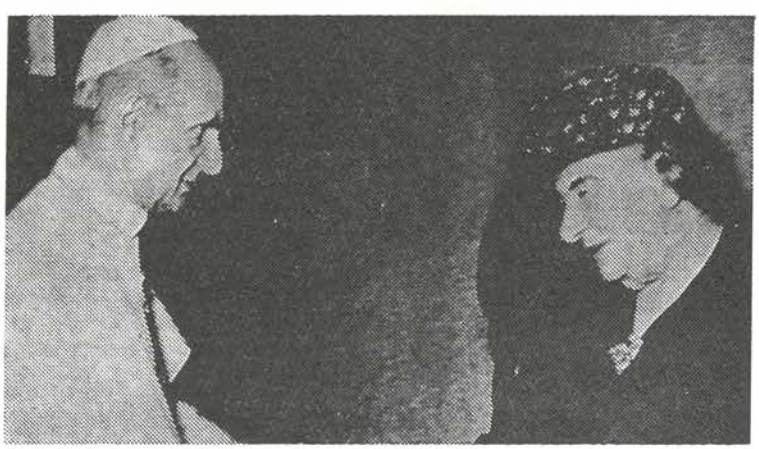
A l'instigation de l'International Council of Christians and Jews, un Congrès se réunit à Seelisberg en Suisse. Ses membres catholiques et protestants adoptent des résolutions qui serviront de base à tous les développements futurs : « Les dix points de Seelisberg ».

1 - Rappeler que c'est le même Dieu vivant qui nous parle à tous, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

2 - Rappeler que Jésus est né d'une Vierge Juive, de la race de David et du peuple d'Israël, et que Son amour éternel et Son pardon embrassent son propre peuple et le monde entier.

3 - Rappeler que les premiers disciples, les Apôtres et les premiers martyrs étaient juifs.

4 - Rappeler que le précepte fondamental du christianisme, celui de l'amour de Dieu et du prochain, promulgué déjà dans l'Ancien Testament, et confirmé par Jésus, oblige « Chrétiens et Juifs » dans toutes les relations humaines, sans aucune exception.



La visite de Mme Golda Meir, Premier ministre israëlien, au pape Paul VI

5 - Eviter de rabaisser le Judaïsme biblique ou post-biblique dans le but d'exalter le Christianisme.

6 - Eviter d'user du mot « Juifs » au sens exclusif de « Ennemis de Jésus » ou de la locution « Ennemis de Jésus » pour désigner le peuple Juif tout entier.

7 - Eviter de présenter la Passion de telle manière que l'odieux de la mise à mort de Jésus retombe sur les Juifs seuls. Ce ne sont pas les Juifs qui en sont responsables, car la Croix, qui nous sauve tous, révèle que c'est à cause de nos péchés à tous que le Christ est mort. (Rappeler à tous les parents et éducateurs chrétiens la grave responsabilité qu'ils encourent du fait de présenter l'Evangile et surtout le récit de la Passion d'une manière simpliste. En effet, ils risquent par là d'inspirer, qu'ils le veuillent ou non, de l'aversion dans la conscience ou le subconscient de leurs enfants ou auditeurs. Psychologiquement parlant, chez des âmes simples, mues par un amour ardent et une vive compassion pour le Sauveur crucifié, l'horreur qu'ils éprouvent tout naturellement envers les persécuteurs de Jésus, tournera facilement en une haine généralisée des Juifs de tous les temps, y compris ceux d'aujourd'hui).

8 - Eviter de rapporter les malédictions scripturaires et le cri d'une foule excitée : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants », sans rappeler que ce cri ne saurait prévaloir contre la prière infiniment plus puissante de Jésus : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

9 - Eviter d'accréditer l'opinion impie que le peuple Juif est réprouvé, maudit, réservé pour une destinée de souffrances.

10 - Eviter de parler des Juifs comme s'ils n'avaient pas été les premiers à être de l'Eglise.

1947 : Création de l'Amitié judéo-chrétienne de France par Jules ISAAC et Edmond FLEG avec le concours du Pr. Henri MARROU :

« Elle considère comme sa tâche essentielle de faire en sorte qu'aux malentendus séculaires, aux traditions d'hostilité entre Juifs et Chrétiens se substituent le respect, l'amitié et la compréhension mutuels... ».

1952 :

Enquête du P. DEMANN sur l'ensemble des manuels de catéchèse en vue de redresser une présentation fausse ou incomplète du peuple de la Bible.

1959 :

Le pape Jean XXIII supprime dans la prière du Vendredi Saint l'expression

« pour les Juifs perfides ». Pie XII avait déjà fait rétablir l'agenouillement dont l'omission pour la seule prière en faveur des Juifs avait un caractère péjoratif.

1960 : Lettre pastorale de Carême du cardinal LIENART, évêque de Lille.

Elle est consacrée à « La question juive et la conscience chrétienne ». Réprouvant l'antisémitisme et les mythes dangereux et faux du peuple maudit et déicide, il rappelle la doctrine de St Paul : « Les dons de Dieu sont sans repentance » et invite les Chrétiens à prendre au sérieux le commandement d'amour du Seigneur.

1960 :

Mgr OSSTERREICHER, directeur de l'Institut judéo-chrétien de Seton Hall (USA) transmet une pétition signée de 15 prêtres au sujet d'une révision de la catéchèse concernant les Juifs.

Un groupe international de prêtres et de laïcs réunis à Apeldoorn (Hollande) rédige un mémoire sur le rôle du peuple juif dans l'histoire du salut et le transmet au cardinal BEA, Président du Secrétariat pour l'Unité.

13 JUIN 1960 :

Jean XXIII reçoit Jules ISAAC qui lui remet un dossier contenant un programme de redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël. A son visiteur qui lui demandait s'il pouvait avoir un peu d'espoir, Jean XXIII répond : « Vous avez droit à plus que de l'espoir, mais il me faut consulter, faire étudier... ».

VATICAN II :

A la troisième et dernière session du Concile, vote de la déclaration NOSTRA AETATE sur l'attitude de l'Eglise à l'égard des religions non-chrétiennes dont le paragraphe 4 concerne la religion juive. Cette déclaration est promulguée le 28 octobre par Paul VI.

NOVEMBRE 1965 :

A la demande de plusieurs évêques, création à Rome d'un Centre de documentation pour recueillir et diffuser des informations sur les relations judéo-chrétiennes à travers le monde en vue de la mise en application pratique du document sur les relations de l'Eglise avec le Judaïsme.

Ce Centre auquel collaborent les Sœurs de N.-D. de Sion prend le nom de SIDIC (Service international de documentation judéo-chrétienne).

MARS 1967 :

La sous-commission des évêques catholiques américains pour les affaires judéo-catholiques, présidée par Mgr LEIPZIG de Baker (Oregon) publie 10 principes généraux et 10 suggestions de programmes par lesquels les catholiques peuvent répondre à la déclaration conciliaire NOSTRA AETATE.

Parmi les suggestions, on relève :
— une présentation franche et honnête dans nos livres d'histoire et nos manuels scolaires de l'histoire de l'antisémitisme chrétien, en tenant compte de la façon radicale dont la déclaration du Concile rejette l'antisémitisme ;
— un rejet explicite de la conception historiquement inexacte selon laquelle le Judaïsme du temps de Jésus, spécialement celui des Pharisiens, n'était qu'hypocrisie et formalisme décadent... ;
— la prise de conscience chez les intellectuels catholiques, de la vie et de la réalité complexe du Judaïsme après le Christ, ainsi que de la permanence de l'élection d'Israël.

16 SEPTEMBRE 1967 :

Le synode pastoral de l'Eglise catholique de la province de Santiago du Chili approuve un texte définissant les relations avec les Juifs pour mieux suivre les directives du Concile.

Le premier des 6 points de ce texte déclare notamment :

« En bref, il faut opérer une totale réconciliation fraternelle, rechercher une action commune au service des hommes et un vrai dialogue en profondeur sur les plans religieux et théologiques ».

Suivent des suggestions concernant la prédication, la catéchèse, la liturgie.

16 NOVEMBRE 1968 :

Mort, à Rome, du cardinal BEA, président depuis 1960, du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens et artisan principal de la déclaration conciliaire NOSTRA AETATE.

Dans la revue « Tribune juive » du 29 novembre, Lazare LANDAU s'exprime ainsi : « Nous n'évoquons que très rarement dans ces colonnes la biographie des princes de l'Eglise. Mais celui qui vient de disparaître mérite de tenir une place de premier plan dans nos annales . . .

. . . Le mérite du cardinal BEA, issu de milieux où l'hostilité aux Juifs était de tradition, aura été de lutter contre vents et marées pour introduire dans l'Eglise une conception nouvelle : les Juifs, les Juifs fidèles au Dieu Un ne sont ni des dégénérés ni des criminels, ni des renégats, mais des frères, dignes de respect sinon d'amour. En dépit de tous les obstacles dressés sur sa route, il est parvenu à s'imposer, en dernière analyse . . . Ceux qui gardent foi en la tradition juive qui reconnait la vertu hors du Judaïsme, le salueront, sans doute, comme l'un des justes que nous donnent les Nations ».

AVRIL 1969 :

Du 8 au 12 avril, 21 experts catholiques romains de 14 pays différents se rencontrent à Rome pour travailler à la mise en œuvre du document du Concile Vatican II concernant les Juifs.

JUIN 1969 :

En France, **création du Comité épiscopal pour les relations avec le Judaïsme.** En font partie : Mgr ELCHINGER, évêque de Strasbourg, Mgr DELARUE, évêque de Nanterre, et Mgr ETCHEGARAY, évêque auxiliaire de Paris ; le Père DUPUY, directeur d'ISTINA en est le secrétaire. Les évêques sont assistés de plusieurs experts.

La tâche du Comité est d'informer l'épiscopat sur les questions doctrinales ou pastorales posées en France par le Judaïsme, et de proposer les moyens susceptibles d'améliorer les relations entre les Communautés juives et les Communautés chrétiennes.

Le 18 juin, le Grand Rabbin KAPLAN reçoit une délégation de ce Comité conduite par l'évêque de Strasbourg.

18 NOVEMBRE 1969 :

Publication à New-York-Rockville Centre et Brooklyn, de Directives pour le progrès des relations entre catholiques et Juifs.

Le cardinal COOKE, archevêque de

Revues périodiques judéo-chrétiennes

REVUES DE DIALOGUE

1. **L'AMI D'ISRAEL**
   Rötelstrasse 96, CM - 8057 Zurich

L'AMI D'ISRAEL est le bulletin d'information de langue française de la Fondation Suisse Eglise-Judaïsme.
Conçu dans une perspective chrétienne, il s'adresse indistinctement aux chrétiens et aux Juifs.
Le bulletin est diffusé gratuitement sur demande. (K. RHUBY, 68, Rue Notre-Dame-des-Champs - 75006 Paris).

2. **LES NOUVELLES CHRETIENNES D'ISRAEL**
   publiées en Israël, représentées en France par le R.P. BRAUN s.j., 42, rue de Grenelle - 75007 Paris.

Cette revue publie des articles sur la Vie des Communautés chrétiennes en Israël, donne des nouvelles des Eglises, et fait paraître également des articles sur le Judaïsme, l'histoire d'Israël et les fouilles archéologiques dans le pays.
Paraît trois à quatre fois par an.

3. **RENCONTRE CHRETIENS ET JUIFS**
   10, rue de Jura - 75013 Paris

S'adresse aux personnes cultivées, pour une meilleure connaissance du judaïsme et des positions de l'Eglise à l'égard des juifs.
Cinq numéros par an (en alternant : un numéro d'actualité, un d'histoire, un de doctrine).

4. **SENS - Juifs et Chrétiens dans le monde aujourd'hui.**
   Revue mensuelle publiée par l'Amitié Judéo-Chrétienne
   11, rue d'Enghien - 75010 Paris

Arrivée des immigrés à l'aéroport de Lod

New-York, Mgr KELLENBERG, évêque de Rockville et F. MUGAVERO, évêque de Brooklyn, déclarent dans la préface :

« Nous n'ignorons pas le fait que nous avons dans nos trois diocèses la plus importante communauté juive du monde, presque 2 millions et demi de personnes. Cet état de chose nous impose une responsabilité particulière et nous offre l'occasion de nous engager dans une voie d'échanges de connaissances, de respect et d'affection pour nos frères juifs ».

AVRIL 1970 : La question juive au **Concile pastoral hollandais :**

« Le message biblique a été transmis à l'Eglise à partir de et à travers la foi et la mentalité des Juifs. On ne peut comprendre l'action de Dieu si on ne tient pas compte de cela. Le Nouveau Testament n'est pas compréhensible sans l'Ancien. Une étude commune de l'Ecriture par les Juifs et les Chrétiens est à recommander. L'antisémitisme équivaut, pour un occidental et un Chrétien, à renier ses propres origines ».

PAQUES 1973 - France : Orientations pastorales sur l'attitude des Chrétiens à l'égard du Judaïsme.

A l'occasion de la Pâque juive, le Comité épiscopal pour les relations avec le Judaïsme publie un document très important. Y sont abordés en particulier les points suivants :

L'existence juive interroge la conscience chrétienne - La vocation permanente du peuple juif - Ne rien enseigner qui ne soit conforme à l'esprit du Christ - Accéder à une compréhension juste du Judaïsme - Promouvoir la connaissance et l'estime mutuelles.

En conclusion, le document rappelle que le peuple juif et le peuple chrétien sont selon St Paul, dans une situation de contestation réciproque en vue de l'Unité (Rom. 11, 14).

A un moment où la tension était particulièrement vive entre Israël et les Etats arabes, et malgré la mise en garde du Secrétariat indiquant que des interprétations politiques seraient « sans valeur », ce document suscita des réactions très vives.

22 OCTOBRE 1974 - Rome : Création simultanée de **deux Commissions** pour les relations avec le **Judaïsme** et pour celles avec **l'Islam.**

La Commission pour les relations avec le Judaïsme est un organisme distinct rattaché au Secrétariat pour l'Unité des chrétiens en raison du patrimoine commun de l'Ancien Testament.

La Commission pour l'Islam est reliée au Secrétariat pour les non-chrétiens. Le Père de CONTENSON, nommé en 1973 au secrétariat romain pour l'Unité des chrétiens devient Secrétaire de la Commission pour les relations avec le Judaïsme.

JANVIER 1975 - A **Rome :** Signature du **texte d'application de la déclaration conciliaire NOSTRA AETATE,** élaboré par la Commission romaine pour les relations avec le Judaïsme.

Le document rappelle les conditions du vrai dialogue : « Une grande ouverture d'esprit, la défiance à l'égard de ses propres préjugés, le tact . . . pour ne pas blesser, même involontairement ses interlocuteurs ». Il incite les Chrétiens à une compréhension plus juste de ce qui, dans l'Ancien Testament, garde une valeur propre et perpétuelle et à « mettre en lumière la continuité de notre foi avec celle de l'Alliance ancienne, dans la ligne des promesses ». Il insiste sur la nécessité d'un enseignement et d'une éducation adaptés, à tous les niveaux. Il souligne enfin que le problème des rapports entre Juifs et Chrétiens concerne l'Eglise en tant que telle puisque c'est « en scrutant son propre mystère » qu'elle est affrontée au mystère d'Israël, et qu'il a un aspect œcuménique car « le retour des Chrétiens aux sources et aux origines de leur foi, entée sur l'Ancienne Alliance, contribue à la recherche de l'unité dans le Christ ».

Le document, signé par le cardinal WILLEBRANDS, Président de la Commission et par le Père de CONTENSON O.P., est publié le 3 janvier 1975.

1975 : Message pastoral de la **Conférence épiscopale des Etats-Unis** pour le 10ème anniversaire de NOSTRA AETATE :

« Le souvenir des siècles passés nous invite pourtant à jeter un regard plein de modestie sur nos progrès et nous met en garde contre un excès de confiance en l'issue rapide des problèmes qui demeurent : aliénation, incompréhension, hostilité, voilà en effet, ce qui a caractérisé autrefois les relations entre Juifs et Chrétiens ». Pour « effacer une théologie anti-juive », les évêques demandent instamment « à tous ceux qui s'occupent d'éducation, non seulement d'éviter toute présentation susceptible de dénigrer les Juifs ou le Judaïsme, mais aussi de mettre en valeur les aspects de notre foi qui témoignent du patrimoine commun et de nos liens spirituels avec les Juifs ».

La question de la relation entre le Peuple juif et la terre d'Israël n'est pas oubliée ; les Chrétiens sont invités à « comprendre ce lien que les Juifs ont exprimé pendant deux millénaires, que ce soit dans leurs écrits, ou leur culte, comme nostalgie de leur patrie, la sainte Sion », mais il est précisé que « la prise en considération de ce lien ne signifie pas que l'on donne son assentiment à une interprétation religieuse particulière de cette relation ou que l'on nie les droits légitimes des autres parties intéressées de la région ; elle ne signifie pas non plus que l'on adopte une position politique quelconque dans le débat sur le Proche-Orient : tel n'est pas l'objet de la présente déclaration».

1976 - Belgique : La **Commission catholique** pour les relations entre Chrétiens et Juifs émet **18 thèses théologiques.**

Ces thèses s'efforcent de présenter sous un jour plus vrai la continuité entre Ancien et Nouveau Testament, Ancienne et Nouvelle Alliance, l'interprétation des textes du Nouveau Testament concernant les Juifs, les rapports de l'Eglise et du Peuple Juif.

« Les Chrétiens ont l'obligation de témoigner, surtout par leurs actes, de leur croyance en Jésus en tant que Messie. Ce témoignage, s'il veut être fidèle au message du Christ, doit être un message d'amour, de justice et de respect pour les autres. A l'égard du Judaïsme surtout, le témoignage chrétien doit être humble et respectueux, car il doit tenir compte des éléments communs de l'attente messianique juive et chrétienne » (thèse 18).

7 JUILLET 1976 :

Frappé d'un infarctus, le Père de CONTENSON, dominicain, Secrétaire de la Commission pontificale pour les relations avec le Judaïsme meurt le mercredi 7 juillet à l'hôpital de Frascati, près de Rome. Il était âgé de 58 ans.

1977 :

Le Père MEJIA, de République Argentine, succède au Père de CONTENSON. Professeur d'Ancien Testament à l'université catholique de Buenos-Aires, ancien élève et disciple du cardinal BEA, expert au Concile, Secrétaire de la Commission pour l'œcuménisme du CELAM, il est depuis longtemps en rapport avec les Communautés juives d'Argentine et a organisé plusieurs rencontres judéo-catholiques pour l'Amérique latine.

JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ

OCTOBRE 1977
NOVEMBRE 1977

par Jérôme Cornélis

LE SYNODE ROMAIN ET L'ŒCUMÉNISME

Au début du dernier trimestre et pendant tout le mois d'octobre, Rome a vu le Synode des évêques se consacrer totalement à la catéchèse, souligner son caractère global et existentiel, l'importance de la communauté chrétienne pour sa mise en œuvre, la nécessité d'une éducation permanente de la foi. Dans son « Message au Peuple de Dieu », le synode rappelle que l'action catéchétique dans un monde pluraliste exige « une éducation œcuménique qui offre l'occasion aux chrétiens vivant au sein de l'Eglise catholique d'une meilleure ocmpréhension des chrétiens qui appartiennent à d'autres Eglises ou Communautés ecclésiales. Elle les prépare au dialogue et leur permet d'instaurer avec elles des relations fraternelles. L'institution de « Catéchèses communes », là où, au jugement des évêques, elle paraitrait nécessaire, ne dispense nullement d'une catéchèse catholique, spécifique et complète, et ceci pour éviter les dangers d'indifférentisme religieux ».

Dans leurs interventions au Synode, le cardinal Willebrands et d'autres évêques ont mis en relief la dimension œcuménique de la catéchèse. Le président du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens s'en est référé au Concile pour rappeler que la catéchèse doit être biblique, liturgique et œcuménique. « La catéchèse commune des catholiques avec d'autres chrétiens s'étendra probablement. Elle n'est pas seulement possible mais aussi parfois nécessaire. Il est urgent d'y consacrer une étude approfondie afin que la vérité catholique et la vie de l'Eglise ne subissent pas de pertes » a noté le cardinal qui a également souligné la multiplication, dans beaucoup de pays, des mariages mixtes et les phénomènes de regroupement d'écoles catholiques avec d'autres écoles chrétiennes.

Le secrétariat du Synode a par ailleurs publié le résumé du rapport présenté par le cardinal Willebrands et reproduit par « L'Osservatore Romano » du 8 novembre (page 9) qui comporte le bilan détaillé des activités du secrétariat pour l'Unité à l'intérieur de l'Eglise catholique et dans ses rapports avec les autres Eglises. Cet impressionnant tableau d'ensemble ne donne guère l'impression d'une stagnation de l'œcuménisme, mais bien plutôt celle d'un mouvement irrésistible. Pour ne citer qu'un exemple, les dialogues bilatéraux ont donné lieu à des textes d'accord inespérés que l'on n'aurait pu envisager, il y a dix ans. Notons à ce sujet que la Commission de Foi et Constitution qui tiendra ses assises plénières en août prochain à Bangalore et la « Plenaria » du Secrétariat pour l'Unité à Rome en novembre s'attacheront à l'étude de ces dialogues bilatéraux. Cette évaluation des progrès enregistrés dans le rapprochement doctrinal entre les Eglises marquera sans doute le début d'une nouvelle étape sur la route de l'Unité.

OCTOBRE 1977

LE DIALOGUE ENTRE CATHOLIQUES ET PENTECOTISTES

D.B. A ROME, du 3 au 7 octobre, au couvent de la Trinité des Monts, s'est tenue la réunion qui entamait la seconde phase du dialogue entre l'Eglise catholique romaine et quelques Eglises Pentecôtistes. Une série de cinq réunions d'étude et de discussion avait pris fin en 1976, et cette rencontre de 1977 ouvrait un nouveau cycle de cinq ans.

Deux thèmes ont été traités à cette occasion.

Le Dr. Vinson Synan, Secrétaire Général de la « Pentecostal Holiness Church », et le Révérend Père Kilian McDonnell, OSB, Président de l'« Institute for Ecumenical and Cultural Research », St John's Abbey, Collegeville, USA, avaient préparé des exposés sur « Le parler en langues comme aspect caractéristique de l'expérience dans le mouvement pentecôtiste ».

Le Révérend Père J. H. Walgrave, OP, Professeur de Théologie dogmatique à l'Université de Louvain, Belgique, et le Dr. F. Möller, Président de l'« Apostolic Faith Mission Church », Afrique du Sud, ont présenté des études sur « Les relations entre foi et expérience ».

Certains aspects de ces problèmes avaient été abordés fréquemment au cours du précédent cycle de réunions, mais ils ont été cette fois traités plus en profondeur. Le résultat de ces discussions sera inséré dans un rapport général présenté au terme de cette nouvelle période de cinq ans.

Un des principaux problèmes qui émerge de la discussion et réclame une attention immédiate est l'interprétation de l'Ecriture. Il constituera le thème principal de la rencontre de 1978.

Autres participants de la réunion : Pentecôtistes classiques : Dr David J. Du Plessis, Etats-Unis, Co-président ; Dr Robert McAlister, Brésil, Co-secrétaire ; Dr Justus T. Du Plessis, République d'Afrique du Sud ; Dr John Meares, Etats-Unis ; Dr F. P. Möller, République d'Afrique du Sud ; Dr Thomas Roberts, France. Observateurs : Dr Paul Finkenbinder, Etats-Unis ; Dr James Lane, Etats-Unis ; Dr J. E. Worsfold, Nouvelle-Zélande. Catholiques : R.P. Pierre Duprey, P.B., Italie, Co-président ; Mons. Basil Meeking, Italie, Co-secrétaire ; R.P. W. Dalton, SJ, Italie ; R.P. J. Lécuyer, CSSP, Italie ; R.P. Heribert Mühlen, Allemagne.

●

LE COLLOQUE DE LA CEE A SOFIA SUR LA CONCILIARITE

R.I. A SOFIA, du 3 au 8 octobre, des représentants de plus de 40 Eglises européennes, ainsi que deux participants des Etats-Unis, se sont rassemblés sur l'invitation de l'Eglise orthodoxe de Bulgarie, pour un colloque sur la « Redécouverte de la communion chrétienne : conciliarité - en route vers l'unité ? ». Ce Colloque avait été organisé par la Conférence des Eglises européennes (CEE).

Au cours des travaux, les participants - près d'une centaine - se sont occupés principalement des points de vue concernant le but final du mouvement œcuménique. Celui-ci fut défini comme une communion conciliaire véritable, englobant toutes les Eglises et permettant un témoignage commun de l'Evangile, pour le service commun dans notre monde. Les exposés principaux furent présentés par l'évêque Oliver Tomkins (anglican), le professeur Jean Zizioulas (patriarcat œcuménique), Dom Emmanuel Lanne (catholique), et le recteur Christoph Hinz (Union des Eglises Evangéliques en RDA).

●

COLLOQUE DU CENTENAIRE DE LA FACULTE DE THEOLOGIE PROTESTANTE

M.O. A PARIS, du 6 au 9 octobre, un Colloque théologique s'est tenu à l'occasion du centenaire de la Faculté de théologie protestante de Paris. Le thème de ce colloque du centenaire avait pour intitulé général : Diversité des théologies et édification de l'Eglise. Cette manifestation communautaire aurait pu n'être qu'une affaire strictement protestante, s'il ne s'était agi que de commémorer la création en 1877 de la Faculté luthéro-réformée de Paris par l'Etat, après que la France eut perdu l'Alsace et la Lorraine en 1871 et, de ce fait, la Faculté de Strasbourg.

Il s'est agi en fait d'un débat théologique pleinement œcuménique ; et ceci dans ses trois moments forts. Tout d'abord, les travaux de groupes sur le thème principal et sur les deux sous-thèmes (héritages culturels et situation politique - l'œcuménisme vers l'extè-

rieur et vers l'intérieur) ont été introduits par des théologiens catholiques ou protestants - français ou étrangers ; ce qui donne une idée de la richesse de ces travaux qui seront publiés.

D'autre part, le culte solennel célébré en l'Eglise Réformée de l'Annonciation, le dimanche 9, a été animé par le Père Daniel Olivier, professeur à l'Institut Catholique de Paris, et par le professeur Jean-Louis Klein, Doyen de la Faculté. C'est enfin à l'issue de ce service œcuménique que huit personnalités ont été faites docteurs honoris causa de la Faculté de Théologie Protestante de Paris.

Ont été honorés de cette façon : Fernando BELO, catholique portugais, auteur de la Lecture matérialiste de l'Evangile de Marc ; Elisabeth LABROUSSE, protestante française, fille de l'ancien Doyen Maurice Goguel, Maître de recherche au CNRS et spécialiste du protestantisme au XVIIème siècle ; Mauricio LOPEZ, protestant argentin, absent pour avoir été enlevé en janvier 1977 par des hommes masqués dans les rues de Mendoza en Argentine ; les insignes qui lui étaient destinés ont été déposés entre les mains du pasteur Jacques Maury en attendant qu'il puisse les lui transmettre comme on l'espère ; André MANDOUZE, catholique français, professeur de patristique à la Sorbonne ; Daniel OLIVIER, catholique français, spécialiste de la théologie luthérienne ; Pablo RICHARD, catholique chilien, Directeur du département d'Ecriture Sainte à l'Université catholique de Santiago du Chili ; Dorothée SOLLE, protestante allemande, Docteur en philosophie et en théologie, professeur à Hambourg et New-York, animatrice des soirées de prière politique de Cologne ; Nguyen Dinh THI, catholique vietnamien, animateur de la communauté vietnamienne de Paris, fondateur de l'hebdomadaire catholique, « La Religion et le Peuple », à Ho-Chi-Minh-Ville.

Après une introduction magistrale du Doyen Klein, ce sont les professeurs de Paris qui ont remis leurs insignes aux personnalités.

●

LE CONGRES LUTHERIEN - ORTHODOXE DE FRIEDWALD

D.O. A l'Académie évangélique de FRIEDWALD, du 6 au 9 octobre, a eu lieu le 4ème Symposium théologique réunissant des représentants du Patriarcat œcuménique et de l'Eglise évangélique en Allemagne. La maison d'édition Ottolembeck de Francfort a publié les conclusions de ce Congrès sous le titre « L'épiclèse du Saint-Esprit dans l'Eucharistie ».

●

LE PRIX NOBEL DE LA PAIX AUX DEUX FONDATRICES DU « PEACE PEOPLE »

M.O. A OSLO, Mairead CORRIGAN et Betty WILLIAMS, co-fondatrices du « PEACE PEOPLE » (Mouvement de femmes pour la paix en Irlande du Nord), ont reçu en 1977, le Prix Nobel de la Paix non décerné en 1976.

Cette très haute distinction rend un hommage international au courage évangélique de femmes simples dont l'ambition première consistait à rétablir le dialogue entre communautés déchirées.

Le « Peace People » a tenu son premier Congrès à Belfast (des femmes du Continent y avaient été invitées, dont une Française) afin de renouveler son Comité et d'intensifier son action sociale et politique constructive.

Il est heureux de constater que le jury du Prix Nobel a fait preuve cette fois-ci de discernement.

Il a compris que le « Peace People » (auquel viennent de se rallier plusieurs organisations irlandaises qui avaient précédemment tenté de ramener la paix) se situait dans le cadre d'une politique « tout autre » ; que ce Mouvement était non-violent de façon fondamentale ; qu'il réprouvait toutes les violences en Irlande, y compris celles perpétrées par les forces anglaises ; et qu'enfin, on ne pouvait pas le faire entrer dans les catégories politiciennes classiques.

La tente de l'Unité à Nice a accueilli plus de 15 000 personnes pendant la campagne œcuménique d'évangélisation du 11 au 20 octobre

●

FERME INTERVENTION DU SAINT SIEGE A BELGRADE

M.M. A BELGRADE, le 7 octobre, un vibrant plaidoyer en faveur des catholiques de rite oriental et des membres d'autres communautés empêchés de professer librement leur foi religieuse a été prononcé par le représentant du Saint-Siège.

Sans nommer ouvertement les pays de l'Est, Mgr Achille Silvestrini, sous-secrétaire du Conseil pour les Affaires publiques de l'Eglise, a évoqué, en effet, parmi les « graves blessures » infligées à l'Eglise catholique et que le Saint-Siège souhaite voir guérir, grâce à l'esprit d'Helsinki, le cas de « certaines communautés de fidèles de rite oriental, jadis riches d'une vie religieuse de traditions pluriséculaires et qui, à la suite des nouveaux agencements juridico-politiques de l'après-guerre, ont perdu la légitimité civile d'exister ».

« Ce problème, a-t-il souligné, est d'autant plus douloureux, qu'il touche un point vital de la vie religieuse ».

Mgr Silvestrini a dénoncé notamment :

« Les difficultés rencontrées par des catégories déterminées de personnes pour la pratique de leur religion et l'éducation religieuse de la jeunesse, les limitations relatives à la formation des aspirants à la vie ecclésiastique, les restrictions à la liberté d'action pastorale des évêques et des prêtres ».

●

SYMPOSIUM DE THEOLOGIENS SUR LA PAPAUTE

M.O. A ROME, du 10 au 16 octobre, l'Académie catholique romaine de Bavière a organisé un symposium théologique sur le thème : « Contribution à l'unité. Apport à l'essence et à l'apostolat du service pétrinien ». Ce symposium, réuni dans le cadre des manifestations célébrant le quatre-vingtième anniversaire du Pape Paul VI, avait un programme chargé :

Première session : Herméneutique du passage évangélique, Matthieu 16-18 ; conférences des professeurs Paul Hoffmann, de Bamberg, et Franz Mussner, de Regensburg. Deuxième session : Exposé d'histoire ecclésiastique sur le thème « L'institution papale et l'unité de l'Eglise », donné par les professeurs Giuseppe Alberigo, de Bologne, et Wilhelm de Vries, S.J., de Rome. Troisième session : Exposé de théologie systématique sur le thème « Le service pétrinien selon Vatican II. Problème de connaissance de soi (Eglise locale et universelle, primauté et collégialité, infaillibilité et mission prophétique de l'Eglise) ». Orateurs : les professeurs Walter Kasper et Ludger Oeing-Hanhoff, tous deux de Tubinge. Quatrième session : Quelques aspects de la théologie systématique orthodoxe et luthérien-

ne. Exposé du professeur luthérien Jean-Jacques von Allmen, de Neuchâtel (Suisse) sur « Un apport protestant au thème de la papauté », et du Métropolite Damaskinos de Tranoupolis sur « L'élément constant et l'élément changeable, dans le service pétrinien ». Enfin, au cours de la cinquième session, le cardinal Joseph Ratzinger, archevêque de Munich, a été prié de parler de « L'office de Pierre et l'œkouméné. Apport à l'unité dans la diversité ».

Les membres du symposium ont été reçus en audience par le Pape Paul VI.

●

CAMPAGNE ŒCUMENIQUE D'EVANGELISATION A NICE

R.I. A NICE, du 11 au 20 octobre, s'est déroulée une campagne œcuménique d'évangélisation. Sous un immense chapiteau pouvant contenir 2 000 personnes, dressé sur l'esplanade du Palais des expositions, des catholiques, des protestants, des anglicans, des orthodoxes ainsi que des membres de communautés évangéliques ont annoncé ensemble Jésus Christ, Seigneur et Sauveur.

Ces journées ont pris la forme d'un rassemblement quotidien en deux rendez-vous à 15 h et à 21 h, sans conférence et sans homélie, mais avec des lectures bibliques, des témoignages de prêtres, de pasteurs, de laïcs engagés. Des chorales et des orchestres ont apporté leur concours. A côté de la tente de l'Unité, deux autres tentes abritaient un bar et une librairie biblique. Le sommet de la campagne fut le dimanche 16 octobre, l'échange des chaires dans les églises de la ville et la grande fête de l'Evangile dans l'après-midi. Pour les enfants, un programme spécial était prévu les 12 et 19 octobre. De même, pour les jeunes, l'après-midi de ces mêmes jours, des orchestres comme « The Heaven Singers » (Negro Spirituals) animaient les rencontres ainsi que des films comme « La Croix et le Poignard » de David Wilkerson.

C'est le groupe œcuménique de Nice, animé par le Père d'Oreye, qui prit l'initiative de cette manifestation et en confia l'organisation au pasteur Thomas Roberts. Quant à Mgr Mouisset, l'évêque de Nice, qui avait participé à la campagne, il écrivait : « Je crois pouvoir dire que son but œcuménique est atteint : les chrétiens niçois de toutes confessions se connaissent mieux et ont travaillé ensemble à ce qui est la mission spécifique de l'Eglise : l'annonce de Jésus Christ Seigneur et Sauveur ».

●

UNE FEMME CELEBRE L'EUCHARISTIE DANS UNE EGLISE ANGLICANE

M.A. A MANCHESTER, le 11 octobre, pour la première fois, une femme prêtre a célébré l'eucharistie dans une paroisse anglicane d'Angleterre. La célébrante était le pasteur américain Alison Palmer, et le culte d'eucharistie a eu lieu à l'église des Apôtres. Son recteur, le Rev. Alfred Willetts et son épouse Phoebe, diaconesse, avaient invité personnellement Mlle Palmer et avaient payé de leur poche son billet d'avion pour l'Angleterre.

Cinq jours plus tard, le dimanche, Mlle Palmer, âgée de 46 ans et fonctionnaire du Département d'Etat des Etats-Unis, a célébré à nouveau l'eucharistie dans une autre église anglicane, cette fois à St-Thomas, à Newcastle-upon-Thyne.

Dans les deux cas, le motif ne semble pas avoir été la publicité - en effet, cela a demandé 6 jours pour que ces nouvelles soient connues de la presse - mais le sentiment que les personnes concernées ne pouvaient pas faire autrement. M. et Mme Willetts ont déclaré au « Guardian » qui l'a relaté dans son édition du lendemain : « Nous ne pouvons attendre la permission des hommes pour célébrer ce que le Christ a fait pour les femmes et les hommes, ni considérer notre sacerdoce comme admis par condescendance par les hommes mais comme déposé sur nous par Dieu ».

Les Willetts n'ont informé leur évêque, Mgr Patrick Rodger, qu'après coup. Celui-ci a déclaré qu'il regrettait « beaucoup » ce qui était arrivé et qu'il devait maintenant « réfléchir aux mesures à prendre face à cette façon d'agir illégale ».

A Lambeth Palace à Londres, le 18 octobre, lors d'une conférence de presse donnée par les co-présidents de la commission mixte anglicane - orthodoxe, l'évêque Robert Runcie de St-Albans et l'archevêque Athénagoras de Thyatire, il est apparu à nouveau que la question de l'ordination des femmes constituait un important obstacle au dialogue entre les deux Eglises.

●

CONSULTATION DE « FOI ET CONSTITUTION » SUR LE MAGISTERE A ODESSA

R.I. A ODESSA, du 11 au 16 octobre, la commission de « Foi et Constitution » a organisé une consultation sur le thème : « Comment s'exerce le magistère dans l'Eglise d'aujourd'hui ? ».

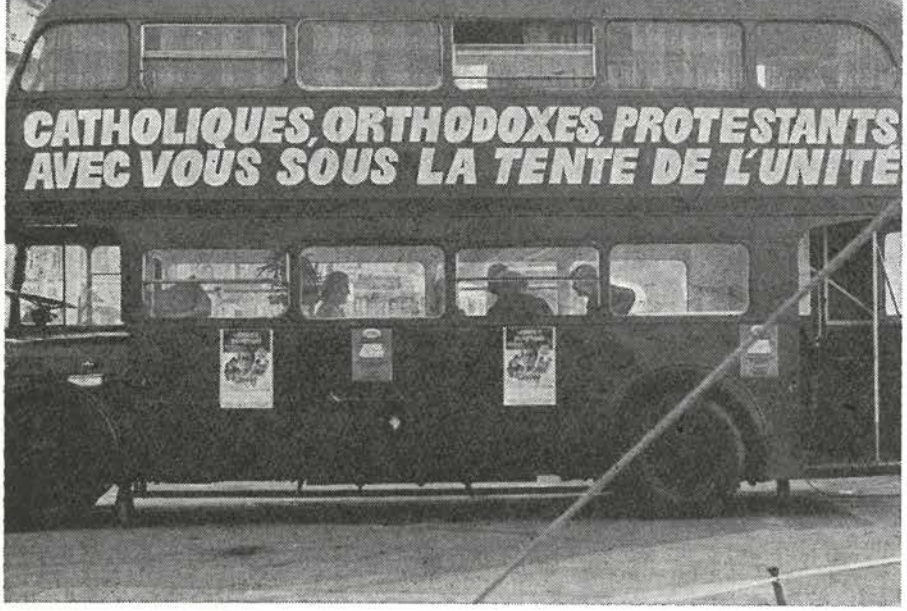
Trente-cinq théologiens de différentes parties du monde y ont participé ; les Eglises d'URSS, membres du COE, avaient envoyé d'importantes délégations.

Trois questions ont dominé la discussion. Comment l'Eglise exerce-t-elle en fait le magistère aujourd'hui ? Beaucoup d'Eglises professent des doctrines précises sur la manière dont le magistère devrait s'exercer. Cependant, lorsqu'elles sont confrontées de nos jours aux questions pressantes du monde contemporain, elles ne suivent pas nécessairement la voie suggérée par leurs propres doctrines. La consultation s'est efforcée d'analyser cette contradiction. Cela a conduit à la question : comment l'Eglise doit-elle exercer le magistère pour se faire entendre du monde contemporain ? Les participants ont convenu que l'enseignement devrait inclure autant que possible tous les niveaux de la vie de l'Eglise et assurer la participation la plus grande. L'enseignement de l'Eglise ne devrait pas donner l'impression d'imposer des règles, mais plutôt de renforcer des attitudes d'espérance et conseiller ceux qui sont aux prises avec les problèmes contemporains.

Finalement, la consultation a examiné la question de la « réception œcuménique ». Le mouvement œcuménique a conduit à de nombreuses conclusions communes sur des questions de doctrine et de pratique. Il appartient aux Eglises d'appliquer ces conclusions : les accords doivent devenir la propriété commune des Eglises.

Cette question sera discutée par la Commission de Foi et Constitution en août prochain, à Bangalore, en Inde.

Sous la tente de l'Unité à Nice, pas d'âge limite pour l'auditoire



Le bus des rencontres pour la campagne œcuménique d'évangélisation à Nice

La consultation s'est déroulée dans les locaux du séminaire de l'Eglise orthodoxe russe situé dans l'enceinte du monastère de la Dormition, à Odessa. Au nom du patriarche Pimène, le métropolite Serge d'Odessa et Cherson a accuellli les participants.

Après la consultation, ces derniers eurent la possibilité de visiter plusieurs villes d'URSS et se familiariser avec la vie de l'Eglise orthodoxe russe. Le directeur du Secrétariat de Foi et Constitution, le pasteur Lukas Vischer, s'est rendu au siège de l'Eglise orthodoxe arménienne, à Etchmiadzine, pour discuter des orientations actuelles du mouvement œcuménique.

Le patriarche Pimène avait envoyé un message aux participants de la consultation dans lequel il déclarait notamment : « Notre Eglise a toujours consacré une attention particulière à la recherche commune de tous les chrétiens pour l'unité de l'Eglise et a accueilli favorablement chaque succès obtenu dans cette cause sacrée par la Commission de Foi et Constitution. Nous considérons les accords sur le baptême et l'eucharistie, qui ont été rendus possibles pour la première fois dans l'histoire du mouvement œcuménique, comme un pas considérable sur la voie de l'unité chrétienne ». Le patriarche a également fait allusion aux critiques de ces accords formulées par l'Eglise orthodoxe russe, notamment en ce qui concerne le texte sur le ministère dans l'Eglise. Il a déclaré cependant qu'il considérait ce texte comme un « document de travail très valable pouvant servir de bonne base pour les théologiens de toutes les Eglises - en fait par l'ensemble du mouvement œcuménique - pour élaborer un accord sur le ministère ». Sans un tel accord, « l'unité chrétienne sera impensable ».

Il a suggéré que la question de la soi-disant : « ordination des femmes » soit discutée en dehors du « contenu du futur consensus dans le ministère » ; elle devrait être discutée plutôt dans le contexte du service des femmes dans l'Eglise que dans celui du ministère. Il a mis l'accent sur le fait que les théologiens de l'Eglise orthodoxe russe sont prêts à participer aux discussions sur cette question.

●

PREPARATION DE LA VIIème ASSEMBLEE DE LA CONFERENCE DES EGLISES EUROPEENNES (KEK)

R.I. A GONIA (Crète), le rapport de la commission ad hoc de quatre membres nommés par la Réunion commune du Présidium et du Comité consultatif à Iasi (Roumanie) en avril 1977 avec mandat d'étudier les possibilités logistiques et pratiques de tenir la VIIIème Assemblée de la K E K sur l'île de Crète est maintenant prêt, à l'issue d'une réunion de deux jours sur les lieux.

L'élément principal du rapport détaillé qui sera soumis au Présidium de la K E K lors de la réunion qu'il tiendra fin octobre à Manchester (Angleterre) est que l'Assemblée de la K E K prévue pour la période du 19 au 27 septembre 1979 pourra se tenir dans de bonnes conditions dans la région de Maleme-Gonia, au nord-ouest de l'île, non loin de la ville de Khania.

La VIIIème Assemblée de la K E K se tiendra sur cette île historique de la Méditerranée à l'invitation de Sa Sainteté Demetrios 1er, patriarche œcuménique. C'est la première fois qu'une grande assemblée œcuménique (on attend près de 350 participants) aura lieu dans un contexte orthodoxe en Europe, même si le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises s'est réuni à Rhodes en 1959 et à Héraklion en 1967.

Le thème de l'Assemblée est : « Dans la force du Saint-Esprit, être libre pour servir le monde ». Les travaux préparatoires relatifs aux documents d'étude commenceront prochainement. L e s membres de la commission étaient : Son Excellence l'Evêque Antonie (Roumanie), M. Wilhelm Nausner (Autriche), le pasteur Walter Sigrist (Suisse), et le pasteur Glen Garfield Williams (Secrétaire Général de la Conférence des Eglises Européennes).

●

LA VISITE DU PATRIARCHE PIMENE AU PATRIACHE DIMITRIOS

R.M. A ISTAMBUL, du 12 au 19 octobre, le patriarche Pimène de Moscou a rendu visite au patriarche œcuménique Dimitrios.

Il semble que la rencontre entre les deux patriarches se soit déroulée dans un climat de grande sincérité et de cordialité et qu'elle ait dépassé le simple plan protocolaire pour aboutir à l'établissement d'un programme d'action commun. Ainsi certaines questions qui était en suspens entre les deux Patriarcats se trouveraient maintenant en voie de règlement. Les patriarches ont été unanimes à souhaiter des rencontres régulières entre eux, ce qui devrait permettre une collaboration plus efficace dans la préparation du Concile et le dialogue avec les autres chrétiens, notamment au sein du Conseil œcuménique des Eglises, et avec le monde non-chrétien, en vue de l'unité, de la paix et d'une plus grande justice dans le monde. On trouvera le compte rendu de la visite et les textes des discours officiels des deux patriarches dans « **Episkepsis** » (n° 177, du 1er novembre 1977).

●

UNE PLAQUE A LA MEMOIRE DE TOUTES LES VICTIMES DE LA REFORME

M.O. A LONDRES, une plaque commémorative de toutes les victimes de la Réforme a été solennellement inaugurée à l'Abbaye de Westminster. Le Dr Donald Coggan, archevêque de Cantorbéry et chef de la Communion anglicane, et Mgr George Dwyer, archevêque de Birmingham et président de la Conférence épiscopale d'Angleterre et du Pays de Galles, ont présidé la cérémonie dans le sanctuaire anglican, voulant par ce geste démontrer que les divisions confessionnelles étaient dépassées en Angleterre.

Il y a vingt ans, une telle cérémonie aurait été impossible. Lorsqu'elle fut suggérée à Lord Fischer, alors archevêque de Cantorbéry en 1959, il répondit que cela était alors impensable, mais qu'un jour un tel geste pourrait se produire, mais qu'il restait encore un long chemin à parcourir pour y arriver, avait alors conclu le chef de l'Eglise anglicane.

●

LE PRIX MARTIN LUTHER KING A UNE RELIGIEUSE

M.O. A NEW-YORK, une religieuse catholique, Sœur Janice Mc LAUGHLIN est la première personne de race blanche à laquelle a été attribué le « Prix Martin Luther King pour

la Paix et la Liberté ». La religieuse a été récemment expulsée de Rhodésie, où elle était membre de la commission épiscopale « Justice et Paix », après avoir été détenue pendant 22 jours.

Le Prix lui a été attribué par la « Commission pour l'élimination du racisme » composée de 15 personnes, qui a qualifié la religieuse de « Jeanne d'Arc de l'époque moderne », ajoutant qu'elle était particulièrement digne de recevoir cette distinction. La commission dit encore que, si un blanc se dévoue au service de la défense des gens de couleur, il est qualifié pour recevoir le Prix et digne d'être soutenu et appuyé par ceux qui sont membres de la Commission.

●

CONSULTATION ŒCUMENIQUE SUR « LA BIBLE DANS NOTRE TRAVAIL »

R.I. A NARAMATA (Canada), à la mi-octobre, trente-cinq théologiens protestants, catholiques, orthodoxes et laïcs de dix-huit pays se sont réunis dans un village au cœur de la vallée Okanaga, en Colombie britannique, pour discuter du thème « La Bible dans nos situations et dans notre travail ».

Cette consultation a été organisée conjointement par les Associations de centres chrétiens laïcs de plusieurs continents, le COE et le Conseil canadien des Eglises, sous la présidence du pasteur nigérien Adeolu Adegbola. Des études de cas ont été présentées par des centres laïcs de formation d'Asie, d'Afrique, d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud.

Les participants ont unanimement reconnu l'actualité de la Bible pour les hommes de ce siècle. En fait, ceux qui critiquent les programmes d'action sociale des Eglises et leur conseillent de « retourner à la Bible » ou de « prêcher l'Evangile » seraient sans doute étonnés de voir comment la Bible soutient sans équivoque l'action même qu'ils condamnent, a-t-on souligné à cette réunion.

Mme Oshadi Phakathi, de l'Institut chrétien d'Afrique australe, vivant actuellement en exil aux Pays-Bas, a déclaré que le 5ème chapitre du Livre des Lamentations décrit parfaitement la situation actuelle du Sud-africain noir.

L'étude sur l'Afrique, écrite par Mme Phakathi et le pasteur Adeolu Adegbola, affirme notamment : « Nous constatons de plus en plus l'actualité qu'a la Bible pour nous, du fait que ses pages sont pleines de récits des efforts d'un peuple pour donner un sens à sa vie. Les importantes expériences humaines que nous entreprenons avec une joie ou une anxiété partagée ou celles que nous voyons endurer par d'autres peuples, sont toutes reflétées dans la Bible ».

LE DIALOGUE ENTRE CATHOLIQUES ET LUTHERIENS EN AUSTRALIE

D.B. A NORD-ADELAIDE (Australie), le Conseil Général de l'Eglise Luthérienne d'Australie et la Conférence Episcopale australienne de l'Eglise Catholique romaine ont formellement déclaré que chacun d'eux reconnaissait la validité du sacrement de baptême administré dans les deux Eglises comme « étant le Sacrement de l'Evangile institué par Jésus Christ ».

Une série de réunions qui avaient commencé en 1973 ont conduit à cette proposition que les autorités ecclésiastiques reconnaissent formellement et mutuellement la validité des rites du baptême dans chacune des Eglises.

Cette recommandation, présentée à la Conférence Episcopale Australienne et au Conseil Général de l'Eglise Luthérienne d'Australie en 1976 a maintenant été formellement acceptée par les deux autorités.

●

LETTRE A MONSIEUR JOHN VORSTER

M.O. A PARIS, le 20 octobre, la Commission Justice et Paix, la Fédération Protestante, la Cimade et le Comité catholique contre la faim et pour le développement ont adressé une lettre de protestation au Premier ministre de la République d'Afrique du Sud où ils déclarent notamment :

« En mettant hors la loi dix-huit organisations, en particulier le Christian Institute ainsi que tous les groupes rattachés au Mouvement de la Conscience Noire, en fermant deux journaux africains noirs, en arrêtant ou en banissant soixante-dix directeurs ou responsables de ces journaux ou organisations, c'est en fait l'ensemble des moyens d'expression de tous ceux - Noirs et Blancs - qui veulent promouvoir la justice et l'égalité raciale en Afrique du Sud qui sont supprimés. Ces mesures constituent une grave atteinte aux droits de l'homme.

Ces diverses organisations et leurs responsables menaient une lutte courageuse pour changer une situation devenue intolérable ; le gouvernement sud-africain croit-il que c'est en les réduisant au silence qu'il va ramener la paix et instaurer la justice ? En lien avec nos Eglises respectives, nous tenons à exprimer notre émotion devant ces mesures de répression sans précédent. S'agissant notamment des dizaines de personnes qui viennent d'être arrêtées, nous manifestons l'inquiétude la plus vive sur le sort qui les attend. Hier, dernière victime d'une liste déjà longue, le leader pacifique Steve Biko, universellement respecté à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Afrique du Sud, mourait en prison après quelques jours de détention. Demain, qu'en sera-t-il de tous ceux qui viennent d'être arrêtés ? ».

●

LE CONSEIL ŒCUMENIQUE DES EGLISES ET L'AFRIQUE DU SUD

M.O. A GENEVE, le 20 octobre, dans une réaction à chaud aux nouvelles en provenance d'Afrique du Sud, le Conseil œcuménique des Eglises a publié la déclaration suivante :

« Le Conseil œcuménique des Eglises est consterné par les perquisitions faites dans les foyers et les bureaux de personnes et d'organisations travaillant en faveur d'un changement social en Afrique du Sud. Nous dénonçons les arrestations arbitraires de Noirs et le bannissement de personnes et d'organisations connues pour leur opposition à l'apartheid.

Nous condamnons très vigoureusement cette extension de la répression qui élimine les activités d'organisations noires et d'autres poursuivant les mêmes buts.

Le fait de réduire au silence « The World » et « Weekend World », et le bannissement de l'Union des journalistes noirs est particulièrement alarmant car il sonne le tocsin de la liberté d'expression de la pensée noire et dé-

Sous la tente de l'Unité à Nice, un public toujours attentif

Le groupe « Paturages », un orchestre de jeunes protestants, a participé à la rencontre des 2 500 petits niçois, catholiques, protestants et orthodoxes sous la tente de l'Unité

ment les assertions du gouvernement sud-africain concernant la liberté de la presse.

Le COE prie instamment ses 293 Eglises membres dans plus de 90 pays de presser leurs gouvernements respectifs à élever les protestations les plus véhémentes contre cette flagrante violation des droits de l'homme. Signé Konrad Raiser, secrétaire général par intérim ».

●

LE PREMIER LAIC A PRESIDER LE SYNODE EN RDA

R.M. A HERRNHUT (RDA), du 21 au 23 octobre, le troisième synode de la Fédération des Eglises protestantes en République démocratique allemande a porté pour la première fois de son histoire un laïc à sa tête. Les 32 synodaux réunis en ce centre des Frères moraves, ont en effet élu à leur présidence Siegfried Wahrmann qui travaille dans la branche textile.

Le Comité exécutif de la Fédération a pour sa part réélu l'évêque Albrecht Schoenherr à sa présidence. Les deux vice-présidents seront dorénavant l'évêque luthérien de Magdebourg Werner Krusche et le président de la chancellerie de l'Eglise de Saxe, Kurt Domsch.

Le synode a notamment entendu des rapports sur les activités du secrétariat de la Fédération, de la Mission intérieure, des œuvres sociales et du « Diakonisches Werk ». Le directeur de ce dernier, Ernst Petzold, a souligné que la diaconie protestante en RDA ne pouvait plus être intensifiée par manque de fonds et de personnel. Il s'agit maintenant de consolider l'acquis et de lui donner une orientation adaptée à la situation et aux besoins.

●

L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERY AU BEC-HELLOUIN ET A BAYEUX

M.O. Au BEC-HELLOUIN, le 23 octobre, le Dr Coggan, archevêque de Cantorbéry, participait à l'Abbaye Notre-Dame aux fêtes du neuvième centenaire de la consécration de la première église abbatiale par Lanfranc, moine du Bec, archevêque de Cantorbéry. Le primat de la Communion anglicane, revêtu de la chape et de la mitre, était dans le chœur pour la messe solennelle où il prêcha sur le texte de Jean II, 13 - 22. Aux Vêpres, il prit à nouveau la parole pour remercier le Père Abbé de son accueil. Dans ses interventions, le Dr Coggan évoqua le scandale de la séparation là où la communion devrait être la plus étroite, à l'eucharistie, « cette division qu'est la pierre d'achoppement qui fait chanceler ceux qui ne partagent pas notre foi et affaiblit notre témoignage dans la tâche d'évangélisation ».

Le lendemain, 24 octobre, l'archevêque était l'hôte de la ville de Caen et de l'évêque de Bayeux. Il s'est d'abord arrêté à Caen pour visiter l'église de l'Abbaye-aux-hommes. Puis il fut reçu à l'Hôtel de Ville par le sénateur-maire et visita l'exposition organisée à l'occasion du IXème centenaire de l'Abbaye-aux-Hommes. L'après-midi, c'était le tour de la ville de Bayeux de recevoir le Dr Coggan. Arrivé à l'évêché, il visita la Tapisserie de la Reine Mathilde, puis se rendit à la cathédrale où il fut accueilli par Mgr Badré qui lui offrit la bienvenue en déclarant notamment :

« C'est un honneur et une joie pour l'Evêque de Bayeux de vous accueillir dans cette cathédrale, consacrée il y a 900 ans, témoin vivant malgré les guerres, les déchirures religieuses, de l'amitié séculaire de nos deux peuples.

Nous avons, en juillet dernier, commémoré solennellement cet anniversaire dans une prière pleine d'espérance avec votre représentant l'Archevêque de St-Alban et le cardinal Hume, l'Archevêque de Westminster et un grand nombre de vos compatriotes, où se retrouvaient joyeusement mêlés Français et Anglais, membres de l'Eglise Catholique Romaine et membres de la Communion Anglicane.

La déclaration commune publiée après vos entretiens à Rome avec l'évêque de l'Eglise qui préside à la charité, éclaire sur la détermination qui est la vôtre et celle du Saint Père d'aller de l'avant de manière réaliste vers l'unité, pour pouvoir annoncer au monde d'aujourd'hui la Bonne Nouvelle du Salut en Jésus Christ. La tâche est urgente mais elle est difficile. C'est pour cela que vous aviez dit dans le dernier paragraphe de votre déclaration qu'il était nécessaire de s'armer de courage mais aussi de prudence pour avancer dans la réalisation de cette tâche.

Le but à atteindre est bien défini, la volonté d'y parvenir, dans un dialogue fraternel et charitable, nous est commune même si nous n'en considérons pas les moyens pour le réaliser d'une façon identique, « La prudence demande que l'on ose avec courage et le courage est nécessaire aussi pour savoir être prudent ».

Le Dr Coggan et Mgr Badré se rendirent ensuite devant le maître-autel pour la prière commune. Reçu enfin par le chapitre de la cathédrale, l'archevêque exprima sa joie et sa satisfaction de cette visite. Dans son allocution, il évoqua le souvenir de son prédécesseur Saint Thomas Becket dont on sait les liens avec le diocèse de Bayeux. Il conclut en souhaitant que les chrétiens « aillent de l'avant pour faire un pas nouveau dans la voie de l'unité et en particulier de l'unité sacramentelle ».

oikoumene

NOVEMBRE 1977

L'ASSEMBLEE PLENIERE DE L'EPISCOPAT FRANÇAIS

R.M. A LOURDES, du 4 au 9 novembre, s'est tenue l'assemblée plénière de l'Episcopat français, consacrée à différents problèmes d'actualité, comme l'Action catholique, la Sécurité sociale du clergé, la catéchèse, la « ratio-studiorum » des séminaires, la situation dans les DOM et TOM Un « fil conducteur » de l'Assemblée avait été retenu : « Solidarité avec les hommes et témoignage de l'absolu de Dieu ». Quatre observateurs avaient été invités à Lourdes :

Reverend John LIVINGSTONE, recteur de la paroisse Saint-Georges à Paris, délégué pour les relations œcuméniques ; Mgr JEREMIE, évêque auxiliaire de S. Em. le métropolite Mélétios, exarque du patriarcat de Constantinople ; M. le pasteur GUIRAUD, vice-président du Comité mixte catholique protestant en France ; M. le pasteur Jean TARTIER, inspecteur ecclésiastique de l'Eglise

Mgr Le Bourgeois, président de la Commission épiscopale pour l'Unité avec Mgr Torella (à gauche), vice-président du Secrétariat pour l'Unité à Rome, invité à Bièvres, du 20 au 22 novembre, pour une session œcuménique nationale

évangélique luthérienne de France (inspection de Montbéliard).

Dans son discours d'ouverture, Mgr Etchegaray devait rendre hommage au regretté pasteur Georges Appia en ces termes :

« J'évoque un sourire qui n'illuminera plus nos réunions de Lourdes, celui du Pasteur Georges APPIA, décédé en septembre dernier.

Il fut le premier observateur protestant à participer à nos travaux. Dès sa première année, en 1970, il nous disait de cette même tribune : « Je me suis senti pleinement engagé dans l'aventure que vous vivez pour le service de Jésus Christ et pour le témoignage de la Foi dans le monde contemporain ». Toute sa vie n'a été qu'un pur écho à l'hymne paulinien sur l'Agapé « qui prend patience, qui rend service, qui trouve sa joie dans la vérité, qui croit tout, qui supporte tout... » jusqu'au face à face avec le Dieu vivant ».

●

SUR LA MER DE CHINE, LA BARAQUE DE TAIZE

R.I. A VIENNE, le 6 novembre, le concile des Jeunes se réunissait à la cathédrale de St-Stéphane. Les jeunes venus d'Allemagne, d'Italie, de Yougoslavie et d'autres pays remplissaient le sanctuaire jusque sur les marches du grand autel. Dans la capitale autrichienne, cent « lieux d'espérance », paroisses et communautés, accueillaient les participants du concile, échangeaient et partageaient avec eux. Le dimanche soir, accueillis par le cardinal Koenig, tous se réunirent pour saluer le départ de frère Roger pour le voyage qui devait le conduire avec son équipe intercontinentale sur la mer de Chine en vue de la poursuite du concile des jeunes. Arrivés à Hong-Kong, près du quartier chinois d'Aberdeen, le frère Roger et son équipe s'installaient pour un mois dans une baraque, montée sur pilotis. Non loin, une jonque qui servait de chambre aux trois filles du groupe. L'équipe intercontinentale s'est aussitôt montrée accueillante pour les jeunes chinois.

Frère Roger a expliqué de la façon suivante cette présence : « Pourquoi partager ainsi les conditions des plus pauvres sur la mer de Chine ? Pour faire passer dans notre vie les conditions humaines les plus éprouvées. Il est en effet périlleux d'appeler à une solidarité avec les plus pauvres, de clamer « justice, justice », en restant immobiles. Celui qui dit mais ne fait pas détruit quelque chose d'essentiel en lui-même. Il risque de soulager sa conscience mais d'emprisonner celle des autres ».

●

LES EVEQUES DE GRECE ET L'ŒCUMENISME

M.O. A ROME, le 7 novembre, Paul VI recevait les évêques de Grèce en visite « ad limina » et leur déclarait notamment :

« L'œcuménisme, c'est pour vous un problème crucial, vu vos rapports quotidiens avec vos compatriotes, presque tous orthodoxes. Vous avez désigné - nous en sommes très heureux - une Commission chargée des contacts avec une Commission grecque - orthodoxe, pour la préparation du dialogue entre les deux Eglises. Il y a des questions difficiles, qu'il faut résoudre dans un climat de vérité et de paix, telle celle des mariages entre catholiques et orthodoxes. Dans l'ensemble de l'Eglise aujourd'hui, le rétablissement de la charité fraternelle rend désormais possible un loyal dialogue théologique sur toutes les questions qui nous séparent encore. Comme Nous voudrions que le dialogue progresse, pour arriver dès que possible à la pleine communion ! Pour votre part, Nous osons dire que vous êtes les mieux placés pour témoigner concrètement de ceci : que votre communion profonde avec le Successeur de Pierre, garant de l'unité - qu'à aucun prix vous n'entendez remettre en question, car elle caractérise fondamentalement votre fidélité au Christ - se conjugue avec une sincère estime et un accueil effectif des vénérables traditions liturgiques, spirituelles, théologiques et disciplinaires, légitimes dans leur diversité du moment qu'elles sont compatibles avec l'unique foi de l'Eglise : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père » (Eph. IV, 5-6 ; Cfr. « Unitatis redintegratio », n° 17-18). Ainsi votre présence en Grèce, loin de provoquer tensions et rivalités, devrait constituer un appel et un stimulant pour un authentique œcuménisme ».

●

SESSION ŒCUMENIQUE AU MONASTERE DE LA PIERRE-QUI-VIRE

M.O. A LA PIERRE-QUI-VIRE, du 7 au 13 novembre, s'est tenue une session de travail sur la théologie de St Maxime le Confesseur, dans le cadre de sessions qu'organise chaque année le monastère et dans la suite de la célébration du 350ème anniversaire de la fondation de la Chapelle de l'Ambassade de Suède à Paris.

La session a été dirigée par le professeur Lars Thunberg de l'Université d'Uppsala, chargé des études patristiques pour les Universités de Lund et d'Uppsala, directeur de l'Institut Œcuménique Nordique de Sigtuna. Le responsable du côté du Monastère a été le Frère Matthieu Colin.

Après une conférence d'introduction sur St Maxime et son temps, le professeur Thunberg traita, sous le thème général : « Le cosmos théologique de Maxime le Confesseur », les sujets suivants : la dimension trinitaire, sotériologique, théandrique, physico-sociale, éthique, liturgique et sacramentelle, et termina par une conférence sur les perspectives ontologiques, historiques et eschatologiques de la théologie de St Maxime. Des études de textes et des sessions d'échanges ont accompagné ces conférences.

Une vingtaine de moines et de moniales de différents monastères de France, de Belgique et de Suisse ainsi que la Communauté de la Pierre-qui-Vire ont suivi cette session.

●

TROISIEME CONGRES DE LA FRATERNITE ORTHODOXE EN EUROPE OCCIDENTALE

R.M. A AMIENS, du 11 au 13 novembre, s'est tenu le 3ème Congrès de la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale. Le thème général : « L'Eglise, cœur du monde », a été abordé à partir de trois approches différentes :

— L'Eglise dans un monde sécularisé

— L'expérience spirituelle aujourd'hui

— Le destin et la vocation de la diaspora en Europe occidentale.

Les participants, environ 700, venaient de tous les pays d'Europe occidentale,

la jeunesse y représentant une proportion large et dynamique.

A partir des introductions sur le thème général, de nombreux entretiens et groupes de discussion ont fonctionné quasiment sans interruption sur les sujets les plus variés : liturgie, icônes, Eglise et société, diaspora et concile, prière philocalique, Cimade, ACAT, Evangile et vie quotidienne, Liban, etc... Devant l'Assemblée, M. Olivier Clément a exposé quelques aspects de « l'avenir et la signification de la Diaspora orthodoxe en Europe occidentale ».

Pour remédier au morcellement en nombreuses juridictions différentes qui constituent un obstacle sérieux pour une action et un engagement véritables, le professeur de l'Institut Saint-Serge de Paris a indiqué qu'il verrait « à moyen terme la fondation d'une Eglise orthodoxe semi-autonome qui dépendrait du Patriarcat œcuménique ». Ce dernier pourrait réunir, tous les ans, une commission panorthodoxe « chargée d'aider notre diaspora ».

A l'heure actuelle, il existe dans presque chaque pays européen des communautés orthodoxes placées sous la juridiction soit du Patriarcat œcuménique, soit de celui de Moscou, de Bucarest ou de Belgrade. La création d'une Eglise semi-autonome impliquerait qu'à côté des diocèses purement ethniques (pour les migrants orthodoxes de passage ou temporaires), il existerait des diocèses territoriaux ayant chacun un évêque à sa tête ; tous les orthodoxes de souche vivant dans ce territoire dépendraient d'un seul évêque et ce quelles que soient leurs origines (Russes, Serbes, Roumains, etc...).

Au cours de cette rencontre organisée par la Fraternité orthodoxe d'Europe occidentale, dont le siège est à Paris, la place de l'orthodoxie dans la chrétienté d'Europe occidentale a été largement débattue. Olivier Clément devait souligner à ce propos que « notre rôle n'est pas de remplacer, sur leur propre terrain, l'Eglise catholique ou anglicane ou . . . les protestants ». « Notre rôle, c'est de nous convertir toujours davantage nous-mêmes à notre propre orthodoxie ». Les orthodoxes ont une mission œcuménique à accomplir, s'est-on plu à dire à Amiens. C'est pourquoi les orthodoxes ne peuvent rester étrangers aux problèmes et défis de la société dans laquelle ils vivent en Europe. « Ce que nous voulons, c'est d'être des hommes de partage et non de concurrence » a conclu Olivier Clément.

Cette volonté de partage œcuménique s'est traduite par la présence du Père Jacques Desseaux, secrétaire national du Comité épiscopal pour l'Unité des chrétiens, officiellement invité au Congrès d'Amiens.

●

A MANCHESTER, SESSION DU PRESIDIUM DE LA KEK

R.I. A MANCHESTER, la session du Présidium de la Conférence des Eglises Européennes (K E K) a fixé les thèmes théologiques et le plan de préparation de la prochaine Assemblée sur l'île de Crète, en septembre 1979, comme il ressort du communiqué final.

C'est la première fois qu'une Assemblée de la Conférence des Eglises européennes travaillera sur un thème pneumatologique, c'est-à-dire traitant de l'œuvre du Saint-Esprit. Le thème principal de l'Assemblée VIII est le suivant :

« Dans la force du Saint-Esprit - être libre pour servir le monde ».

Quatre autres thèmes découlant de ce thème principal ont été choisis pour les groupes de discussion :
— Eglises séparées en Europe - à la recherche de la communion et de l'unité ;
— la théologie en Europe - entre la spiritualité et l'expérience du monde ;
— annonce et diaconie - tâches futures pour les Eglises d'Europe ;
— messagers de la vie ; messagers de la paix dans un monde menacé.

A Bièvres, la Commission œcuménique nationale qui s'est réunie du 20 au 23 novembre

●

UN PROGRAMME DES EGLISES POUR LA PAIX

R.I. A GLION (Suisse), du 13 au 18 novembre, s'est tenue une consultation œcuménique sur le militarisme organisée à l'instigation de la Commission des Eglises pour les affaires internationales et du Conseil œcuménique des Eglises. Elle réunissait 45 représentants d'Eglises et d'experts venus d'une trentaine de pays du monde entier, et de l'avis de l'ambassadeur de Suède auprès des Nations-Unies, S.E. Ole Dahlen, aucune autre organisation non gouvernementale que le COE ne pouvait réunir un groupe d'experts aussi représentatifs pour discuter d'une telle question.

M. Anwer Barkat (Pakistan) a montré pour quelles raisons les Eglises devaient s'intéresser à un sujet qui ne peut se résoudre que dans l'arène de la politique : « Le militarisme est un mouvement qui s'oppose au développement et un affront flagrant à la dignité humaine ».

De son côté, le théologien allemand Wolfgand Huber a souligné : « Par sa vie Jésus a donné l'image inverse du militarisme qui repose sur une confiance dans la force. L'amour de l'ennemi dépasse l'hostilité, l'esclavage est transformé en liberté, la domination en service ».

On retiendra des conclusions de la consultation les points suivants :
— Les Eglises ont un rôle prophétique à jouer en dénonçant les structures injustes qui encouragent le militarisme. Elles adopteront une politique d'éducation qui favorise la paix ;
— Il est envisagé la possibilité d'organiser une semaine de la paix mondiale ;
— Enfin, les Eglises sont invitées à porter une attention particulière à leurs investissements dans les industries liées au militarisme.

●

COMMISSION ORTHODOXE POUR LE DIALOGUE AVEC L'EGLISE CATHOLIQUE

R.M. A CHAMBESY, du 14 au 28 novembre, le Centre Orthodoxe du Patriarcat Œcuménique a reçu la Commission technique interorthodoxe pour préparer le dialogue avec l'Eglise catholique. Présidée par le Métropolite Parthénios de Carthage, cette commission de théologiens a réuni des représentants des Eglises orthodoxes suivantes : Patriarcat œcuménique, Patriarcat d'Alexandrie, Patriarcat d'Antioche, Patriarcat de Moscou, Patriarcat de Roumanie, Eglise de Grèce et Eglise de Pologne. Cette réunion était la deuxième, faisant ainsi suite à celle de juin dernier.

●

LE PASTEUR L. VISCHER, DOCTEUR HONORIS CAUSA DE FRIBOURG

M.O. A FRIBOURG (Suisse), le 15 novembre, lors de son « Dies Academicus 1977 », l'Université a conféré la distinction de docteur « honoris causa » à quatre personnalités dont le pasteur Lukas Vischer, du Conseil œcuménique des Eglises.

La « laudatio » souligne qu'en qualité

de directeur du Secrétariat de Foi et Constitution - fonction qu'il assume depuis 1966 - le pasteur Lukas Vischer a dirigé des consultations et des études sur des thèmes comme l'importance œcuménique des Pères et des Conciles, la pratique de la conciliarité, la responsabilité ecclésiale à l'égard de la doctrine de la foi, ainsi que la compréhension commune du baptême, de l'eucharistie et du ministère. Par tous ces efforts, le pasteur Lukas Vischer s'est avéré « comme un promoteur efficace de l'Unité des chrétiens au service de la paix et de la réconciliation entre les hommes », note cette « laudatio ».

Né à Bâle en 1926, Lukas Vischer a fait ses études aux Universités de Bâle, Strasbourg, Göttingen et Oxford. Il est titulaire du doctorat en théologie de l'Université de Bâle et docteur honoris causa de la Faculté Comenius de Prague depuis 1969.

Il est entré au COE en 1961, fut observateur du COE à toutes les sessions du Concile Vatican II et est co-secrétaire du Groupe mixte de travail de l'Eglise catholique romaine et du COE.

Parmi ses nombreuses publications, il faut citer la plus récente parue sous sa direction et celle de Johannes Feiner, le « Nouveau livre de la foi ».

●

LA DEUXIEME ASSEMBLEE DE LA CONFERENCE DES EGLISES DES CARAIBES

R.I. A GEORGETOWN (Guyane), du 16 au 24 novembre, s'est tenu la deuxième assemblée de la Conférence des Eglises des Caraïbes.

Les 173 délégués votants des Eglises protestante, catholique et anglicane représentaient environ 4 millions de fidèles appartenant aux quatre groupes linguistiques des Caraïbes. La Conférence épiscopale de l'Eglise catholique romaine des Antilles est membre de la CEC depuis sa création. Il y avait au total environ 450 personnes à cette Assemblée. En plus des délégués votants, il y avait 190 autres participants, y compris des délégués fraternels, des observateurs, du personnel administratif, des stewards et des interprètes.

Le thème de l'Assemblée était : « Travailler ensemble avec le Christ ». Les thèmes secondaires : « Proclamer l'Evangile », et « A la recherche de la communauté » ont permis d'élargir les discussions sur l'éducation, le dialogue avec les autres religions, l'unité de l'Eglise, l'identité culturelle, l'emploi, le racisme, le socialisme et l'unité antillaise.

Philippe Potter fit, devant l'Assemblée, un brillant plaidoyer en faveur des droits de l'homme, de la liberté et de la justice dans les Caraïbes.

L'Assemblée a élu trois présidents pour une nouvelle période de quatre ans. Ce sont l'évêque Neville de Souza, Jamaïcain, évêque anglican suffragant de Montego Bay ; Mgr Anthony Pantion, de Port of Spain, archevêque catholique de Trinidad et Tobago, et Mme Dorinda Sampath, presbytérienne de Trinidad et Tobago, réélue pour un second mandat. Mme Sampath et l'évêque de Souza sont tous deux membres du Comité central du COE.

●

EXHORTATION DE PAUL VI A L'ŒCUMENISME

M.M. A ROME, recevant en visite « ad limina » les évêques d'Angleterre et du Pays de Galles, Paul VI les a exhortés à s'engager plus intensément au service de l'unité des chrétiens. « La voie menant à l'union doit être parcourue avec confiance et résolution, dans la charité et l'humilité, sans peur mais sans compromis ». Ce n'est que dans cet esprit que les chrétiens pourront réaliser la volonté du Christ, qui est de rassembler tous les croyants.

Tous les chrétiens sont appelés à s'engager au service de l'unité pour laquelle le Christ a souffert et est mort, a dit encore le pape. Certes, des difficultés particulières et des problèmes pastoraux divers se posent dans les différents pays, mais le Pape les connaît et est en communion avec les Evêques, leurs joies et leurs souffrances. Après avoir fait allusion à la pensée du philosophe anglais Christopher Dawson, Paul VI a conclu en soulignant la contribution essentielle de la foi au progrès de l'Europe.

●

NOUVELLES DIRECTIVES POUR LES MARIAGES MIXTES EN ANGLETERRE

D.O. A LONDRES, les évêques catholiques d'Angleterre et du Pays de Galles ont publié un nouveau directoire pour la célébration des mariages mixtes, qui met à jour les directives données en 1970. Ce nouveau texte a été rédigé après consultation de plusieurs évêques anglicans.

Constatant que dans les dernières années, près de 65 % des mariages célébrés à l'Eglise catholique incluaient une personne baptisée non catholique, les évêques anglais délèguent à tous les doyens et curés le pouvoir d'accorder la dispense nécessaire à de tels mariages. Ce n'est que dans le cas où le prêtre inclinerait à refuser la dispense que le cas sera déféré à l'évêque.

Tenant compte de l'expérience pastorale des sept années écoulées, les évêques insistent pour que l'entretien du prêtre avec les fiancés ne se déroule pas dans une atmosphère légaliste : « Il ne faut jamais exposer la loi de l'Eglise (catholique) sans expliquer son dessein pastoral ». Les évêques demandent encore que, en règle générale, la communion ne soit pas donnée au partenaire non catholique, car, en Angleterre, les conditions posées par Rome en 1972 pour la réception de l'Eucharistie « le plus souvent ne sont pas vérifiées chez le baptisé non catholique ».

●

UNE DELEGATION CATHOLIQUE A MOSCOU

M.O. A MOSCOU, du 17 au 27 novembre, comme chaque année, une délégation du Saint-Siège est allée rendre visite au Patriarcat Orthodoxe. Cette délégation était conduite par Mgr Jérôme Hamer, Secrétaire de la Congrégation pour la doctrine de la foi (qui, jusqu'à sa nomination à cette charge était Secrétaire du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens). Il était accompagné de deux prêtres membres du personnel du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens, les pères Basil Meeking et Nikolaus Wyrwoll, et de Mgr Marcel Uylenbroeck, secrétaire du Conseil Pontifical pour les laïcs.

●

CEREMONIE ŒCUMENIQUE DE REPARATION

M.O. A BRUXELLES, le 17 novembre, une importante manifestation œcuménique s'est déroulée en la ca-

Groupe œcuménique à l'école d'infirmières des Diaconesses de Reuilly

thédrale Saint-Michel : l'inauguration, en présence du cardinal Suenens, archevêque de Malines-Bruxelles, du grand rabbin de Belgique, R. Dreyfus, et du pasteur A-J Pieters, président du Synode de l'Eglise protestante de Belgique, d'une dalle de bronze réhabilitant, une fois pour toutes, les martyrs juifs de la persécution de 1370, qui injustement accusés de sacrilège périrent sur le bûcher.

●

LA QUATRIEME ASSEMBLEE GENERALE DE L'ACAT

R.I. A PARIS, les 19 et 20 novembre, l'ACAT a tenu la 4ème Assemblée générale de son histoire réunissant près de 300 personnes venues de toutes les régions de France et de tous les milieux. Chaque année, elle voit croître le nombre de ses adhérents : ils étaient 1 600 l'an dernier, ils sont 3 600 aujourdhui, chrétiens des trois confessions avec la présence de plus en plus importante de jeunes et de ruraux. L'action de l'ACAT que ses adhérents mènent en relation avec Amnesty International, mais en tant que chrétiens, a pour objectif précis la lutte contre la torture et ne doit pas devenir « un fourre-tout chrétien pour les droits de l'homme » a précisé Maître Guy Aurenche, président de l'ACAT.

Mais pour conduire cette action avec rigueur et efficacité, il est nécessaire de s'informer et de réfléchir sur l'ensemble des problèmes relatifs aux droits de l'homme et à ceux de la violence qui peuvent aboutir à la création d'un processus tortionnaire. C'est pourquoi, différents ateliers de travail ont été organisés à cette Assemblée générale permettant une réflexion sur les thèmes : la violence et la torture - rapport d'Alain Peyreffite - la réalité des hôpitaux psychiatriques en URSS - la peine de mort - les méthodes de non violence.

Une table ronde a réuni le dimanche après-midi Monseigneur Gilson, évêque auxiliaire de Paris, Monsieur Nicolas Lossky, professeur, représentant des orthodoxes au Comité de la Cimade et le Pasteur Albert Nicolas, Secrétaire Général de la Fédération Protestante de France.

Elle avait pour thème la solidarité des communautés chrétiennes avec tous ceux qui subissent la torture et la combattent.

●

RENCONTRE DE RESPONSABLES POUR L'ŒCUMENISME AVEC Mgr TORRELLA

R.M. A BIEVRES, du 20 au 22 novembre, la Commission épiscopale française pour l'Unité, les délégués et les experts ont accueilli Mgr Torrella, vice-président du Secrétariat pour l'Unité à Rome, venu pour échanger avec les responsables de l'œcuménisme en France. Le premier jour de cette rencontre, le 21 novembre, fut consacré à la présentation des rapports des délégués régionaux. Ce vaste panorama de la France œcuménique, présenté par régions, a fait ressortir un certain nombre de problèmes communs comme ceux qui ont trait aux mariages mixtes, la catéchèse œcuménique, l'hospitalité eucharistique pratiquée ici ou là avec l'accord de l'évêque dans des circonstances exceptionnelles. Le lendemain, 22 novembre, Mgr Torrella devait, pour répondre au désir de ses auditeurs, dresser une sorte de panorama mondial de l'œcuménisme, grâce à une description d'ensemble des activités du Secrétariat pour l'Unité à Rome. Il devait également donner de précieux éléments de réponse aux questions posées par ses interlocuteurs et spécialement au sujet de l'intercommunion et des dialogues bilatéraux. De manière favorable, Mgr Torrella a livré ses impressions sur les rapports des neuf régions. Pour les participants de la session, ce qui a caractérisé la rencontre de Bièvres, c'est qu'elle était consacrée aux problèmes les plus actuels dans un climat de dialogue et de convivialité, inspirée par une ecclésiologie attentive à ce que l'Esprit accomplit dans les Eglises.

●

LA JOURNEE ŒCUMENIQUE DE BIEVRES

R.I. A BIEVRES, le 23 novembre, se sont réunis les principaux responsables des Eglises anglicane, catholique, orthodoxe et de la Réforme. Le thème de travail était la spiritualité orthodoxe. Le sujet fut introduit par Monsieur Olivier Clément. L'assemblée a

---

VOUS POUVEZ PARTICIPER DE DEUX FAÇONS A LA PROMOTION DE L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

1 En vous informant (1)

Abonnement simple ou de soutien 1978

NOM (majuscules) _____ M., Mme, Mlle, Pasteur, Père, Sœur, Paroisse, Communauté, Groupe (2)

Prénom _____

Adresse (majuscules) _____

s'abonne pour 1978 : abonnement simple : 32 F ; de soutien : 65 F ; étranger : 42 F

verse _____ F (3) au C.C.P. : Revue UNITE DES CHRETIENS, 34.611-20 C La Source.

Merci de joindre ce bulletin à votre règlement (chèque bancaire ou postal) et de renvoyer le tout : 17, rue de l'Assomption, 75016 Paris (4).

(1) Voir au verso — (2) Cercler la mention utile — (3) Indiquer la somme versée — (4) Précisez bien sur votre titre de paiement à qui doit être envoyé U.D.C.

reçu des informations sur l'Assemblée des Evêques à Lourdes, le Congrès de la Fraternité orthodoxe à Amiens, les deux réunions des responsables régionaux œcuméniques catholiques et protestants qui, la veille, avait fait le point sur leur travail.

●

REUNION DU COMITE MIXTE CATHOLIQUE - PROTESTANT EN FRANCE

D.B. A PARIS, le 24 novembre, le Comité Mixte s'est réuni et a rendu hommage au pasteur Appia et à Mgr Rougé qui siégaient en son sein. Il a reçu Mgr Torrella, vice-président du Secrétariat romain pour l'Unité des chrétiens et l'a informé de son travail et de ses orientations comme de ses difficultés. Il a entendu de celui-ci une large information sur le sens des dialogues entre Eglises tels qu'ils sont vécus dans le monde. Il a décidé de fournir aux groupes divers des éléments de réflexion et de travail basés sur des textes essentiels récents. Il a noté que la revue « Foyers Mixtes » a publié le dernier texte du Comité Mixte destiné aux pasteurs et prêtres sur la pastorale des Foyers Mixtes.

●

UNE DELEGATION RUSSE A ROME

D.B. A ROME, chaque année, une délégation du Patriarcat de Moscou et de toutes les Russies vient en visite au Vatican. Cette année, cette délégation était dirigée par le recteur de l'Académie de Théologie de Léningrad, l'archevêque Kyrill, de Wyborg et était composée de six professeurs des Académies de théologie de Zagorsk et de Léningrad. Elle a séjourné à Rome jusqu'au 2 décembre et a rencontré des personnalités de la curie.

De même que la délégation du Saint-Siège avait été reçue par le Patriarche Pimen, à Moscou, tandis qu'une réception était donée en son honneur par le Métropolite Juvénal, responsable des relations de l'Eglise Orthodoxe Russe avec l'étranger, le Pape Paul VI a reçu en audience la délégation du Patriarcat Orthodoxe de Moscou, et de toutes les Russies.

●

CELEBRATION DU CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE JULES ISAAC

M.O. A RENNES, les 28 et 29 novembre, l'université et la ville ont célébré avec la participation des autorités civiles et religieuses, le centenaire de la naisance à Rennes de Jules ISAAC.

Sous la présidence de Monsieur Louis JOXE et de Monsieur Jacques MADAULE, s'est tenu un Colloque où divers orateurs ont évoqué la personnalité et l'œuvre de ce grand universitaire et le combat incessant qu'il a mené pour la vérité, d'abord dans le domaine de la pédagogie et de l'histoire, ensuite dans celui de la lutte contre l'antisémitisme et pour le redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël.

Une assistance nombreuse a contribué par sa ferveur à donner à cette célébration un caractère particulièrement émouvant.

●

VISITE D'UNE DELEGATION CATHOLIQUE A CONSTANTINOPLE

M.O. A ISTANBUL, le 30 novembre, une délégation du Saint-Siège est arrivée au Phanar pour participer à la fête de St-André, fête patronale du Patriarcat. La délégation était présidée par le cardinal Willebrands, président du Secrétariat pour l'Unité et porteur d'un message de Paul VI. S'adressant au patriarche Dimitrios, le cardinal devait insister sur la réalité sacramentelle qui permet l'ouverture d'un dialogue théologique entre les deux Eglises sœurs :

« Cette réalité sacramentelle dont nous vivons est la base des rapports solides qui s'établissent entre nos Eglises. Elle donne consistance au dialogue riche d'espérances qui s'ouvre. Il doit nous permettre d'affronter avec un réalisme chrétien et de clarifier définitivement tous les points qui sont encore sources de difficultés et qui nous empêchent encore de concélébrer la sainte Eucharistie. Il doit se situer au cœur même de ce mystère, à ce point central où se résument dans l'unité la multiplicité et la variété de la surface. C'est là, dans cette lumière, que nous nous découvrons et nous reconnaissons vraiment frères, que nous découvrons et reconnaissons que nos Eglises sont vraiment des Eglises sœurs. Dans ces perspectives, nous estimons très important et très urgent le travail qu'accomplissent dans chacune de nos Eglises les commissions techniques chargées de préparer le dialogue théologique. Et, puisque la préparation prochaine du dialogue doit nécessairement être coordonnée, nous sommes heureux qu'il ait déjà été possible de charger deux sous-commissions de se rencontrer en vue d'assurer cette coordination. Il est urgent qu'une fois pour toutes nous mettions un terme à ces divergences héritées du passé.

Pour toutes ces raisons, Sainteté, nous sommes profondément heureux d'être ici et de prier ensemble le Seigneur, certains que notre commune prière est l'écho, en nous, de la prière que le Christ adresse à son Père pour son Eglise : « Qu'ils soient un, afin que le monde croie » (Jn 17, 21).

(Le message du pape Paul VI, l'allocution du cardinal Willebrands et la réponse du patriarche Dimitrios ont été publiés par « La Documentation catholique », n° 1734, pp. 79 à 81).

2 **En participant plus activement**

Association interconfessionnelle et internationale pour l'Unité des Chrétiens

NOM (majuscules) _____ M., Mme, Mlle, Pasteur, Père, Sœur,

Prénom _____ Paroisse, Communauté, Groupe (2)

Adresse (majuscules) _____

verse une cotisation simple de 35 F pour 1978
cotisation de soutien : 60 à 120 F pour 1978 soit _____ F (3)
au C.C.P. : Association pour l'Unité des Chrétiens, 31.691-30 X La Source.

Merci de joindre ce bulletin à votre règlement (chèque bancaire ou postal) et de renvoyer le tout : 17, rue de l'Assomption, 75016 Paris.

L'adhésion à l'Association pour l'Unité des Chrétiens représente une sorte d'engagement plus effectif, au plan spirituel et matériel, à soutenir l'action œcuménique au service de laquelle travaille le Secrétariat français pour l'Unité en étroite collaboration avec les autres instances œcuméniques chrétiennes.

L'Association est, de droit et de fait, animée par un Conseil comprenant notamment **Mgr le Bourgeois, le Rd John Livingstone,** anglican, **le P. Elie Melia,** orthodoxe.

LE SENS D'AUSCHWITZ

par Pierre Dabosville (+)

Trente ans ont passé. Mais l'événement est présent. Il nous a marqués, il nous marque. Par dessus tous les signes du temps, l'extermination de nos frères juifs — l'holocauste — colore désormais notre expérience de la durée. Selon l'expression d'un déporté de Struthof, l'extermination constitue désormais une « borne inamovible de l'histoire », la fin tragique d'une culture qui sombre dans l'abime, le commencement du monde inhumain dans lequel nous sommes appelés à œuvrer et à vivre en ce siècle finissant...

En ce jour, en ce lieu, nous commémorons donc les martyrs de la foi en l'Eternel car c'est bien pour la foi de leurs pères qu'ils ont souffert l'abjection puisqu'à défaut de toute autre fidélité, il leur suffirait de porter un nom juif pour être désignés à la main-mise des bourreaux. Nouveau mystère des Saints Innocents, qui n'avaient d'autre tort, comme ceux sacrifiés par Hérode, que d'être nés et de s'appeler Friedmann, Steinberg, Morgenstern ou Lanzmann, mais combien plus sacrilège. On ne tentait pas seulement de les rayer de l'histoire. Il fallait aussi annuler leur vocation, salir leur dignité, fouler aux pieds le peuple théophore. Ce sont eux, et non seulement les prophètes des temps anciens que désigne un écrit chrétien des origines en évoquant leurs épreuves et leurs supplices : « eux dont le monde n'était pas digne ».

Un prêtre catholique se penchant au milieu de ses frères juifs et chrétiens sur de tels abimes ne peut que souhaiter garder le silence et s'ouvrir du dedans pour un appel désespéré à la miséricorde de l'Eternel. Desperate hope. Mais puisqu'il lui faut parler, il lui faut aussi confesser, quoi qu'il lui en coûte, si grand si sincère soit son amour pour les victimes qu'il s'est découvert solidaire des bourreaux. Il ne lui suffit pas en effet de reconnaitre, tout en la récusant, l'indifférence criminelle de tant de chrétiens qui créait autour des Juifs cet immense cercle de solitude par quoi déjà ils étaient désignés pour la mort. Il lui faut encore avouer que le poids de l'histoire de son Eglise a pesé d'une façon déterminante sur le destin d'Israël. Notre mémoire osera-t-elle encore remonter le cours du temps ? Que de massacres, que de discriminations intolérables ont été couverts et même justifiés par des prétextes religieux ou par des doctrines théologiques. C'est une chaine continue de pensées monstrueuses et d'injustices exorbitantes qui, à travers plus de quinze siècles frappant tout en le stigmatisant le peuple qui a révélé le Dieu unique, prépare les lois de Nuremberg, la Nuit de Cristal et l'holocauste en faisant porter sur lui le soupçon permanent d'une ineffaçable culpabilité...

A Neuengamme comme à Bergen-Belsen, à Dachau comme à Auschwitz, une fois encore, une fois de plus, le visage de l'homme a été mutilé. La révolte même des victimes ou l'inimaginable lueur de tristesse désespérée qui dut envahir leur regard à la découverte du destin qui les attendait, bien plus, le cri d'espérance en l'Eternel qui a pu jaillir de leur cœur à l'épreuve de leur misère, rien ne pouvait empêcher la « dé-figuration » des êtres, leur avilissement, leur dégradation. Même la sérénité de la mort leur était refusée. Mais comment ne pas évoquer alors toutes les souffrances, toutes les victimes, tous les morts des lieux d'extermination. Pour ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants, un seul visage, celui de l'homme façonné par Dieu « à son image et selon sa ressemblance ». Un seul visage aussi a été piétiné, celui même de Dieu. L'homme seul, peut vouloir tuer l'homme. L'homme seul, peut tenter d'assassiner Dieu.

Une dernière prière ne jaillira-t-elle pas de notre angoisse ? Une prière et en même temps une résolution. Juifs et chrétiens, Dieu n'a pas besoin de nous, mais la pointe extrême de sa création, le seuil d'affleurement de sa présence, sont livrés à notre initiative et à notre responsabilité : l'homme, qu'il sache ou non son rapport à Dieu, dépend de nous — s'il est vrai qu'il ne saurait trouver sa taille sans la référence à l'Eternel qui nous l'a révélée. Juifs et chrétiens, que ne ferons-nous pas ensemble pour sauver l'homme de l'abime qui s'est ouvert en ces lieux de désolation et qui peut à nouveau s'ouvrir sous nos pas ? Que ne ferons-nous pas ensemble, à commencer par nous aimer mutuellement, si nous voulons que l'homme se sache aimé de Dieu ?

NDLR - Ce texte, prononcé par le R.P. Dabosville en 1975 à Bergen-Belsen, a été publié par la Revue **Sens** (n° 718 - **1976**). Il est reproduit ici avec l'aimable autorisation des éditeurs.

SECRÉTARIAT NATIONAL POUR L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

17, Rue de l'Assomption — 75016 Paris